

**L'Exécuteur
[305] – Aller
simple pour
l'enfer**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



**ALLER SIMPLE
POUR L'ENFER**

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Aller simple pour l'enfer

PROLOGUE

Los Angeles, Californie

Il était bientôt 1 heure du matin, et Garrett Carter était sur le point d'allumer son ordinateur portable pour rédiger le rapport quotidien destiné à ses supérieurs. Un silence presque absolu régnait dans le petit immeuble qu'il occupait à Los Angeles, dans le quartier bobo de Silverlake. La moyenne d'âge des habitants était jeune ici, entre vingt-cinq et trente-cinq ans, des célibataires, quelques couples, mais pas d'enfants. Il se noyait parfaitement dans la masse de cette population urbaine assez aisée, même s'il n'avait noué de relations avec aucun de ses voisins. C'était préférable pour eux.

Carter n'avait pas toujours des choses extraordinaires à raconter, dans son rapport, mais les ordres étaient formels : il devait envoyer un compte rendu aussi complet que possible de ce qu'il avait fait, vu et entendu au cours de la journée. Chaque élément, même le plus insignifiant, apparemment, pouvait être intéressant, exploitable.

Garrett Carter travaillait depuis déjà trois ans pour la D.E.A. Il y était entré grâce à un petit coup de pouce de son père, membre d'une autre agence gouvernementale. Beaucoup avaient vu dans cette intervention un gros piston et Carter, à tort ou à raison, ne se sentait pas complètement accepté. Mais il était depuis bientôt quatre mois sur une mission d'infiltration qui, il le savait, allait définitivement assurer sa place au sein de l'agence américaine spécialisée dans la lutte contre la drogue.

Avoir réussi à intégrer l'entourage de James Rodriguez était un exploit qu'il ne devait qu'à lui et à lui seul. James Rodriguez, ancien boxeur professionnel, avait quitté les rings dix ans plus tôt. Grâce à l'argent amassé au fil de ses trois cents combats, dont deux cent quatre-vingt-dix-sept victoires, il avait ouvert avec ses deux frères des salles de fitness qui avaient essaimé sur toute la côte Ouest. Une belle réussite. Pour la célébrer dignement, il se faisait construire sur l'île de Santa Catalina, au large de la Californie, à une trentaine de kilomètres de San Pedro, une luxueuse propriété de plusieurs dizaines d'hectares. A côté de ces images pour magazines people, des sources convergentes et de plus en plus insistantes semblaient indiquer que le clan Rodriguez avait décidé d'ajouter une corde à son arc. La cocaïne. En moins d'un an, les trois frères seraient ainsi devenus un des plus importants grossistes de la côte Ouest...

Deux mois plus tôt, en début de soirée, alors qu'il rentrait chez lui en voiture, Carter avait remarqué dans la rue une jeune fille qui ne

semblait pas dans son assiette. C'était à un feu, à l'angle de Beverly Drive et de Dayton Way. Aucun des passants ne se souciait de son sort. Carter, lui, avait pris le temps de s'arrêter pour aller demander à l'adolescente ce qui se passait. Il avait aussitôt compris qu'elle était en pleine crise de panique. Et quand elle lui avait donné son adresse, après qu'il s'était proposé de la ramener chez elle, il avait compris qu'un hasard incroyable venait de mettre sur son chemin Julia Rodriguez, la fille de James Rodriguez. Carter n'avait pas laissé passer la chance qui s'offrait à lui. Une semaine plus tard, il était Stuart Adamson, emménageait dans son appartement de Tularosa Drive et travaillait pour Rodriguez, au siège social de JR Fitness.

Il était dans la place.

Il se leva pour aller se servir un whisky. Cela faisait désormais partie du rituel. Il avait besoin de ce verre, à côté de lui, pour taper son rapport. En ce moment, il buvait du whisky japonais, hors de prix, qu'il s'était offert pour la bouteille. Il en versa un fond dans son verre en cristal et s'approcha de son gros réfrigérateur pour submerger l'alcool de glaçons. Pour des puristes, c'était un sacrilège, il le savait. Il s'en foutait. Le verre était là pour lui tenir compagnie, pas pour lui procurer un plaisir gustatif. En revenant à son bureau, il mit la radio en sourdine.

Se retrouver dans l'environnement de Rodriguez était une chose; obtenir des renseignements intéressants sur ses activités mafieuses en était une autre. Au bout de plusieurs semaines, Carter avait dû se rendre à l'évidence : Rodriguez était prudent, très prudent. Il avait érigé une véritable muraille entre sa couverture légale et ses activités illégales. Carter n'avait rien remarqué de suspect chez JR Fitness. Il avait décidé de s'immiscer un peu plus dans l'intimité de Rodriguez et de se faire inviter dans sa grande villa de Beverly Hills, un bunker ultra-protégé.

Carter avait trouvé le moyen de retourner là-bas : il avait prétexté son envie de revoir la fille de Rodriguez. L'autre avait paru surpris, mais avait finalement accepté. Et cet après-midi même, Carter avait passé une partie de son samedi avec Julia Carter, une gamine de dix-huit ans agoraphobe au dernier degré, bourrée de médicaments, qui l'avait à peine reconnu. Il s'en foutait. Il avait profité de ce que Rodriguez s'était absenté pour demander à l'adolescente de lui faire visiter la villa. Il avait ainsi découvert l'emplacement du bureau de Rodriguez. Prétextant une envie d'aller aux toilettes, il avait pu y déposer un micro. Une camionnette de la D.E.A. était déjà stationnée deux rues plus loin, avec des équipes qui seraient à l'écoute vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Carter aurait pu se satisfaire de ce résultat, mais un peu avant de partir, alors qu'il s'apprêtait à dire au revoir à Rodriguez, il avait

surpris un fragment de conversation par la porte entrouverte du salon, où Rodriguez était au téléphone.

« Je tiens vraiment à ce que Fuentes vienne. Il peut quand même quitter La Punta quelques heures, non ? »

Rodriguez les avait alors aperçus, Julia et lui, et il avait aussitôt interrompu sa communication.

Carter était certain qu'il y avait là une piste sérieuse : il avait fait quelques recherches et découvert que le Fuentes en question devait être Pablo Fuentes, un riche investisseur qu'on avait longtemps soupçonné de blanchir de l'argent sale des cartels mexicains. Son frère avait d'ailleurs fait partie d'un des plus gros cartels du nord. Il avait été assassiné quelques années plus tôt.

Un bruit le sortit de ses pensées. C'était curieux : il aurait juré que quelqu'un était en train de tourner une clé dans sa porte d'entrée. Ce qui était évidemment impossible; personne d'autre que lui n'avait la clé de son appartement.

Il ne put s'empêcher de tourner les yeux vers la porte, sur sa gauche, et il la vit alors s'ouvrir en grand. Quatre silhouettes s'engouffrèrent à la suite chez lui.

— Mais...

— Salut, Stuart. A moins que ça ne soit plutôt... Garrett ?

C'était le premier des quatre hommes, qui venait de parler. Carter l'avait déjà entrevu, une fois, en compagnie de James Rodriguez. Il ignorait qui il était. Ce dont il était certain, c'est que la présence de ces hommes était forcément un mauvais signe. Il songea qu'il allait mourir. Il n'avait pas peur, curieusement. Comme si, au fond de lui, il avait toujours su que ça se finirait ainsi. Il espérait que cela se ferait très vite, sans douleur.

Tandis que les autres avançaient vers lui, tels des anges de la mort, il prit le temps de poser son verre et de cliquer sur la souris de son ordinateur pour envoyer le début de son message.

L'instant d'après, il y eut comme un court-circuit, en lui. Une douleur aveuglante qui illumina tout, puis le noir complet.

*

* *

Marina Del Rey, Californie

La première pensée de Garrett Carter fut qu'il n'était pas mort.

C'était plutôt étrange comme pensée... Puis il se rappela ce qui s'était passé chez lui. Au même moment, la douleur qu'il avait éprouvée avant de perdre connaissance revint brusquement, lui donnant envie de vomir. Il lutta quelques instants contre les vagues douloureuses de nausée, et quand elles lui laissèrent un peu de répit, il ouvrit les yeux. Il était dehors, allongé par terre, nu, les mains et les

pieds liés. Il avait le visage mouillé et devina qu'on avait dû lui jeter de l'eau sur le visage pour le réveiller.

Où était-il ?

— C'est bon, monsieur Rodriguez. Il est conscient.

Si Carter n'avait pas vraiment eu le temps d'éprouver de la peur, quand les quatre hommes étaient rentrés chez lui, là c'était différent. Il sentit comme une espèce de poison se répandre très vite en lui. Il avait soudain du mal à respirer. Il avait le ventre et la gorge noués, il était oppressé. Il avait presque envie de pleurer. Et toujours, cette épouvantable nausée.

Il vit des pieds s'approcher de lui, s'arrêter juste devant ses yeux.

— J'ai demandé à Sam de te garder en vie. Je voulais juste te parler un instant.

C'était la voix de Rodriguez.

— Quand tu m'as ramené ma petite Julia, j'ai éprouvé une vraie reconnaissance pour toi, tu sais ? Tu m'as dit que tu cherchais du travail, et je t'ai tout de suite fait embaucher. J'ai bien remarqué que tu tournais beaucoup autour de moi, de mon bureau, chez JR Fitness. Mais je me disais que c'était ta manière, maladroite, de vouloir bien faire, de me remercier à ton tour. Et puis, tu m'as demandé de revoir Julia... Là, c'est bizarre, mais une petite sonnerie – cette petite sonnerie qui m'a plus d'une fois sauvé la mise – s'est mise à retentir. Personne, jamais, ne s'est intéressé à Julia. Elle est dans un autre monde. Je t'ai laissé venir, pour voir. J'ai même fait semblant de m'absenter. Tu as été discret, mais un de mes hommes t'a vu rentrer tout seul dans mon bureau. Et il a trouvé un petit micro qui n'est pas arrivé là tout seul...

Il soupira.

— Bref. Il est vraiment tard, et une longue journée m'attend, demain. Tu te demandes peut-être ce qui va t'arriver ? Je ne sais pas si tu es amateur de sensations fortes. En tout cas, là, tu vas être servi. Adam et Pedro vont t'emmener à une vingtaine de kilomètres d'ici. Il y a un petit endroit qui a été surnommé la Whale Zone. Tu te doutes pourquoi. Mes hommes vont te larguer là, en pleine nuit. Cela risque d'être un peu stressant. Selon les cas, les requins sont plus ou moins longs à venir. Rassure-toi, ils viennent toujours. Des requins blancs.

Rodriguez s'en tint là. Il s'éloigna en direction d'une voiture dont le moteur et les phares venaient de s'allumer. Derrière lui, Carter entendit aussi un bateau dont on démarrait le puissant moteur.

Il se mit à penser à ses parents. A sa sœur Linda. Tout plutôt que penser au cauchemar qui l'attendait.

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan baissa les yeux sur son GPS. Dans trois cents mètres environ, il devrait tourner sur la droite. Il quitterait la Route 460 pour ce qui était visiblement un chemin ou un sentier. Du regard, il effleura le compteur de sa Toyota Camry. Cent vingt-cinq kilomètres à l'heure. Il roulait sur une jolie petite route de Virginie qui avait le gros avantage d'être déserte, mais l'inconvénient d'être très étroite et de tourner, monter et descendre au gré des caprices du paysage verdoyant qu'elle traversait. Les touristes devaient adorer. Bolan, lui, n'avait vraiment pas le temps d'en profiter, bataillant chaque seconde avec son volant et sa pédale de frein pour ne pas partir dans le décor.

L'Exécuteur n'avait pas le choix. Depuis maintenant près d'une heure, il était poursuivi par une meute de voitures – quatre ou cinq, il ne savait même pas.

Deux jours plus tôt, alors qu'il se rendait dans les installations secrètes du Black Warriors Ranch, située au nord de la Virginie, dans la région des Blue Ridge Mountains, il avait reçu un coup de fil d'Hal Brognola. Le chef des Black Warriors, par ailleurs numéro un du *Justice Department*, lui avait demandé de faire un crochet par Roanoke. Le gouverneur de l'Etat s'inquiétait d'une forte poussée de la criminalité dans cette ville d'un peu moins de cent mille habitants, connue pour ses problèmes récurrents avec la drogue. Depuis quelques mois, les statistiques faisaient apparaître une forte poussée des meurtres et des disparitions. Si la police locale s'employait à trouver une explication, le gouverneur de l'Etat s'était tourné vers Hal Brognola, qu'il connaissait bien, pour obtenir de l'aide.

Bolan fut obligé de donner un grand coup de frein pour tourner sur la droite. Le chemin auquel il s'attendait était en réalité une vraie route, jumelle de la précédente, qui serpentait au milieu des prés et des forêts. Il jeta un coup d'œil dans ses rétroviseurs. Cela faisait un moment qu'il n'avait pas vu le gros Dodge Rampage qui menait la traque derrière lui. Avec tous les virages, ces hauts et ces bas du paysage, sans parler des arbres, cela n'avait rien d'étonnant. Il était même possible qu'il se soit débarrassé des autres enflures. Mais il préférerait continuer de rouler comme s'il les avait toujours à ses trousses.

Quand il avait débarqué à l'aéroport de Roanoke, Bolan disposait de deux indications. La première n'avait rien d'un scoop : pratiquement tous les crimes semblaient liés de près ou de loin à la drogue. La seconde était plus intéressante : un des centres de désintoxication de Roanoke méritait visiblement qu'on s'y intéresse de

près. En passant au crible le personnel de l'établissement situé légèrement en périphérie de la ville, au milieu d'un immense parc, Herman « Gadgets » Schwarz, le spécialiste des réseaux et de l'informatique des Black Warriors, avait découvert plusieurs repris de justice. Certes, le centre Wilkinson avait pour vocation de sortir ses pensionnaires de la drogue et de les réhabiliter, de leur donner la possibilité de se réinsérer dans la société, mais John Smitherson, le directeur nommé trois ans plus tôt, avait une politique de recrutement qui semblait un rien dangereuse.

Cette piste avait paru assez sérieuse à Bolan pour qu'il aille se présenter au centre Wilkinson. Il s'était fait passer pour un ancien toxico qui traversait le pays de *rehab center* en *rehab center* pour y raconter son histoire édifiante. On avait proposé de l'héberger deux jours, en contrepartie de quoi il participerait à des ateliers avec certains des pensionnaires.

Quelques instants plus tôt, Mack Bolan avait cru noter un léger cliquetis du moteur chaque fois que la vitesse de son véhicule tombait sous les quatre-vingts kilomètres à l'heure. Il s'avisa soudain que le cliquetis était maintenant permanent. Au même moment, il remarqua une légère odeur de brûlé. Il jura. Une vingtaine de minutes auparavant, au sortir d'un virage, il avait aperçu trop tard un gros morceau de ferraille abandonné au milieu de la route. Il n'avait pas eu le temps d'identifier la chose, mais quand il était passé dessus, le châssis du Toyota avait accroché l'objet et l'avait traîné pendant une centaine de mètres, avant que le Guerrier ne parvienne à s'en débarrasser d'un coup de volant. Cette saloperie avait dû faire plus de dégâts que prévu.

En temps normal, il se serait arrêté et aurait attendu les autres pour les affronter. Sauf que dans le cas présent, il avait un problème : il n'était pas armé. Il avait dû quitter précipitamment le centre Wilkinson, alors que les deux armes qu'il avait avec lui, le Desert Eagle et le Beretta 93-R, se trouvaient dans sa chambre.

Au centre, il s'était débrouillé pour lier connaissance avec un des repris de justice que Schwarz avait repérés parmi le personnel. Il connaissait le dossier de ce type du Nevada, un peu simple d'esprit, et il avait su le mettre en confiance. Suffisamment pour que l'autre lui explique comment le centre Wilkinson était devenu la plaque tournante du trafic de drogue, notamment les amphétamines, en Virginie. La couverture était idéale. Bolan était sur le point d'appeler Brognola pour lui expliquer de quoi il retournait, quand on était venu le chercher dans sa chambre. Le directeur désirait lui parler. Il avait tout de suite compris que les ennuis arrivaient. Il avait profité d'un couloir pour fausser compagnie aux deux balèzes qu'on lui avait envoyés et il avait rejoint sa voiture sur le parking du centre.

C'était là que la poursuite avait commencé. Il y avait d'abord eu une voiture. Puis deux. Puis trois. Et la dernière fois que le Guerrier avait aperçu ses poursuivants dans son rétroviseur, il lui avait semblé compter quatre véhicules. Il avait d'abord pris l'Interstate 63, une grande route nationale à quatre voies, au trajet rectiligne. Mais il y avait trop de circulation. Non seulement il n'avait aucune chance d'y semer les autres, mais il risquait de mettre en danger des innocents. A la première occasion, il était sorti et avait commencé à suivre un itinéraire bis en direction du Ranch.

A l'avant, de la fumée commença de s'échapper du capot. Le cliquetis devint assourdissant. Le réflexe de Bolan fut de ralentir. La visibilité, devant lui, était moins bonne. Il avait la possibilité de s'arrêter et d'abandonner la Toyota pour s'enfoncer à pied dans la forêt qu'il traversait. Sauf que les autres étaient plus nombreux. Armés. Il deviendrait le gibier d'une chasse à l'homme dont l'issue semblait très improbable – pour lui.

Soudain, un bruit couvrit le vacarme que faisait son moteur.

Cela semblait venir du ciel, au-dessus de sa tête...

Au même moment, son téléphone posé dans le bloc console entre les deux sièges avant se mit à vibrer et sonner. Il baissa les yeux dessus et le récupéra. Il ne put s'empêcher de réprimer un sourire en lisant le prénom qui s'affichait sur l'écran.

« Jack. »

Juste avant de sortir de l'Interstate, il avait appelé le Ranch et demandé s'il pouvait éventuellement compter sur un appui logistique. Il se trouvait à moins de trois cents kilomètres des installations secrètes des Black Warriors. On ne lui avait fait aucune promesse. Ensuite, concentré sur sa conduite, il n'y avait plus pensé.

Et voilà que Jack Grimaldi, l'un des pilotes du Ranch, mais aussi un vieil ami de Mack Bolan, avait répondu présent.

La cavalerie était arrivée, sous la forme d'un hélicoptère.

C'était un Apache, un AH-64. Sauf erreur, il devait être équipé sous le fuselage avant d'un canon automatique M230 *chain gun* capable de balancer plus de six cents 30 mm à la minute. De quoi faire des dégâts. L'armement standard de l'hélico comprenait aussi huit missiles antichars à guidage laser semi-actif AGM-114 *Hellfire*, deux paniers lance-roquettes Hydra-70 et près d'une quarantaine de roquettes LAU-61.

Entre Bolan et ses poursuivants, le rapport de force s'était soudain inversé.

Le Guerrier ralentit et s'arrêta juste après un virage, sur le bas-côté. Au même moment, il y eut un sifflement assourdissant, suivi une seconde plus tard d'une explosion. Bolan descendit de la Toyota et regarda derrière lui. Il vit un panache de fumée noire s'élever au-

dessus des arbres. Dans la foulée ou presque du premier, un nouveau sifflement, qui faisait penser au hurlement d'une goule, domina le paysage champêtre, avant d'être englouti par une autre explosion.

Alors que Bolan s'éloignait de sa voiture, une Pontiac surgit soudain du virage après lequel il s'était arrêté. Il entrevit des silhouettes à l'intérieur. Il eut la certitude que les autres l'avaient aperçu et que, pendant une fraction de seconde, le conducteur hésitait à s'arrêter pour qu'ils fassent ce qu'ils essayaient de faire depuis une centaine de kilomètres : le buter. Mais il dut d'abord penser à sauver sa peau. Il poursuivit sa route.

Moins de deux secondes plus tard, l'hélicoptère passa dans un rugissement au-dessus de la position de Bolan. Et peu après, le martèlement puissant de la M-230 se fit entendre. Cela dura à peine deux secondes, le temps pour l'engin de mort de déverser une vingtaine de 30 mm et de réduire en charpie la Pontiac G6 et ses occupants.

Un silence soudain s'abattit sur la position de Bolan alors que l'hélicoptère s'éloignait. Le téléphone du Guerrier sonna de nouveau et cette fois il prit l'appel.

— La voie est libre, Striker. Quatre voitures – et ses occupants – bonnes pour la casse.

— Cinq avec la mienne. Tu as de la place pour un passager ?

— Parce qu'en plus de te débarrasser de tes copains, il va falloir que je te serve de taxi ? Ça n'était pas prévu, ça...

— On a rendez-vous à 21 h 30, rappela Gadgets. Dans cinq minutes.

Il avait jeté un coup d'œil à sa montre. Quelque part, c'était rassurant de le voir utiliser un accessoire aussi désuet, songea Mack Bolan. Alors qu'il était immergé dans la technologie, les ordinateurs et les réseaux vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il gardait encore le réflexe de baisser les yeux sur son poignet pour avoir l'heure – plutôt que de regarder son téléphone ou l'un de ses innombrables écrans.

L'Exécuteur était depuis plus d'une quarantaine de minutes au Ranch. Il s'était accordé le temps de se changer, de prendre une douche et de manger rapidement avec Jack Grimaldi. Les installations du Ranch, cachées derrière le paravent d'une grande exploitation agricole nichée au pied des Blue Ridge Mountains, étaient sans doute l'unique lieu où il revenait régulièrement, parfois plusieurs fois par mois. Alors qu'il était en mouvement permanent, traquant sans répit les manifestations du Crime organisé à travers le pays, il trouvait un certain plaisir à venir se poser quelques heures dans ce lieu désormais familier, où il avait quelques habitudes et croisait des visages familiers.

Contrairement à ce qu'il avait cru, Hal Brognola n'était pas présent. Des affaires sensibles le retenant à Washington, ils communiqueraient par visioconférence. Bolan aurait préféré voir son vieil ami en chair et en os, mais le poste que celui-ci occupait en haut de l'Etat ne lui laissait pas beaucoup de liberté.

Il entra dans la salle occupée en grande partie par une table ovale autour de laquelle étaient disposées une douzaine de chaises. Un écran géant occupait tout un pan de mur en face d'une cloison vitrée derrière laquelle on devinait un imposant pupitre électronique. Schwarz alla s'y installer.

— C'est un nouvel écran ? demanda Bolan en prenant place à la table.

— Tu as l'œil, Striker. Il a été livré la semaine dernière. C'est un prototype. La définition est de près de cent pixels par pouce. Avec cette merveille, je peux distinguer des points noirs sur un visage à plus de cent mètres.

— Très intéressant, en effet.

L'écran s'éclaira soudain et Hal Brognola apparut, au bureau de la petite antichambre secrète qu'il utilisait pour ses communications à distance avec le Ranch. Il mâchouillait un cigare qu'il allumerait plus tard.

— Il nous entend ? demanda Bolan.

— Je t'entends cinq sur cinq, Striker, annonça Brognola.

Les deux hommes s'étaient déjà parlé un peu plus tôt, rapidement, alors que Bolan filait vers le Ranch dans l'hélicoptère de Grimaldi. Le Guerrier avait exposé ses soupçons concernant le centre Wilkinson.

— J'ai eu le gouverneur il y a une dizaine de minutes, expliqua le chef des Black Warriors. Il a mis le paquet. Il a fait envoyer sur place l'ensemble des fédéraux disponibles dans le coin – F.B.I., D.E.A. et autres. Toutes tes suppositions étaient bonnes. Le centre Wilkinson était une plaque tournante de la drogue dans tout l'Etat. C'est ahurissant que personne n'ait compris ce qui se passait avant – j' imagine que pas mal de personnes se faisaient arroser. Il semblerait que pratiquement tout le personnel était dans le coup. Et la moitié des patients étaient de faux patients. On a trouvé dans les sous-sols pour plus de vingt millions de dollars de drogue. Un de leurs moyens de transports favoris était visiblement les minibus qu'ils utilisaient pour faire de prétendues excursions avec les patients... Du coup, la D.E.A. va s'intéresser aux autres *rehab centers* de Roanoke et de Virginie.

— Et le maire ?

Bolan avait eu l'intuition que le premier magistrat de la ville, autrement dit le maire, n'était pas complètement blanc dans l'histoire. C'était notamment lui qui avait favorisé l'éclosion de tous les centres à Roanoke.

— Rien de sérieux pour l’instant à son sujet. Mais il est sous haute surveillance, à présent.

Brognola posa son cigare dans un cendrier, ôtant un filament de tabac entre ses lèvres.

— Bien, venons-en maintenant à notre dossier du jour... Gadgets, à toi de jouer.

Une seconde plus tard, le grand écran se divisa en deux parties. Si l’image de Brognola était toujours affichée, la photo d’un homme venait d’apparaître à gauche. Une photo volée, de médiocre qualité, prise sur une plage, semblait-il. On y voyait un grand type brun, au physique sec. Il était élégant, mais ce qui frappait, chez lui, c’était son regard triste, lointain.

— Je te présente Pablo Fuentes. Né il y a trente-deux ans à La Punta, petite ville mexicaine située sur le littoral est du golfe de Californie. Personnage très discret. Il a eu deux vies. La première à Tijuana, où il avait créé un cabinet d’investissement spécialisé dans la finance et l’immobilier. Une réussite exceptionnelle : en quelques années, il avait attiré dans sa clientèle quelques-unes des plus grosses fortunes du Mexique et pouvait se vanter d’un chiffre d’affaires à huit chiffres. Son frère Hugo, avec qui il avait débarqué dans la région quelques années plus tôt, avait lui aussi connu une ascension fulgurante, mais dans une autre branche : il s’était fait sa place dans le noyau de direction du cartel de Tijuana de l’époque. Ce qui, assez logiquement, a amené beaucoup de gens à se demander si Pablo ne rendait pas quelques services à son frère et ses patrons.

— Blanchiment, tu veux dire ?

— Oui. On n’a jamais rien pu découvrir. D’après Schwarz, qui s’est rapidement penché sur le cas Fuentes, ou bien le bonhomme est innocent, ou bien c’est un as dans son domaine. J’avoue que je n’ai pas d’idée sur la question. Toujours est-il qu’un jour, peu après l’assassinat de son frère, il a décidé de tourner la page et de revenir dans sa ville natale.

— Pour quoi faire ?

— Il a vendu sa boîte, la quasi-totalité de ses investissements immobiliers et financiers, et il a débarqué à La Punta avec des millions de dollars. Depuis trois ans, il se consacre à « sa » ville et à son développement. Il a fait construire trois luxueux hôtels, il a modernisé l’urbanisme. La Punta accueille maintenant des touristes mexicains et américains, séduits par le site et la réputation de l’endroit : la criminalité y est quasiment nulle.

Bolan haussa les sourcils.

— Plutôt étonnant, quand on connaît la situation mexicaine.

— Le maire et le chef de la police sont plus ou moins aux ordres de Fuentes. La population vit dans une quasi-vénération de ce type. Il

faut dire que tout ça ressemble à une espèce de paradis : pas de chômage, des logements décents pour tout le monde, la plupart des services publics gratuits, etc.

A la place de Fuentes, défilèrent quelques photos aériennes de la ville. La Punta s'étalait sur une espèce de minuscule excroissance de la côte mexicaine, une verrue qui baignait dans le golfe de Californie, appelé aussi mer de Cortés ou mer Vermeille, avec en face, à une centaine de kilomètres, la Basse-Californie. Une petite montagne qui faisait penser à un volcan ancien semblait séparer la ville du reste du monde. D'en haut, La Punta se présentait comme un quadrillage assez monotone de rues poussiéreuses. Bolan remarqua une grande concentration de petites maisons au pied de la montagne; la côte semblait aussi très urbanisée, mais de constructions qu'on devinait plus massives et luxueuses.

— Un vrai bienfaiteur, ce Fuentes..., commenta le Guerrier. J'imagine qu'il y a un vice caché dans cette belle histoire.

— Tellement bien caché que personne ne l'a découvert – ou n'a voulu le découvrir. Il y a quand même un problème, et de taille : d'où vient l'argent avec lequel Fuentes fait fonctionner son petit paradis ? Même s'il est arrivé avec beaucoup de millions à La Punta, il semble avéré que ses hôtels perdent de l'argent. Beaucoup. L'endroit n'est pas devenu une destination touristique de masse. Il est possible qu'il en soit revenu à ses anciennes activités supposées. Malheureusement, on manque d'informations précises, pour l'instant.

— Et qu'en disent les Mexicains ? La D.E.A. ?

— Pour être franc, j'ai l'impression que les Mexicains sont trop contents d'avoir un coin de leur territoire où il n'y ait pas un mort à déplorer chaque jour. Ils sont aussi très occupés par ailleurs. Quant à la D.E.A., elle n'a pas vu jusque-là l'intérêt d'aller se pencher sur le cas d'une petite ville de trois mille habitants difficile d'accès et sans intérêt.

— Mais toi, visiblement, tu t'y intéresses. Pour quelle raison ?

Brognola reprit son cigare et hocha la tête.

— Gadgets...

Une nouvelle photo apparut. Le visage d'un jeune type au regard franc. Il avait des cheveux bruns coupés très court, le visage fin, mais plein de force. Bolan sut aussitôt qu'il avait affaire à un militaire. Ses traits lui paraissaient curieusement familiers, même s'il était presque certain de ne l'avoir jamais rencontré. Il devait avoir du sang latino dans les veines.

— Garrett Carter, annonça Brognola. Son père, John, travaille chez nous.

Bolan comprit l'impression de familiarité. Ce n'était pas ce type, qu'il avait déjà vu, mais son père.

— Garrett a passé quelques années chez les Marines, avant de se tourner vers la D.E.A. Il y travaillait depuis trois ans.

— Travaillait ? releva aussitôt Bolan.

— En vérité, on ne sait pas ce qu'il est devenu. Depuis plusieurs mois, il était immergé dans une opération d'infiltration délicate. Il avait réussi à approcher James Rodriguez, un ancien boxeur reconverti dans le fitness qu'on soupçonne, avec ses deux frères, de jouer un rôle important dans la distribution de drogue en Californie...

Le visage d'un gros type chauve au nez cassé, une gueule sculptée sur les rings de boxe, envahit l'écran.

— Carter était persuadé qu'il finirait par obtenir des informations. Rodriguez est apparemment quelqu'un de très prudent. La dernière fois qu'on a eu des nouvelles de Carter, via un des rapports quotidiens qu'il transmettait à ses supérieurs, il a fait allusion à Fuentes et La Punta. On n'en sait pas plus. Le mail est parvenu incomplet. Depuis, c'était il y a une semaine, Carter a disparu. La D.E.A. envisageait d'envoyer une équipe au Mexique, à tout hasard, mais je suis intervenu.

Bolan songea aux clichés qu'il avait vus de La Punta. Là-bas, des agents de la D.E.A. risquaient de passer aussi inaperçus qu'une équipe de foot dans les toilettes femmes d'un grand restaurant. Seul, il avait plus de chances. Et il devait bien cela au père de Carter.

— Je pars quand ?

— Ce soir, annonça la voix de Schwarz. Jack va t'amener à Los Angeles. Demain, tu auras un vol direct jusqu'à Puerto Peñasco, où une voiture de location t'attendra. Tu seras Tom Richardson, un journaliste spécialisé dans le tourisme venu faire un reportage à La Punta.

Bolan vit Brognola réprimer un sourire.

— C'est toi qui as trouvé cette couverture, Gadgets ?

— Ça ne te plaît pas ? Tu auras un peu l'impression d'être en vacances...

L'Exécuteur ne répondit pas. Il avait en tête les photos de Carter, de Fuentes et Rodriguez. D'avance, il savait que son séjour à La Punta n'aurait rien de vacances. L'expérience lui avait prouvé plus d'une fois que derrière les images de paradis, c'était souvent l'enfer qui se cachait.

CHAPITRE II

— ... à Negrete, qui contrôle, change de pied et remet de volée à Aguirre. Aguirre contrôle du droit, redonne à Negrete, qui... gooooooooooooooooooooo ! Quelle reprise de volée ! Un boulet qui ne laisse aucune chance au gardien. Le Mexique mène un à zéro contre la Bulgarie.

Pablo Fuentes avait dû voir ce match de football une bonne cinquantaine de fois, peut-être plus. Mais il suffisait que ce but arrive pour qu'il éprouve la même émotion. L'impression que d'une certaine façon il *était* Manuel Negrete quand, à la trente-quatrième minute, après trois passes miraculeuses, le ballon revenait sur lui et que d'un ciseau acrobatique, le corps à l'horizontal, il balançait ce coup de canon. Le match n'était pas tout jeune : coupe du monde 1986, huitième de finale, Mexique contre Bulgarie dans un *Estadio Azteca* chauffé à blanc par cent quinze mille spectateurs.

Fuentes n'était pas encore né en 1986. Il était arrivé quelques années plus tard, pour une vie déjà toute programmée : il serait pêcheur, comme son père. Comme le père de son père. Et ainsi sur quatre générations. Sauf que la mort d'Ernesto Fuentes lors d'une sortie en mer avait cassé net le fil de cette existence toute tracée. La mère de Fuentes avait refusé la fatalité. Elle s'était usée au travail pour nourrir et éduquer correctement ses deux garçons ; et grâce aux économies qu'elle avait réussi à mettre de côté, *peso* après *peso*, ils avaient pu partir un jour tenter leur chance à Tijuana.

Le destin, malheureusement, les avait rattrapés.

Fuentes s'était installé dans la cuisine de la maison, cette maison trop grande, trop luxueuse, où presque personne ne venait et dont il sortait de moins en moins. C'était le jour de congé de Buenita, sa cuisinière. Elle lui avait préparé des *tamales* de bœuf sauce rouge qu'il lui suffisait de réchauffer. Il était assis à la grande table de bois qui occupait le milieu de la pièce et regardait le match sur la télévision à écran plat accroché au mur, face à lui.

Il allait ouvrir un *tamal* quand il entendit la porte d'entrée claquer, puis des pas résonner dans le hall d'entrée. Quelques secondes plus tard, la silhouette de Manuel Gutierrez apparut dans l'encadrement de la porte. Il regarda Fuentes en silence. Depuis quelque temps, il se souciait à peine de cacher ses sentiments – un mélange de dégoût et de pitié, principalement, derrière quoi il y avait aussi une colère et une exaspération grandissantes.

Un peu ce qu'il éprouvait six ans plus tôt, quand leurs chemins s'étaient croisés. C'était Hugo, le frère de Fuentes, qui avait chargé

Gutierrez d'assurer à plein temps la sécurité de son cadet. Gutierrez n'avait rien d'un enfant de chœur : habitué à côtoyer au quotidien le crime et la violence, il avait d'abord mal vécu de se retrouver brusquement prisonnier du quotidien d'un type qui passait le plus clair de son temps devant des ordinateurs. Et puis, les deux hommes avaient appris à se connaître et même à s'apprécier. Ils venaient du même milieu. Quand Fuentes avait décidé de revenir à La Punta, après la mort de son frère, Gutierrez l'avait suivi dans sa nouvelle aventure pour le seconder. Ils avaient connu une courte période d'euphorie, jusqu'à ce que Fuentes se mette lentement à sombrer. Tout avait commencé après la mort de sa mère, un peu plus de deux ans plus tôt.

Depuis, il allait de plus en plus mal.

— J'ai reçu un coup de fil de Rodriguez ! lui annonça Gutierrez. Il nous confirme son invitation pour après-demain. Tu sais, le petit hôtel qu'il vient de faire construire sur l'île de Santa Catalina ? Je suis sûr que cela te fera du bien de quitter un peu La Punta...

Il avait dit cela sans conviction, et Fuentes hocha la tête sans y croire non plus. Rien de bon ne pouvait venir de James Rodriguez. Rodriguez le ramenait à cette période de sa vie à laquelle Fuentes avait cru définitivement tourner le dos quand il était revenu dans sa ville natale. Une page de son existence qui s'était terminée comme elle devait se terminer : dans la violence et le sang, l'horreur. Pendant presque trois ans, en plus de travailler pour des clients « normaux », il avait accepté d'utiliser son entreprise et son savoir-faire pour blanchir l'argent du cartel auquel appartenait son frère. Il avait fait cela pour Hugo, au début, par esprit de famille. Il était jeune, il ne se rendait pas vraiment compte. Il avait même fini par s'habituer à ces millions de dollars tachés de sang qui circulaient dans les innombrables filtres qu'il imaginait et créait au fur et à mesure ; il s'était presque laissé griser par les sommes astronomiques qui lui passaient entre les mains, sans jamais renoncer à l'engagement qu'il avait pris dès le départ : cette activité ne lui avait pas rapporté le moindre *peso*.

Les choses avaient changé, aujourd'hui. Quelques mois plus tôt, Gutierrez l'avait convaincu de la nécessité absolue de reprendre ses activités. Sans vraiment s'en rendre compte, Fuentes avait épuisé la petite fortune qu'il avait apportée avec lui à La Punta. La construction de ses trois hôtels, les frais d'entretien et de fonctionnement qu'ils occasionnaient ; les dépenses qu'il avait faites pour moderniser La Punta, assister les plus démunis, aider dans leurs projets ceux qui étaient venus le voir... tout cela avait coûté beaucoup plus cher que prévu. Il fallait faire rentrer de l'argent, en quantité et rapidement.

James Rodriguez était au nombre des quelques clients que Manuel avait sortis quelques mois plus tôt de son chapeau, du jour au lendemain, comme s'il attendait ce moment depuis longtemps. Des

clients plus que douteux. Pourtant, Fuentes s'était remis au travail. Il n'avait pas le choix. Il n'avait rien perdu de son savoir-faire. Retrouvant tous ses réflexes, il avait imaginé pour chacun de savants montages, il avait déjoué les pièges et les nouveaux modes de contrôle apparus ces dernières années. Le problème, c'est qu'en s'immergeant dans cette activité, il avait ouvert la porte à des vieux démons qu'il pensait avoir définitivement éloignés.

Ils étaient revenus. Ils le hantaient. Ils ne le quittaient plus.

— Tu m'écoutes ? interrogea Gutierrez.

Fuentes hocha de nouveau la tête, regardant sans le voir l'écran de la télévision. Il l'écoutait, mais sans l'entendre vraiment. Il entendait surtout cette voix qui, depuis des semaines et des semaines, lui parlait d'un désastre imminent.

Après un quart d'heure passé à se promener dans La Punta, Mack Bolan s'était fait son avis sur la ville : d'un point de vue touristique, elle n'avait aucun intérêt. Il y avait bien, concentrés dans deux ou trois rues, quelques restaurants, bars et même une poignée de boutiques de souvenirs; mais pour le reste, il fallait à peine une heure pour faire à pied le tour de ces rues poussiéreuses, écrasées de soleil, sans rien d'autre à voir que des petites maisons sans intérêt.

La seule richesse visible de La Punta, en plus des eaux du golfe de Californie, c'étaient les trois hôtels qui se trouvaient légèrement à l'extérieur, à l'ouest. Construits les uns à côté des autres, le Sirena, le Princessa et le Hechicera faisaient penser à des grands oiseaux posés au bord de l'immense plage qui s'étendait sur des kilomètres. Vue du ciel, l'architecture toute en symétrie rappelait des dessins aztèques ou mayas : organisés autour des piscines et des jardins, les bâtiments abritant les chambres et les bungalows individuels figuraient des ailes déployées, rectilignes ou recourbées. Les établissements comptaient chacun entre deux cents et trois cents chambres, modernes et luxueuses. Ils représentaient évidemment le principal employeur de la ville.

Mack Bolan logeait au Princessa. Mais à peine arrivé là-bas, en début d'après-midi, il avait pris sa Citroën 207 de location pour se rendre dans le centre de La Punta. Tom Richardson, du magazine *World Tour*, devait se balader en ville, armé de son appareil photo et de son carnet, et prendre le pouls de la ville. De deux choses l'une : ou bien il découvrirait par lui-même des éléments intéressants, de quoi confirmer les soupçons du Ranch; ou bien il attirerait l'attention de personnes que sa présence dérangeait.

Il passa devant un petit bâtiment à la façade blanche poussiéreuse qui, d'après l'enseigne vieillotte accrochée au-dessus de la porte, était un hôtel, ou plutôt une pension de famille, la Bella Anciana, encadrée

par un bar et un mystérieux club, le Santa Claus Club. On était loin, évidemment, du luxe des trois grands hôtels de La Punta. Le Guerrier entra quand même, pour jouer son rôle jusqu'au bout. Il se retrouva dans un couloir, sombre, mais agréablement frais, dans lequel flottait une odeur de cuisine indéfinissable.

— Il y a quelqu'un ?

Presque aussitôt, une petite femme aux cheveux blancs frisés, qui pouvait avoir aussi bien cinquante ans que dix ou vingt ans de plus, apparut derrière le comptoir de ce qui devait faire office de réception. Elle était vêtue d'un T-shirt blanc et d'un jean.

— C'est complet, annonça-t-elle aussitôt en anglais.

Bolan entreprit de lui expliquer qu'il était là pour prendre des photos et lui poser des questions.

— Ça m'intéresse pas, dit-elle.

— Vous ne pouvez pas me montrer juste une chambre ? insista Bolan.

— Je vous ai dit que c'était complet. On peut pas déranger les clients. Maintenant, vous me laissez tranquille ou j'appelle la police.

Elle franchit la porte qui se trouvait derrière le comptoir et la claqua. On ne pouvait pas dire qu'elle avait un sens du commerce très développé. Il décida de ne pas insister et sortit dans la rue. C'était une petite rue du centre, peu fréquentée, traversée de temps à autre par une vieille camionnette ou un deux-roues pétaradant. Rien de touristique par ici. Le Guerrier sortit son plan, décidé à rejoindre le quartier où se trouvait la villa de Fuentes, sur la côte. Alors qu'il s'éloignait et passait devant l'allée étroite qui séparait la pension et le Santa Claus Club, il entendit comme une plainte. Il s'arrêta.

Cette fois, il entendit des cris étouffés qui ne lui disaient rien de bon.

Il s'engagea dans l'allée. L'endroit devait servir de pissotière à ciel ouvert, le soir, et même la journée, si l'on se fiait à l'odeur et à la décoloration du mur du club jusqu'à une certaine hauteur. Accélérant le pas, il arriva au niveau d'une petite cour qui s'ouvrait sur sa droite, derrière la pension. Il y eut de nouveau les protestations étouffées. Une femme, une jeune femme, il en était sûr. Il perçut aussi des bruits de lutte. Des grognements. Il savait qu'en se mêlant de ce qui se passait, il avait toutes les chances de faire sauter sa couverture dès le premier jour, mais il n'avait pas le choix.

Il s'engouffra dans la cour, un quadrilatère d'un peu plus de cent mètres carrés encombrés d'objets en tout genre. Les bruits provenaient d'une pièce du premier étage qui donnait sur la cour. La fenêtre était ouverte. Sans s'attarder à réfléchir à ce qui pouvait se passer, il rejoignit sans bruit la porte de derrière et se retrouva dans un couloir sombre au bout duquel il aperçut l'entrée qu'il avait franchie quelques

instants plus tôt. La patronne ronchon ne semblait pas trop se soucier de ce qui se passait chez elle. Bolan suivit le couloir jusqu'à l'escalier, sur sa droite. Il s'y engagea et monta les marches deux à deux. Il arriva sur un palier qui desservait trois petits couloirs et six ou sept chambres. Le Guerrier s'approcha de celles qui donnaient sur l'arrière.

Il s'arrêta et écouta. Aux bruits qui passaient à travers le battant, il comprit que la porte de gauche était celle qu'il cherchait. Il n'y avait plus de cris étouffés. Juste des grognements. Des rires gras. Des exclamations en espagnol.

Il jaugea la porte et, reculant légèrement, il donna un grand coup de pied au niveau de la serrure. Dans un craquement terrible, le battant s'ouvrit à la volée, restant accroché à son gond supérieur.

D'un regard, Bolan estima la situation.

Ils étaient quatre. Plus la fille. Tous des jeunes. Si l'un des types se tenait légèrement à l'écart, en observateur, assis avec un téléphone portable en main comme s'il filmait, les trois autres étaient agglutinés autour du lit et de la malheureuse qui s'y trouvait, sur le dos. Ils étaient deux à la maintenir tandis que le troisième, le froc baissé, allait et venait entre ses cuisses.

Celui qui avait le téléphone, près de la fenêtre, fut le premier à se tourner vers Bolan. Il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Les cheveux noirs coiffés en catogan, il était plutôt bien habillé. Son portable, qu'il tenait à deux mains, lui posa un problème. Il baissa les yeux dessus, puis se leva, la bouche ouverte. Son hésitation, ce moment d'indécision durant lequel il n'avait pas su quoi faire, donna le temps à Bolan de traverser la pièce vers lui, en trois enjambées.

De la main gauche, il donna un grand coup dans le téléphone, faisant suivre d'un direct du droit qui renvoya le crétin dans le petit fauteuil qu'il occupait un instant plus tôt. Il ne devait pas être habitué à se battre avec ses poings – ni à se battre tout court.

Bolan fit volte-face. Il s'occupa du plus proche, celui qui violait la jeune fille. Comme les autres, il s'était tourné vers Bolan. Le froc baissé sur ses jambes poilues, avec son sexe bouffi qui dépassait entre les pans de sa chemise, lui non plus ne savait pas trop quoi faire de lui. Bolan savait. Il avança son pied gauche tandis que sa jambe droite partait vers l'arrière, puis filait vers l'avant. D'un *high kick*, il cueillit le pourri en pleine tempe. L'autre laissa échapper un peu d'air et s'écroula au pied du lit.

Il restait les deux autres, de part et d'autre du lit. Le plus proche de Bolan avait remonté son froc en vitesse, sortant d'une de ses poches un couteau d'arrêt dont il fit jaillir la lame. Un rictus hargneux sur le visage, il agita son arme en direction du Guerrier qui, du coin de l'œil, vit que l'autre avait sorti un flingue. Alors qu'il revenait vers lui, le

pantalon du type, qu'il avait eu le temps de remonter mais pas de boutonner, lui glissa de nouveau sur les cuisses. Il eut le réflexe idiot de vouloir le remonter, et Bolan passa à l'offensive. Il fondit sur lui. Mais le pourri, qui avait vu venir, oublia son pantalon et donna un grand coup avec sa lame en même temps qu'il avançait d'un pas.

Le Guerrier s'arrêta net et baissa le buste vers l'arrière, évitant de peu le métal qui fendait l'air. L'autre, emporté par son élan, se prit les pieds dans son pantalon et partit en avant. Bolan le reçut dans ses bras et le retourna aussitôt. Il lui saisit le bras droit, et avant que le salaud ait compris, il le ramena vers lui. La lame du couteau s'enfonça dans le cou du pourri qui laissa échapper un sinistre gargouillement, le corps secoué de violents spasmes, en même temps qu'une giclée de sang jaillissait de sa carotide sectionnée. Bolan enfonça un peu plus la lame, puis repoussa le type vers l'avant, vers la porte. L'autre percuta le battant avant de glisser contre, en laissant une large tramée de sang.

Le Guerrier se retrouva face au dernier, et face au Beretta que le type, un petit brun au physique nerveux, braquait sur lui. Si sa priorité avait été de tirer, il l'aurait fait tout de suite. En voyant son regard qui passait de la fenêtre à la porte, il comprit que le pourri n'avait qu'une chose en tête : sauver sa peau. Son flingue braqué sur Bolan, il commença de contourner le lit. Agitant son arme, il lui fit signe de reculer tandis qu'il s'approchait de la fenêtre et du type affalé sur sa chaise, qui semblait reprendre connaissance. Il fit passer son arme de sa main droite à sa main gauche et secoua l'autre.

— Monsieur Fuentes ? Vous m'entendez ? demanda-t-il.

Le Guerrier se raidit. Fuentes ? Il fixa le type au téléphone. Non, ça n'était pas Pablo Fuentes. Trop jeune. Et s'il y avait un vague air de ressemblance, il était à peu près sûr que ça n'était pas lui.

— Qu'est-ce que je dois faire ? interrogea encore le flingueur. Monsieur ?

L'autre avait ouvert les yeux, mais il ne semblait pas encore en état de répondre à une question. Bolan décida qu'il devait se sortir rapidement de cette situation, d'autant que le troisième, celui qu'il avait étalé d'un *high kick*, paraissait aussi revenir à lui.

Le flingueur armé se trouvait à moins de trois mètres de lui. Il pouvait l'atteindre en deux enjambées. Il fallait juste que ce crétin lui laisse l'opportunité qu'il attendait. Elle se présenta quand le type secoua une nouvelle fois celui qui devait être son patron.

— Monsieur Fuentes ? appela-t-il encore. Qu'est-ce que je... ?

Il dut entrevoir, peut-être entendre, Bolan qui fondait sur lui. Mais son cerveau n'eut pas le temps d'effectuer les bonnes connections. Le pied droit du Guerrier lui brisa le poignet gauche, et le flingue s'envola sans même avoir tiré. Bolan arriva comme une fusée sur le

flingueur, et lui passant le bras gauche autour du cou, il l'attira à lui. Son autre bras passa à l'action. D'un mouvement sec qui s'accompagna d'un craquement lugubre, il sectionna les lombaires du flingueur. L'autre dut avoir l'impression d'un court-circuit général, et définitif. Son corps se détendit, et Bolan le laissa retomber.

Au même moment, un glapissement empli de rage et de peur éclata sur le côté. Le pourri qu'il avait provisoirement éteint d'un coup de pied à la tempe se précipitait vers lui. Se tournant à moitié, le Guerrier l'accueillit d'un coup de coude en plein visage. Il sentit les cartilages du nez exploser sous la violence du coup. L'autre, étourdi, porta les mains à son visage. Bolan fit partir son poing gauche, qui broya en partie la mâchoire du pourri, et son poing droit paracheva le boulot en cueillant le type sous le menton. D'un coup de pied dans le torse, il envoya l'autre contre le mur. Le type glissa lentement, avec une petite plainte.

Le Guerrier se retourna en entendant un grincement derrière lui. Le type au téléphone avait commencé d'enjambrer la fenêtre. Bolan fonça pour le rattraper. L'autre, affolé, glissa sur le rebord et partit la tête la première. Un bruit de ferraille accompagna sa réception au sol. Bolan jeta un coup d'œil par la fenêtre : le dénommé Fuentes était tombé sur une espèce de brouette pleine d'outils rouillés. Sa tête faisait un angle bizarre avec le reste de son corps.

Il se tourna alors vers le lit, et la jeune fille qui le fixait, les yeux écarquillés, les jambes repliées contre elle.

— Ça va ? demanda-t-il sobrement.

CHAPITRE III

Dennis Cassidy s'assit à la table de bois, sur la terrasse véranda de sa petite maison. Comme tous les jours, il venait de passer plus de deux heures à vérifier et réparer un de ses filets, et maintenant il s'accordait la récompense habituelle : une bière et une pipe de tabac américain, face aux eaux du golfe de Californie. Il avait beau connaître le spectacle par cœur, il ne s'en lassait pas. Si on lui avait dit qu'il serait encore ici à plus de soixante ans, la première fois qu'il avait débarqué dans le coin, quatre décennies plus tôt, il aurait doucement rigolé. A présent, il n'imaginait même pas quelle autre vie il aurait pu avoir.

Ils étaient arrivés à une quinzaine, entassés dans deux combis Volkswagen. Ils avaient passé un mois dans ce coin désert, oublié de la civilisation, passant leur temps à jouer de la guitare, à fumer de l'herbe, à se baigner et à baiser les uns avec les autres. Les années 70... Pour la plupart, ils n'avaient pas conscience de leur chance. Cassidy, si : le choc était trop fort et le retour aux Etats-Unis inconcevable. Il était resté. Les autres l'avaient laissé à Puerto Peñasco. Un an plus tard, il se mariait; quelques mois après, il devenait père d'un petit garçon. Il avait tout juste vingt et un ans.

Aujourd'hui, il en avait quarante de plus. Quarante années qui lui avaient réservé leur part de bonheurs et de malheurs.

Il alluma sa pipe et tira dessus en fermant les yeux. Il n'y avait rien de comparable à ces moments tout simples.

Un bruit s'insinua dans sa bulle de félicité et il rouvrit les yeux. Une voiture. Qui approchait. Sa bicoque se trouvait dans un endroit isolé, un peu à l'écart de La Punta. Ça ne durerait pas, il le savait : les autres maisons se rapprochaient inexorablement. Mais le chemin qui menait jusqu'à chez lui était défoncé. Pour l'électricité, il fonctionnait avec un groupe électrogène 4 000 watts, et pour l'eau avec un puits qu'il avait lui-même creusé.

Il tourna la tête vers la voiture qui arrivait en tressautant sur le chemin, dans un nuage de poussière. Ça n'était pas une voiture du coin. De toute façon, presque personne ne s'aventurerait ici. Il était un peu un paria, à La Punta. Il était américain, il était un des trois derniers pêcheurs du coin et, pour ne rien arranger, il avait du mal à fermer sa grande gueule.

Surtout lorsqu'il était question de certaines personnes...

La voiture, une Peugeot, s'arrêta à une dizaine de mètres de la maison. Plissant les yeux, Cassidy vit un homme en descendre. Le genre de type qui ne passe pas inaperçu. Un grand brun, tout en

muscles sans être bodybuildé. Surtout, il se dégageait de son visage une force et une détermination impressionnantes. Comme si le bonhomme était en guerre. Cooper songea que, s'il jouait aux échecs, il devait être redoutable.

L'inconnu contourna sa voiture et alla ouvrir la portière du côté passager. Il se pencha, aida quelqu'un à sortir du véhicule.

Là, Cassidy eut l'impression que la température extérieure descendait de soixante degrés d'un coup.

Carmen... Il était avec Carmen. Visiblement, il s'était passé quelque chose. Elle avait eu le plus grand mal à quitter la voiture. Et pour se redresser, elle eut besoin que l'homme la soutienne. Elle fit un pas, un autre, les yeux baissés vers le sol. Quand elle leva enfin la tête, Cassidy eut envie de pousser un long cri de rage et de douleur.

Malgré la distance, il voyait son œil bleui, sa lèvre tuméfiée. Il remarqua aussi dans la foulée que son chemisier était déchiré, taché de sang.

Que s'était-il passé, bon Dieu ?

Carmen avait dix-neuf ans et vivait avec lui depuis dix ans. Dix ans de bonheur, qui avaient commencé par un malheur : un accident de voiture dans lequel Ramon, le fils unique de Cassidy, et sa femme Irina avaient trouvé la mort. Carmen, elle, en était miraculeusement sortie indemne. Ramon était un garçon brillant qui travaillait dans le milieu du cinéma ; sa femme, plus âgée, d'origine russe, dirigeait une maison de production. Ils habitaient Mexico. De son côté, Cassidy était depuis longtemps séparé de la mère de Ramon, Alina, dont la famille n'avait jamais vraiment accepté de la savoir mariée à un Américain et avait fini par les monter l'un contre l'autre. Cassidy s'était souvenu de La Punta, des moments merveilleux qu'il y avait passés, et il était revenu pour s'y installer et recommencer sa vie. Une vie qui avait pris un nouveau départ quand une gamine de dix ans était arrivée, brisée, et qu'il l'avait aidée à se reconstruire peu à peu.

Il se leva, bousculant la table et faisant tomber sa bouteille de bière. Il courut sur la terrasse, descendit les deux marches.

— Que s'est-il passé ? Carmen ? Qu'y a-t-il ? Qui t'a fait ça ?

Il la vit tenter un vague sourire. Quand il arriva devant elle, elle s'échappa des mains de l'inconnu qui la soutenait et vint se réfugier contre Cassidy en sanglotant. Il referma ses bras sur elle, sans serrer. Il avait l'impression de tenir un oisillon blessé contre lui.

Son regard croisa celui de l'homme. De près, il paraissait encore plus grand. Et surtout, cette détermination que Cassidy avait lue sur ses traits, entrevue dans ses yeux, était encore plus impressionnante. Il en était sûr, à présent : cet homme était un guerrier.

Mais en guerre contre quoi, ça, il l'ignorait.

L'homme qui serrait Carmen contre lui devait avoir une soixantaine d'années, décida Bolan. Il avait d'assez longs cheveux blancs tirés en arrière en catogan. Il portait un vieux jean délavé, recousu et rapiécé d'innombrables fois. Sa chemise, elle, avait dû être blanche. Et son visage était buriné, tanné, couleur cuir, avec au milieu des yeux bleus encore plus délavés que son jean.

Il n'était pas mexicain, songea aussitôt Bolan. Un Américain. Un ancien hippie qui semblait avoir définitivement posé son sac et sa guitare ici, des décennies plus tôt. Ce que le Guerrier ne s'expliquait pas, c'était son lien avec la jeune Carmen, qui sanglotait doucement entre ses bras. Avec Bolan, elle n'avait pas versé une larme. Elle s'était contentée de lui indiquer le chemin, de façon lapidaire, d'une voix atone. Mais qui était ce type, pour elle ?

— C'est elle qui m'a demandé de l'amener ici, déclara-t-il pour rompre le silence.

L'autre leva la tête vers lui. Il avait les yeux noyés de larmes.

— Je suis son grand-père, dit-il, comme s'il avait entendu la question que Bolan s'était posée en silence. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas vraiment.

C'était la vérité. Il n'avait pas réussi à déterminer si ce qui était arrivé à Carmen était une situation consentie qui avait mal tourné. Ou si, dès le départ, elle avait été forcée. Dans les deux cas, la situation était la même : ces pourritures étaient en train de la violer et un de ces connards filmait leurs exploits.

— Ce serait peut-être mieux qu'elle vous explique elle-même. Ensuite, il faudra qu'on parle.

Le visage du grand-père se tendit. Il essayait de comprendre. Ou alors, il avait entrevu une explication et la colère montait soudain en lui. Il secoua légèrement la jeune fille.

— Qu'est-il arrivé, Carmen ? Parle !

Deux mouettes passèrent au-dessus d'eux en criaillant.

Pour la première fois, elle leva les yeux vers lui, affrontant son regard. Puis elle baissa la tête et avoua dans un souffle :

— C'est... c'est Julio.

Bolan, qui fixait le grand-père, le vit se tendre un peu plus. Il eut la certitude que si le Julio en question s'était trouvé là, à cet instant, l'autre l'aurait tué comme un chien. Le regard perdu au loin, il parvint quand même à demander sans s'énervier :

— Julio ? Tu m'avais promis de ne plus le voir, non ?

— Je... je sais. C'est fini depuis presque un mois. Mais il m'a... il m'a rappelée, hier. Il voulait me voir. Une dernière fois. Il m'avait donné rendez-vous dans la cour de la Bella Anciana – c'est là qu'on avait eu notre premier rendez-vous...

Le récit qui suivit était affreusement banal – la scène aurait bien pu

se passer aux Etats-Unis ou en Europe. Quand elle était arrivée dans la cour, Carmen avait bien trouvé Julio. Malgré ses réticences, elle s'était laissé convaincre de monter à l'étage, dans une des chambres. Et là, surprise, mauvaise surprise, il y avait trois amis de Julio. Elle avait voulu s'enfuir, mais les autres l'en avaient empêchée. Pour la jeune femme, l'enfer avait commencé. Au début, elle avait résisté, elle s'était défendue, mais les coups qu'elle avait reçus l'avaient dissuadée de continuer. Julio, lui, se tenait dans un coin de la chambre sordide, assis, le sourire aux lèvres. Il commentait, donnait des suggestions aux autres et il avait même sorti son téléphone portable pour filmer quelques scènes. Quand Bolan était arrivé, Carmen avait déjà été violée par un des pourris, et un autre s'appropriait à prendre sa suite.

La jeune fille avait livré son récit sans pleurer. A la fin, comme si elle s'était retenue pour aller jusqu'au bout, elle éclata en sanglots douloureux. Son grand-père la guida jusqu'à la maison, une modeste bâtisse de plain-pied, avec une véranda ouverte devant. Sur la droite, un petit bout de terrain mitoyen, enclos de grillage, abritait tout un bric-à-brac parmi lequel il identifia notamment, bien rangés, des accessoires de pêche. Bolan alla attendre sous la véranda, à côté d'une table sur laquelle était posée une pipe. Les volets de la fenêtre qui donnait sur la terrasse étaient fermés et il ne put rien voir de l'intérieur de la maison.

Le grand-père de Carmen revint au bout de quelques minutes. Il avait deux bouteilles de bière Pacifico à la main. D'un mouvement du menton, il désigna la table, à laquelle il prit lui-même place.

— Elle dort, annonça-t-il une fois que Bolan se fut assis, le dos tourné aux eaux du golfe.

Il lui tendit une bouteille et remarqua :

— J'ai oublié votre nom...

— Je ne vous l'ai pas donné. Tom Richardson. Je suis journaliste.

L'autre le jaugea du regard.

— Journaliste dans quel domaine ?

— Le tourisme.

— Le tourisme ? On vous oblige à suivre des formations de close-combat, dans le tourisme, maintenant ?

Bolan fronça les sourcils, faisant mine de ne pas comprendre.

— Carmen m'a raconté comment vous les avez démontés, ces connards. Seul contre quatre, c'est balèze. D'autant qu'ils ont... pris cher, comme on dit.

— J'ai été Marines dans une autre vie. J'ai gardé certains... automatismes.

— J' imagine que je vais devoir me contenter de ça. Dennis Cassidy, annonça le grand-père de Carmen en tendant la main.

Bolan la serra. Cassidy avait une poigne ferme, une main calleuse

et rugueuse que son propriétaire utilisait au quotidien pour travailler. L'autre prit sa bouteille de bière et la tendit. Ils trinquèrent et burent un instant sans rien dire. Bolan gardait le silence. Il voulait que Cassidy fasse le premier pas.

— Je vous remercie, dit enfin le grand-père de la jeune fille. De tout cœur. J'ai une dette envers vous. En même temps, j'ai peur que vous n'ayez foutu Carmen dans de sales draps. Et vous aussi par la même occasion.

— Comment ça ?

— L'un des quatre types sur qui vous êtes tombé, celui qui filmait, il s'appelle Julio Fuentes. C'est comme si l'expression bon à rien avait été créée pour lui – il n'est vraiment bon à rien. Mais il a trois atouts pour lui : il est plutôt beau gosse, il a du fric et, surtout, il a un cousin germain très, très puissant.

— Pablo Fuentes... ?

Cassidy hocha la tête.

— Ce nom vous inspire quoi ? demanda-t-il en prenant sa pipe pour la curer.

— Disons que j'ai lu ici et là des articles à propos de ce qu'il a fait pour la ville.

— Et qu'est-ce que vous en pensez ?

— De ce qu'il a fait pour La Punta ?

Cassidy arrêta de tripoter sa pipe et leva ses yeux délavés sur Bolan.

— On gagnerait du temps si vous arrêtiez de jouer au con – et de me prendre pour un con, par la même occasion. Je vous demande ce que vous pensez de Fuentes. Je suis sûr que vous avez lu des choses sur lui, avant de venir. Des choses pas très aimables...

— C'est possible, répondit Bolan de façon évasive.

L'autre hocha de nouveau la tête, tout en esquissant un sourire.

— Moi, j'en sais beaucoup sur lui et son copain... Manuel Gutierrez. Je suis ici depuis plus longtemps qu'eux. Les gens du coin me prennent pour un type spécial, un original, pas très causant, mais je fais tellement partie du décor, comme qui dirait, qu'on ne me voit même plus. Je passe presque la moitié de mes journées sur mon vieux rafirot, l'autre à aller vendre mes crevettes et mes poissons à un des hôtels modernes de Fuentes, à acheter des provisions et des journaux en ville, à aller boire un coup ici et là quand l'envie m'en prend... J'entends des choses. Je vois des choses. Mais je me tais. Ça ne m'apporterait que des ennuis, de l'ouvrir. Et puis, surtout, j'ai Carmen. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, vous comprenez ?

Il s'interrompit. Sa voix avait pris un léger trémolo sur la fin. Il bourra sa pipe en silence, l'alluma et sans que Bolan ait à lui demander quoi que ce soit, Cassidy lui raconta dans quelles

circonstances sa petite-fille était venue s'installer chez lui.

— C'est le plus beau truc qui me soit arrivé, cette gamine. J'ai perdu un fils, mais j'ai gagné une princesse.

Il s'immergea dans un de ces silences auxquels Bolan était maintenant habitué. L'endroit était vraiment calme. Juste la litanie étouffée des vagues qui s'écrasaient sur la plage, tout près, et au-dessus de leurs têtes, le criaillement sporadique des oiseaux de mer.

— Carmen va à l'université de Puerte Peñasco, la *Universidad Pedagogico Nacional*, reprit Cassidy avec fierté. La petite rêve d'enseigner. Cet été, pour les vacances, elle a travaillé deux mois au Sirena, un des hôtels de Fuentes. Elle parle couramment l'anglais et pas trop mal le français et elle a trouvé un bon poste, bien payé. Elle avait même droit à une petite chambre sur place, à cause des horaires. C'est là qu'elle a rencontré Julio Fuentes. Cette andouille passe son temps à aller d'un endroit à l'autre et à faire le paon. Il a forcément remarqué Carmen. Et elle s'est laissé avoir. Il lui a sorti le grand jeu. Restaurants, cadeaux somptueux... Elle ne m'a rien dit de ce qui se passait. Elle sait ce que je pense des Fuentes. Jusqu'au jour où, alors qu'elle était rentrée me voir pour le week-end à la maison, elle a oublié d'ôter la bague que lui avait offerte Julio.

Cassidy tira sur sa pipe et recracha la fumée, les yeux perdus au loin.

— Je crois bien que c'est la seule engueulade qu'on ait eue. En tout cas, la première vraie engueulade. Je lui ai parlé de Pablo Fuentes, posément; je lui ai raconté quelques histoires entendues ici et là. Je lui ai expliqué ce que je pensais de son Julio. Elle m'a traité de tous les noms. Elle m'a dit des choses cruelles, que je n'aurais jamais pensé entendre dans sa bouche... Et puis le lundi soir, elle est rentrée. Elle avait donné sa démission, elle avait rendu sa bague à l'autre enflure et elle avait mis fin à leur relation. C'était il y a un mois. On n'a plus parlé de ce qui s'était passé. Jusqu'à aujourd'hui.

L'histoire devenait plus claire, maintenant. Le cousin de Fuentes n'avait pas dû supporter d'être largué comme ça, et il avait décidé de se venger. Une vengeance ignoble qui en disait long sur la connerie du personnage, mais aussi sur l'impunité dont il pensait jouir.

Il y avait du ménage à faire.

Cassidy se leva, et, sans un mot, il regagna l'intérieur de sa maison. Bolan réfléchit aux conséquences de ce qui venait de se passer. Sa couverture ne valait sans doute plus grand-chose, à présent. Le séjour touristique de Tom Richardson semblait sérieusement compromis.

Quand Cassidy revint, il avait un morceau de papier à la main.

— Vous ne pouvez plus rester en ville. Je ne sais pas dans quel état vous avez laissé les autres ordures, surtout Julio, mais vous risquez de vous trouver pris en tenaille entre la police locale et le camp Fuentes –

je devrais plutôt dire le camp Gutierrez. C'est lui le plus dangereux des deux. Fuentes l'a apporté dans ses bagages, quand il est revenu ici il y a trois ans. Fuentes est plutôt un gars gentil, apparemment : après la mort de son frère, qui n'était pas un gars gentil, lui, il est revenu avec plein d'argent s'occuper de sa mère et de sa ville. Gutierrez, lui, il n'a rien de gentil. On raconte qu'il aurait passé quelques années dans un cartel du Nord, qu'il aurait du sang, beaucoup de sang, sur les mains...

Bolan, qui écoutait avec attention, était étonné qu'une telle information ait pu échapper aux spécialistes du renseignement du Ranch. Il était possible que ce Gutierrez ait changé de nom, peut-être de visage...

— Toujours est-il que c'est lui qui semble avoir pris le contrôle des opérations. Fuentes a perdu sa mère, il y a un peu plus de deux ans, et depuis, on le voit de moins en moins. On raconte beaucoup de choses, sur Gutierrez... A votre place, je partirais tout de suite. Sans même repasser par l'hôtel. Je vous demande juste une chose : vous allez prendre Carmen avec vous et la laisser à cette adresse, à Puerto Peñasco. C'est quelqu'un de ma famille en qui j'ai toute confiance. Carmen y sera en sécurité, on s'occupera d'elle. Je n'ai pas d'autre choix dans l'immédiat.

— Et vous ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vous l'ai dit : cela fait des dizaines d'années que je suis ici et j'ai survécu à toutes les épreuves. Mais je vous en prie : prenez Carmen et disparaissez.

Bolan ne chercha pas à discuter. Sur une partie de son analyse de la situation, Dennis Cassidy avait raison. Il fallait rapidement mettre la jeune fille à l'abri; il faudrait aussi qu'elle soit examinée par un médecin. Pour le reste, le Guerrier n'en avait pas fini avec La Puente, Fuentes et Gutierrez. Cassidy risquait donc de le revoir.

Très vite.

Les yeux fixés sur Julio Fuentes, Manuel Gutierrez secoua la tête. Ce n'était pas bien d'avoir ce genre de pensées, mais si ça ne tenait qu'à lui, il débrancherait les fils qui reliaient Julio aux machines installées à côté de son lit d'hôpital. L'humanité serait débarrassée une bonne fois pour toutes de cette engeance, de cet abruti qui, d'après les médecins, était plutôt mal en point. Ils attendaient un peu pour voir s'il était transportable à Puerto Peñasco, dans un hôpital mieux équipé que celui de La Punta.

Quand il avait reçu l'appel de la petite clinique, Gutierrez avait eu du mal à croire ce qu'il entendait. Il y avait visiblement eu une bagarre, très violente, dans une chambre de la Bella Anciana – une petite pension du centre, tenue par une vague parente de Gutierrez. Julio était passé par la fenêtre. Il n'y avait qu'un étage, mais

malheureusement pour lui, il était tombé sur une brouette métallique rouillée pleine de vieux outils. Les trois hommes qui se trouvaient avec lui – trois gros bras du clan Fuentes – n'étaient pas en meilleur état que lui. L'un d'eux était mort, la nuque brisée; l'autre, qui avait reçu un coup de couteau à l'abdomen, était toujours au bloc opératoire. Quant au dernier, Raül, il était dans le coma. A en croire un infirmier, il donnait l'impression d'avoir été percuté par un semi-remorque.

Gutierrez allait devoir être réactif.

Il n'avait jamais aimé Julio Fuentes. Pablo, son cousin, n'avait pas plus de considération pour lui. Il lui avait donné un poste bidon à la direction des trois hôtels de La Punta pour avoir la paix, et parce qu'il l'avait promis à sa mère, alors que l'autre andouille était à peine foutue d'écrire son nom et de faire une addition. Ce qui contrariait le plus Gutierrez, dans cette histoire, c'était que ce qui venait de se passer allait attirer l'attention sur eux. Il ne voulait aucune publicité, surtout en ce moment.

On frappa à la porte de la chambre. Gutierrez se tourna et reconnut Amador Batista, un des six flics du poste de police de La Punta. Il recevait tous les mois une petite enveloppe garnie de billets en l'échange de laquelle il informait Gutierrez de tout ce qui pouvait l'intéresser.

— Entre, lui dit-il.

L'autre hocha la tête et ôta sa casquette. Il devait avoir le même âge que Gutierrez, la trentaine, mais il se comportait comme s'ils avaient vingt ou trente ans d'écart : on aurait dit un écolier en face de son professeur. Il craignait et respectait Gutierrez. Ce qui était aussi bien.

— Alors, que s'est-il passé ?

— Ça n'est pas très clair, monsieur. Adelina, la patronne de la pension, est comme folle. Elle n'arrête pas de répéter qu'elle ne sait rien, qu'elle n'a rien vu, rien entendu. Elle dit qu'elle veut mourir, etc.

— C'est bon, je la connais. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi ces quatre idiots se sont battus entre eux, et avec une telle violence. Cela m'étonne surtout de la part de Julio : il n'a jamais su se servir de ses poings.

L'autre paraissait hésiter.

— On... on a commencé à examiner la chambre. Il y avait quelques bouteilles de bière. Et surtout, il devait y avoir une autre personne.

— Une autre personne ? Qui ça ?

— Une femme. On a trouvé une... une petite culotte.

Les choses se précisaient. Ces quatre abrutis s'étaient donc retrouvés dans une piaule de cette pension minable pour boire et s'amuser avec une prostituée. C'était plausible. Enfin, à un détail près :

boire de la bière entre potes et se taper une pute à plusieurs dans un des endroits les plus glauques de La Punta, cela ne ressemblait pas à Julio. Et ça n'expliquait toujours pas ce qui s'était passé, ce déchaînement de violence. A moins que la fille soit une parente proche de Superwoman...

— Autre chose ?

— Oui.

Gutierrez fronça les sourcils quand Batista sortit de sa poche d'uniforme un téléphone portable, un iPhone, et le lui tendit.

— C'est celui du cousin de M. Fuentes.

Cet idiot de Julio l'avait toujours en main. Il passait son temps à surfer sur internet, à consulter son mur Facebook, à prendre des photos et des films ou à faire mumuse avec les applications stupides qu'il téléchargeait par dizaines chaque jour. Il lui arrivait même de téléphoner avec.

— Il était par terre, expliqua Batista. L'appareil était en mode caméra et je... je me suis permis de visionner le dernier film. Au cas où. Et...

— Et quoi ? s'impacienta Gutierrez, agacé par le ton hésitant du flic.

— Je vais vous montrer. Je me suis dit que c'était mieux que je vous l'apporte, plutôt que de le laisser avec les autres pièces à conviction.

— Tu as bien fait, oui.

Avec des gestes qui trahissaient une certaine habitude de l'appareil, Batista mit le film en lecture et tendit l'appareil à Gutierrez.

On était dans une petite chambre, glauque, au mobilier sommaire. Trois hommes et une fille, visiblement jeune. Les types, que Gutierrez reconnut aussitôt, cherchaient à embrasser la fille, à la caresser, mais elle n'était visiblement pas consentante. Gutierrez entendit des obscénités. A un moment, la fille cracha sur un de ses agresseurs et se prit une gifle qui la déséquilibra. Peu après, alors qu'elle avait dû mordre un type qui l'embrassait, il lui colla une autre gifle, ou peut-être un coup de poing. Elle tomba sur le lit. On entendit alors, pour la première fois, la voix de Julio, et Gutierrez comprit qu'il était en train de filmer.

« Bon, allez-y, maintenant, faites-lui découvrir les joies du sexe, à cette petite salope... »

Alors que deux des hommes maintenaient la fille, qui ne bougeait plus, le troisième lui retroussa la jupe et lui arracha sa culotte. Il baissa son pantalon et se branla un peu tout en la caressant sans douceur. On entendait Julio ricaner et l'encourager. L'autre s'installa entre les cuisses de la fille et il la pénétra.

Il devait la besogner depuis une quinzaine de secondes quand

soudain, sur la droite du lit, la porte parut exploser, comme sous le souffle d'une bombe. Gutierrez, surpris, en sursauta. Le téléphone resta un instant fixe, puis s'agita dans tous les sens. Il dut ensuite tomber par terre, face contre le plancher, car l'écran devint noir. On n'entendait plus que des bruits de lutte, des craquements, des cris de douleur. Cela dura peut-être une minute. Puis, plus rien. Fuentes crut distinguer une voix, une voix masculine, mais il n'était pas sûr.

Le téléphone à la main, il leva la tête vers Batista.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Le flic haussa les épaules en écartant les bras.

— Comment on fait pour revenir en arrière ? demanda soudain Gutierrez.

Batista s'approcha et lui montra sur quelle touche tactile appuyer.

— Merde, c'est allé trop loin... On peut lire lentement – genre image par image ?

L'autre hocha la tête et lui montra. Gutierrez arriva au moment qu'il cherchait. Juste après que la porte avait littéralement explosé. Il y avait un type dans l'encadrement. Un type qui prenait le temps de regarder dans la pièce, avant de se transformer en cataclysme. Gutierrez arrêta l'image.

— Tu peux me faire un zoom sur sa tête ?

Batista afficha le visage en plein écran.

Gutierrez tressaillit. Il en fallait beaucoup pour l'impressionner, mais là, dans ce visage, dans ce regard, il voyait des choses terribles.

Des choses qui ne lui plaisaient pas du tout.

CHAPITRE IV

Sur la gauche de Bolan, le disque rouge sang du soleil sombrait lentement dans les eaux du golfe. Le Guerrier devinait, plus qu'il ne la voyait, la mer. La route qui faisait la liaison entre La Punta et Puerto Peñasco déroulait un ruban quasi rectiligne à deux ou trois kilomètres du rivage, et rien dans le décor aride et désertique qu'elle traversait ne permettait de soupçonner la présence de l'eau. Rien ne laissait penser non plus qu'une ville de quelques milliers d'habitants avait eu la drôle d'idée de s'installer au bout de cette route.

Comme convenu, Bolan avait laissé Carmen Cassidy à une tante – la sœur de sa mère – qui habitait Puerto Peñasco. Bolan avait craint des réactions un peu fortes, mais Esperanza Cardoso était comme Dennis Cassidy l'avait laissé entendre : une femme de caractère. Le temps de trouver quelqu'un pour s'occuper de ses trois enfants, elle irait voir un médecin et ferait examiner Carmen. Elle la conduirait dès que possible à Hermosillo, où Carmen passerait le reste de ses vacances, chez des amis. Pas question dans l'immédiat d'aller porter plainte, Cassidy avait été clair là-dessus : cela créerait sans doute plus de problèmes que cela n'en résoudrait.

En l'accompagnant à Puerto Peñasco, Bolan avait beaucoup parlé à la jeune femme. Malgré la violence de ce qu'elle avait subi, elle semblait tenir le coup. Quand il voyait son grand-père et sa tante, il se disait que cela devait être de famille, dans les gènes. Il savait pourtant qu'elle aurait besoin de temps pour prendre la mesure de ce qu'elle avait vécu et pour surmonter la blessure.

Son Blackberry, debout dans la console séparant les deux sièges avant, se mit à vibrer. Il prit l'appareil et répondit aussitôt en reconnaissant le code qui indiquait un appel d'Herman « Gadgets » Schwarz, du Black Warriors Ranch.

— Je te dérange, Striker ? demanda le génie de l'informatique.

— Je suis en voiture. Tu me laisses quelques secondes, le temps de m'arrêter. Je n'ai pas de kit mains libres et il fait quasiment nuit, ici.

Il ralentit et quitta la route déserte, stoppant sur le bas-côté dur et sablonneux. Par sécurité, il choisit de rester moteur et phares allumés.

— Je t'écoute, Gadgets.

— Comme tu le craignais, la petite clinique de La Punta n'est pas informatisée – en tout cas, elle n'a pas de site internet et n'est connectée à aucun réseau.

Bolan l'avait appelé juste avant son départ pour Puerto Peñasco, pour qu'il essaye d'obtenir des informations sur les quatre hommes qui s'en étaient pris à Carmen Cassidy.

— Merde..., fit le Guerrier.

Mais au ton de Schwarz, il savait depuis le début que celui-ci avait réussi à surmonter le problème. Il le connaissait bien; il le voyait presque sourire.

— Tu ne m'as pas laissé finir... J'ai demandé à un de nos hommes, Diego, de venir m'aider. On a décidé d'y aller fort, de jouer le tout pour le tout. On a appelé la clinique, et Diego s'est fait passer pour un secrétaire du gouverneur de l'Etat, puis pour le gouverneur lui-même, qui avait eu vent d'une bagarre sanglante et voulait obtenir des éclaircissements. Le type qu'on a eu en ligne ne s'est même pas demandé comment on pouvait être au courant de l'histoire. Il était trop intimidé.

— Et alors ?

— Tu as fait des dégâts, Striker. Deux des quatre hommes sont morts – celui qui s'est planté lui-même et celui que tu as débarrassé de son torticolis. Les deux autres sont en piteux état. Julio Fuentes, que tu as fait passer par la fenêtre, a peu de chances de s'en tirer : non seulement il s'est brisé les cervicales, mais il a eu un poumon et le foie perforés par des objets contondants rouillés. Le cocktail des trois risque d'être fatal.

— Bon débarras.

— Notre ami, très bavard, nous a aussi donné des nouvelles de Pablo Fuentes – ou du moins, de son principal associé, ce Manuel Gutierrez dont tu m'as parlé tout à l'heure.

Bolan se tendit. Pas à cause de Gutierrez : au loin, devant lui, il apercevait les phares d'une voiture.

— Un instant, dit-il à Schwarz.

Il lui sembla que le véhicule mettait une éternité à arriver. Il se tendit un peu plus, prêt à repartir à la moindre alerte, mais la voiture passa sans ralentir. Il vit disparaître les points rouges des feux arrière dans son rétroviseur.

— C'est bon, annonça-t-il.

— Un problème ?

— Ça aurait pu.

— Manuel Gutierrez, donc. Il est venu à la clinique. Et visiblement, il était très contrarié. Très mécontent, même.

— Ça ne m'étonne pas trop. Mais Fuentes, il n'est pas venu ?

— Ça, je l'ignore. Il semblerait que non. Je me renseignerai, si tu veux. J'en viens aux mauvaises nouvelles, maintenant.

Bolan haussa les sourcils.

— Des mauvaises nouvelles ? Sauf erreur tu ne m'avais pas prévenu qu'il y avait des mauvaises nouvelles. Ça se fait, en général.

Il crut entendre le rire de Schwarz.

— Je tâcherai de m'en souvenir, la prochaine fois. Notre ami de la

clinique, qu'on ne pouvait plus arrêter, nous a même gratifiés d'une intéressante confidence : un policier est venu sur place, peu après l'arrivée de Gutierrez, et d'après ce qui se raconte, il lui aurait remis un téléphone sur lequel figure un drôle de film.

— Le téléphone de Julio, devina Bolan. Il était en train de filmer les autres pourritures dans leurs exploits, quand je suis arrivé. Mais en quoi est-ce une mauvaise nouvelle ?

En même temps qu'il posait la question, la réponse s'imposa à Bolan.

— C'est que tu fais partie du casting, Mack, lui expliqua Schwarz. Et, à ce qu'il paraît, ton entrée en scène ne passe pas inaperçue. Du coup, beaucoup de gens ont hâte de te rencontrer, que ce soit la police locale ou Gutierrez – et ça n'est pas un autographe qu'ils veulent. Je dirais que le climat de La Punta risque d'être un peu malsain... Je n'en sais pas plus : notre ami de la clinique a raccroché aussitôt après nous avoir balancé cette histoire de téléphone. Soit il a été dérangé, soit il s'est rendu compte qu'il avait été un peu bavard. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

A vrai dire, Bolan n'en savait rien. Se promener tranquillement dans La Punta en jouant les journalistes n'était plus à l'ordre du jour. Comme venait de le laisser entendre Schwarz, il devait être recherché par la police, mais aussi par les hommes du clan Fuentes-Gutierrez. Entre Fuentes et lui, les choses avaient pris un tour plus personnel.

— Et au sujet de Gutierrez ? Tu as pu recueillir des informations ?

— Rien de bien précis. Ce qui est d'ailleurs étonnant. C'est comme si ce type n'avait pas existé avant qu'il ne débarque à La Punta avec Fuentes, il y a trois ans... C'est plus que suspect. Et quand on commence à creuser, on découvre peu à peu des choses étonnantes, surtout au cours de la dernière année. L'arrivée à La Punta de deux vieux hélicoptères Mil Mi 8 russes, des antiquités achetées à un collectionneur du Michigan. L'arrivée aussi, parmi le personnel des hôtels de Fuentes, de quelques employés au passé trouble. Je vais tâcher d'en apprendre plus... même si c'est toi qui en étant sur place es le mieux placé...

Après avoir quitté Schwarz, Bolan resta un moment au volant de sa voiture, à réfléchir. Il n'avait pas beaucoup de temps. Il ne pouvait rester éternellement au bord de cette route, entre Puerto Peñasco et La Punta. Il commençait à se dire que la meilleure solution était sans doute de repartir de zéro, voire même de passer la main, quand son téléphone vibra de nouveau. Il pensa que c'était Schwarz qui le rappelait, avec des nouvelles ou une idée miracle à lui suggérer. Ça n'était pas le cas.

Dennis Cassidy.

Il s'en voulut de ne pas avoir plus pensé à lui. Dans cette histoire, il

était sans doute le plus exposé, à présent.

— Ça va ? demanda-t-il en décrochant.

— Il faut que je vous parle. Venez vite.

La communication fut coupée.

Mack Bolan regarda un instant l'écran de son Blackberry, puis le reposa entre les deux sièges avant. Il n'avait pas besoin de rappeler pour comprendre ce qui se passait. Cassidy avait eu de la visite, c'était évident. Le Guerrier était même prêt à parier que les autres se trouvaient toujours chez lui.

Le grand-père de Carmen servait d'appât. Ils attendaient sa visite.

Et il n'allait pas les décevoir... sauf que les présentations se feraient à sa manière.

— C'est bien, grand-père, t'as été parfait.

Celui qui venait de parler lui arracha son téléphone des mains, et pour toute récompense, Dennis Cassidy reçut une violente gifle qui vint s'ajouter aux nombreux coups qu'il avait déjà reçus. Les quatre hommes avaient débarqué chez lui une vingtaine de minutes plus tôt. Il faisait d'autant moins le poids qu'ils étaient armés. Il en connaissait deux de vue; des hommes de l'entourage de Fuentes, qu'il avait aperçus à quelques reprises en ville ou dans le restaurant de l'hôtel à qui il faisait ses livraisons quotidiennes. Si cette visite n'était pas vraiment une surprise, il ne s'attendait pas à ce qu'elle se fasse aussi rapidement, aussi violemment. Et surtout, une seule chose semblait les intéresser, ou plutôt, une seule personne : l'homme qui disait s'appeler Tom Richardson et qui avait sauvé sa petite-fille. Comment avaient-ils appris son existence aussi vite ?

Ils étaient tous dans la pièce principale de sa petite maison, qui faisait office de cuisine, de salle à manger et de salon. L'un des hommes s'approcha du réfrigérateur.

— Y a quelque chose à boire ? demanda-t-il. J'ai soif, moi, putain !

— Pas d'alcool, lui lança aussitôt celui qui semblait mener le quatuor.

Celui-là, Cassidy ne l'avait jamais vu. Il avait un physique assez quelconque – un brun de taille moyenne, sec, avec une fine moustache. Ce qui n'était pas banal, c'était la balafre qui lui barrait tout le côté droit du crâne : comme s'il s'était pris un coup de hache. Il y avait aussi ses yeux, petits, à la fois peu expressifs et terriblement perçants. Il était assis en face de lui, sur une chaise, et donnait des ordres aux deux types qui avaient passé Cassidy à tabac et gardaient l'œil sur lui. Le troisième, celui s'était approché du frigo, se baladait dans le salon.

C'était lui que Cassidy tuerait en premier, s'il en avait la possibilité. Cette ordure prenait un malin plaisir à détruire et souiller

tout ce qu'il avait de plus cher. Il repérait les objets fragiles, s'en emparait, et regardant Cassidy dans les yeux, il les laissa tomber sur le sol; quand ils ne se fracassaient pas, il donnait un coup de pied dedans. Il sortait aussi de leur cadre les photos que Cassidy possédait et les déchirait. Il avait pris une photo de Carmen enfant, sans doute celle à laquelle Cassidy tenait le plus, et après l'avoir contemplée un instant, il avait fait mine de se frotter le sexe avec, tout en débitant des insanités. Cassidy avait voulu se lever, mais une pluie de coups l'en avait dissuadé.

Il ignorait combien il en avait reçu, de coups. Il s'en foutait. Même s'il avait mal, il savait qu'il se remettrait. Il avait la peau dure.

Il savait aussi que ces connards allaient payer.

S'il n'avait pas eu l'intuition de ce dont Richardson était capable, jamais il n'aurait accepté de lui passer ce coup de fil. Il aurait laissé les autres salauds le tabasser, le torturer, le tuer même, sans rien lâcher. Pas question de trahir l'homme qui avait sauvé Carmen. Dès qu'il l'avait aperçu, il avait senti que ce type n'était pas venu à La Punta pour faire du journalisme. Il avait l'allure et la tête d'un baroudeur, de quelqu'un qui voyage sans cesse, parfois dans des conditions extrêmes... mais ce qui l'intéressait n'avait rien à voir avec le tourisme. Et la façon dont il avait visiblement dérouillé ce petit con de Julio Fuentes et les trois ordures qui l'accompagnaient ne faisait que renforcer l'intuition de Cassidy.

Si Richardson revenait ici, il tuerait ces quatre pourritures et...

Il sursauta dans un gémissement de douleur quand l'extrémité glacée d'un canon de pistolet lui entra dans la narine, coupant court à ses réflexions.

— Qu'est-ce qui te faire sourire, Ducon ? lui demanda le balafré.

Les larmes aux yeux, Cassidy comprit qu'il s'était laissé emporter par ses pensées. L'autre salaud avait le visage à trente centimètres du sien; il le fixait de son regard vide et terrifiant à la fois. Il était clair qu'il pouvait presser la détente de son arme sans que ça lui pose le moindre problème. Sauf peut-être quelques taches de sang sur sa chemise blanche.

Malgré le risque, ce fut plus fort que Cassidy. Il fallut qu'il l'ouvre.

— Il va vous tuer.

Il sentit que les autres se figeaient, dans la pièce. Le balafré, lui, resta impassible. Il n'eut pas même un battement de sourcils.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda-t-il.

— Parce c'est ce qui va se passer.

— T'essaye de nous faire peur ?

Tout en parlant, il fit tourner le canon dans la narine de Cassidy, qui ferma les yeux sous la douleur. Quand il les rouvrit, le souffle court, il vit à travers un regard brouillé de larmes que l'autre n'avait

pas bougé. Il avait juste esquissé un sourire.

— Ton copain ne me fait pas peur. Il a eu Julio et les autres par surprise. Ils avaient le froc baissé. Cette fois, on l'attend. Et crois-moi, il ne va pas regretter sa visite.

Il retira d'un coup sec son flingue, déchirant sans doute en partie la narine de Cassidy qui poussa un cri et sentit le sang qui coulait sur ses lèvres, puis sur son menton. Mais l'instant d'après, il oublia la souffrance. Un objet métallique s'abattit sur sa tempe, en même temps qu'un voile noir tombait sur ses pensées et ses sensations.

En voiture, il n'y avait pas trente-six manières d'aller chez Cassidy : il fallait suivre la route qui reliait Puerto Peñasco à La Punta et, à un kilomètre environ de la petite ville, s'engager sur un chemin à peine carrossable. Il traversait sur environ six cents mètres un terrain plat comme la main, totalement dégagé, avant d'atteindre la maison.

Bolan allait bientôt arriver au carrefour. Son premier souci était de ne pas le manquer. S'il apercevait les premières lumières de La Punta, loin devant lui, sur sa droite, la route était plongée dans l'obscurité. L'autre souci du Guerrier était de trouver sa stratégie d'approche. Pas question d'emprunter le chemin et de rouler tranquillement jusqu'à chez Cassidy. Avec les phares de la voiture, les invités de Cassidy le verraient arriver de loin. Il ignorait combien ils étaient; et il n'avait non plus d'idée sur l'arsenal dont ils disposaient.

Il aperçut soudain l'entrée du chemin, sur sa gauche. Il mit son clignotant droit et s'arrêta sur le bas-côté de la route. Après avoir laissé passer une voiture qui filait vers La Punta, il descendit de la Peugeot pour aller ouvrir le coffre. Si le sac contenant ses quelques vêtements était resté dans sa chambre du Princessa, il avait gardé dans la voiture ce qui ressemblait à une grosse mallette métallique de photographe. Il y avait bien à l'intérieur un appareil numérique, un Nikon D300s avec ses accessoires; mais il y avait surtout un double fond dans lequel étaient rangés ses deux armes fétiches, le Beretta 93-R et le gros Desert Eagle. Il disposait pour chaque arme de huit chargeurs conditionnés dans des niches en mousse alvéolée.

A la lumière de la veilleuse du coffre, il sortit les deux pistolets, dont il vérifia rapidement les mécanismes avant de mettre les chargeurs en place. Dans un coin du coffre, il récupéra un petit sac, avec une fermeture à glissière, qui faisait penser à ces pochettes banane dans lesquelles on range les vêtements de pluie. Il contenait en réalité une combinaison noire ultrafine, légère et résistante, dans un tissu synthétique à base de fibre de polyéthylène. Bolan la sortit et la déplia. Il jeta un coup d'œil de part et d'autre de la route. Personne en vue. Il se déshabilla en vitesse, enfila la combinaison, puis il récupéra sa ceinture de pantalon et la passa autour de sa taille. Dans une petite

poche de sa mallette de photographie, il prit le holster de ceinture qui s'y trouvait et le mit rapidement en place. Il rangea le Desert Eagle dedans. Il garderait le Beretta à la main. Il utilisa le sac contenant la combinaison pour fourrer quatre chargeurs dedans, avant de passer la bandoulière par-dessus sa tête et de faire passer le sac sous son aisselle gauche. Ça n'était pas l'idéal, mais il faudrait faire avec.

A présent, il ne lui restait plus qu'à trouver la meilleure manière de rejoindre la maison de Cassidy.

Roberto Del Toro, que ses ennemis, et il en avait un certain nombre, surnommaient *el Balafro* à cause de la balafre qui lui barrait tout le côté gauche du visage – un souvenir d'une bagarre au couteau, pour une histoire de fille –, commençait à se poser des questions. Est-ce que c'était une bonne idée d'attendre l'Américain dans la maison du vieux ? Bizarrement, il était longtemps resté persuadé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, tant que le vieux était éveillé, en fait. Mais depuis qu'il avait envoyé ce crétin dans le coaltar d'un coup de crosse dans la tempe, il était beaucoup moins sûr de lui. Ils étaient là, tous les quatre, à attendre l'autre *gringo* depuis maintenant plus de dix minutes, et il n'arrivait pas à se sortir de la tête ce que lui avait dit Cassidy.

Il va vous tuer.

O.K., l'autre connard avait, seul et à mains nues, buté deux mecs et laissé pour morts les deux autres. Mais comme Del Toro l'avait lui-même fait remarquer à Cassidy, ses adversaires n'étaient pas à leur avantage. Il les avait pris par surprise. Ils étaient deux à avoir le froc baissé, le troisième tenait la petite salope pour l'empêcher de bouger. Quant à Julio... cette larve n'avait jamais rien su faire de ses mains, et certainement pas se battre. S'il y passait, ce serait d'ailleurs un bon débarras – une pensée que Del Toro gardait évidemment pour lui.

Cette fois, l'Américain était attendu. Ils étaient quatre, armés, efficaces.

Alors ?

Alors, Del Toro se disait qu'ils auraient peut-être dû se poster aux abords du chemin, avec leurs AK-47. En trente secondes, le connard ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

C'était sans doute la solution la plus sûre. On lui avait donné pour instruction de faire son possible pour capturer l'Américain vivant, mais ça n'était pas une obligation. Et Del Toro n'avait plus envie de prendre de risque pour cette histoire, soudain.

Il se tourna vers Gabino, un des deux hommes restés avec lui à l'intérieur. Le troisième, Jacinto, était dehors et faisait le guet.

— On change de plan, annonça-t-il. Va chercher les flingues dans la bagnole. On va se faire une petite séance de tir avec l'autre enflure.

— Mais...

Del Toro savait très bien ce que Gabino allait lui dire. Que lui-même avait expliqué qu'on leur avait demandé d'éviter ce genre d'action. A La Punta, on réglait les problèmes discrètement. D'un regard, Del Toro rappela qui commandait, et Gabino se contenta de cligner des yeux.

Message reçu.

Au même moment, la porte de la petite maison s'ouvrit, les faisant sursauter tous les trois. C'était Jacinto.

— Le voilà ! annonça-t-il. Y a une voiture qui arrive sur le chemin. C'est forcément lui.

Del Toro hocha la tête. Pas question pour lui de l'avouer, mais il était soulagé que l'attente se termine. Ou bien l'Américain était moins futé que prévu et il n'avait pas compris ce qui l'attendait. Ou bien il était sûr de lui, sûr au point de se jeter pour ainsi dire dans la gueule du loup.

Dans les deux cas, le résultat serait le même, pour lui : il allait mourir.

CHAPITRE V

Il s'en fallut d'un rien.

Dans la lumière de ses phares, ajoutée à celle de la lune aux deux tiers pleine dont la lueur tombait sur les eaux du golfe et à celle des lampes extérieures de la véranda de Cassidy, à l'avant, Mack Bolan entraperçut la silhouette qui se dessinait sur le chemin et disparaissait soudain en direction de la maison. Comme si quelqu'un avait guetté son arrivée.

La bâtisse se trouvait au bout du chemin, sur la droite. Bolan en distinguait vaguement les contours, avec sur le côté l'enceinte grillagée dans laquelle le grand-père de Carmen rangeait entre autres ses attirails de pêche. Sur la gauche, il y avait un petit hangar qui faisait notamment office de garage. Et plus loin, devant, c'était l'océan, précédé d'une bande de plage ou de rochers, selon les endroits. Tout autour, une terre pelée, aux allures de désert, tenait lieu de décor.

Pas franchement le terrain idéal pour prendre d'assaut une position.

Depuis qu'il avait reçu le coup de fil de Dennis Cassidy, Bolan savait à quoi s'en tenir. Le pêcheur avait de la compagnie. D'une manière ou d'une autre, par la violence ou les menaces, sans doute les deux, on l'avait obligé à téléphoner au Guerrier pour l'attirer chez lui. La méthode était grossière, mais efficace. Bolan n'avait pas eu à se faire prier, de toute façon. Il avait débarqué à La Punta sans trop savoir où il allait, avec pour seule indication ou presque un nom, celui de Fuentes. C'était peu. Aussi dangereux que cela soit, il n'avait pour l'instant rien d'autre à faire que se laisser porter par les événements, pour prendre la maîtrise des choses dès qu'il en aurait l'opportunité. Il espérait juste que Cassidy était toujours en vie.

Alors qu'il se trouvait à environ trois cents mètres de la maison, il s'accorda une seconde, pas plus, pour décider de la stratégie qu'il allait suivre.

Del Toro se tourna vers Gabino.

— Jacinto et toi, vous allez accueillir l'enflure. Vous récupérez les deux fusils dans le coffre de la bagnole. Vous me faites un beau carton. On verra ensuite pour le vioque, ajouta-t-il en baissant les yeux sur Cassidy.

— Mais...

C'était Jacinto qui venait de parler. Del Toro se tourna vers lui et il le vit tressaillir violemment. Il adorait cet effet qu'il faisait aux gens,

même aux plus endurcis. C'était son regard plus que sa cicatrice, à ce qu'il paraissait. Peu importait. L'important, c'était qu'il se fasse respecter et soit obéi.

— Mais quoi ?

Jacinto hésita une fraction de seconde.

— Rien.

Del Toro savait très bien ce que l'autre voulait lui dire. Il leur avait lui-même expliqué que les consignes étaient de ramener l'Américain vivant. Mais il n'avait pas envie de prendre ce risque.

— Tant mieux, dit-il. Grouillez-vous, maintenant. Et si jamais vous réussissez à l'avoir vivant, vous me l'amenez ici avec un flingue sur la tempe. Ça pourrait vous valoir une jolie prime.

Les deux autres sortirent en courant. Ils avaient laissé le Nissan X-Trail devant la maison, derrière le vieux camion de Cassidy. Normalement, le 4x4 était invisible depuis le chemin. Il entendit le coffre qui s'ouvrait et se fermait. Il entendit Jacinto et Gabino qui chuchotaient. Il les entendit qui armaient les deux fusils, des AK-103, chambrés en 7.62 x 39.

Toro se détendit. Tout allait bien se passer. Il s'assit sur une des chaises et se tourna vers Lisandro.

— Va donc jeter un coup d'œil dans le frigo. Je ne serais pas contre une petite bière, tout compte fait.

Bolan avait pris sa décision.

Eteignant les phares de la voiture, il accéléra et roula bientôt à plus de soixante kilomètres à l'heure. Difficile d'aller plus vite sur le chemin : il était en trop mauvais état. La voiture tanguait dangereusement, sursautait à chacun des pièges du terrain. Alors qu'il n'était plus qu'à un peu moins de cent mètres de la maison, le Guerrier entendit un claquement en même temps qu'il entrevoyait la flamme d'un canon. Dans la fraction de seconde qui suivit, une balle transperça le pare-brise et fit sauter le rétroviseur intérieur qui lui heurta l'arcade sourcilière droite. Une onde de douleur le traversa.

Fermant les yeux, il leva le pied de la pédale d'accélérateur.

Il quitta le chemin alors qu'un autre fusil, car il s'agissait de fusils, vomissait un projectile dans sa direction. Si la balle traversa elle aussi le pare-brise, l'étoilant complètement, elle passa sur sa gauche et se perdit dans l'appui-tête du siège conducteur. Il parcourut encore quelques dizaines de mètres sur un sol encore plus défoncé que le chemin, en direction de la maison. Les roues de la voiture rebondissaient dangereusement sur les pierres plus ou moins grosses qui jonchaient le sable compact du sol. Soudain, il pressa la pédale de frein en donnant un grand coup de volant sur la gauche, dérapant dans un nuage de poussière qu'il devina plus qu'il ne le vit.

Il ouvrit sa portière et se laissa tomber de la voiture, qui s'était arrêtée. Alors qu'il cherchait à tâtons le Beretta, posé à ses pieds, les fusils des pourris claquèrent à répétition, pilonnant d'un essaim de 7,62 mm le côté de la voiture.

Les hostilités étaient engagées.

Dennis Cassidy reprit connaissance.

Et il comprit par la même occasion qu'il avait dû perdre connaissance. Tout se télescopa en lui... pensées, sensations, avec par-dessus tout la douleur qui balaya rapidement le reste. L'impression qu'on lui avait écrasé la tête entre les mâchoires d'un étau. La souffrance se doubla d'une nausée qui montait lentement en lui. Peu à peu, il se rappela qui il était, ce qui s'était passé. Il comprit aussi que les voix qu'il entendait n'étaient pas juste dans sa tête... Deux hommes se parlaient. Mais il n'arrivait pas à se concentrer assez pour saisir de quoi il était question.

Et puis, soudain, il y eut un autre bruit, venu de l'extérieur.

Un coup de feu.

Suivi d'un autre.

Cassidy se tendit. Il sentit que, dans la pièce, l'atmosphère avait changé. Il reconnut la voix de l'homme qui parlait. Ce type au regard terrible et au visage balafré. Il disait à l'autre d'éteindre la lumière.

Cassidy ouvrit les yeux. En même temps, une pensée s'imposa à lui, éclipsant les autres. Les coups de feu, dehors... c'était évidemment pour Richardson. C'était sur lui que les autres étaient en train de tirer.

La façon dont l'homme qui avait sauvé sa petite-fille allait gérer la situation n'avait pas fait le moindre doute, pour lui. Brusquement, il était moins sûr de lui.

Ne l'avait-il pas condamné à mort en le faisant venir ici ?

Jacinto tira la dernière balle de son chargeur et se baissa aussitôt pour en mettre un nouveau. A eux deux, Gabino et lui, ils venaient de balancer pas moins de soixante ogives sur la bagnole de l'Américain. La voiture, ou ce qu'il en restait, était à présent arrêtée sur leur gauche, à une trentaine de mètres. Elle était tournée de telle sorte qu'ils ne voyaient pas le côté conducteur – et de toute façon, ils n'y voyaient pas grand-chose.

Jacinto s'était posté derrière un gros bidon qui se trouvait juste à côté de l'espèce d'enclos dans lequel le grand-père entreposait tout son bordel. Gabino était sur sa gauche, à moins de dix mètres. Il était accroupi derrière un des deux gros rochers qu'on avait posés de part et d'autre du chemin, tout au bout, pour marquer en quelque sorte l'entrée de la propriété. Il était comme Jacinto en train de mettre les trente cartouches d'un chargeur plein dans son AK-103.

Et maintenant ?

Il y avait de bonnes chances pour que l'autre connard ait été haché menu par la tempête de plomb qui s'était abattue sur sa bagnole. La bagnole, elle, devait être en piteux état, sans doute plus bonne à grand-chose. Les 7,62 mm avaient une capacité de pénétration autrement plus importante que les 5,56 : elles étaient capables de transpercer la tôle, un mur en briques et même le béton. Autant dire qu'une voiture, surtout une petite voiture, ne constituait pas un abri sûr. L'Américain devait être derrière son volant, le torse et la tête en bouillie, baignant dans son sang et ses tripes. Avec Gabino, ils essaieraient de savoir qui des deux avait fait le meilleur carton. Mais pour ça, il allait falloir vérifier. Et tant qu'il n'était pas certain à cent pour cent qu'il avait eu le connard, Jacinto n'osait pas trop quitter son abri. Ils n'avaient qu'à vider encore un chargeur sur la voiture, histoire d'être sûrs.

Il se tourna vers Gabino pour attirer son attention et lui faire part de son projet. Au même moment, son cerveau enregistra une donnée qu'il avait dû mettre de côté jusque-là. Une odeur. Pas celle d'iode et de poisson pourri qui venait de l'enclos du vieux. Pas celle de la poudre, que la brise légère dissipait lentement. Non, une autre odeur, assez forte, écœurante qu'il mit quelques secondes à identifier.

Ça sentait... le gazole.

Son cerveau, alors, s'emballa. Quel con ! Le gros bidon derrière lequel il s'était embusqué devait être plein d'essence. Si jamais l'autre enflure avait eu le temps de leur tirer dessus, Jacinto aurait probablement fini comme un *ribs* sur un barbecue. Et comme il n'était pas certain à cent pour cent que l'Américain y était bien passé, il avait intérêt à déménager, et fissa. Tout près, à deux mètres à peine de sa position actuelle, il y avait la pierre jumelle de celle derrière laquelle s'était posté Gabino.

Il se redressa légèrement. Au même moment, il perçut un claquement sec, assez fort, qui faisait penser à un petit coup de tonnerre. Avant même qu'il ait pu analyser correctement ce qui se passait, un éclair de lumière et de chaleur l'engloutit. Il partit en arrière, comme soulevé par une main de feu.

Sa dernière pensée, désolée, fut qu'il aurait vraiment dû se planquer derrière l'autre rocher.

Bingo !

Plaqué derrière la 207 impitoyablement martelée par les balles, Bolan avait attendu que les flingueurs vident leurs chargeurs. Se redressant soudain, il avait braqué le gros Desert Eagle en direction de la dernière flamme de canon qu'il avait distinguée. Le flingueur posté sur la droite, juste à côté de l'enclos à foutoir de Cassidy, s'était tapi

derrière une forme indistincte que le Guerrier avait d'abord prise pour un tas de cailloux, puis une pile de caisses, avant de comprendre qu'il s'agissait du gros bidon qu'il avait remarqué en passant à côté, la première fois qu'il était venu chez Cassidy. Il empestait l'essence, il s'en souvenait; il s'était dit que c'était un drôle d'endroit pour le laisser là. Il s'était dit aussi qu'il devait être presque vide ou que Cassidy avait l'intention de le ranger ailleurs.

Le bidon était à moins de trente mètres de lui. Le Desert Eagle, chambré en .50 Action Express, gardait sa précision jusqu'à cinquante mètres. Ce serait largement suffisant. Il avait pressé la détente, et dans la seconde qui avait suivi, une explosion avait illuminé la nuit. Le Guerrier avait vu le flingueur s'envoler, soulevé par une langue de feu. Un foyer s'était aussitôt allumé dans l'enclos voisin. Dans la lumière dansante, orangée, Bolan chercha l'autre flingueur. Il s'était posté à l'abri d'un des deux gros rochers qui marquaient la fin du chemin menant à la maison de Cassidy.

L'explosion avait projeté des fragments de bois et de métal de tous les côtés, déposant ici et là des petites flammèches qui faisaient comme des lumignons éclairant le sol. Le flingueur, lui, était invisible. Alors que Bolan se redressait un peu plus pour tenter de voir, l'autre fit irruption de derrière le rocher, et son AK-103 en joue, en mode rafale, il vida en trois pressions de détente son chargeur sur la Peugeot. Bolan eut à peine le temps de se planquer. Adossé à la roue arrière droite du véhicule, il attendit que la tempête de grêle qui mitraillait la voiture cesse, s'efforçant de faire un décompte des détonations et des rafales.

A la seconde où il eut la certitude que l'autre avait vidé son chargeur, il se redressa et s'élança sur sa gauche.

Del Toro courut vers la fenêtre située sur la gauche de la porte d'entrée. Ça n'était pas forcément la meilleure chose à faire, mais il fallait absolument qu'il ait une idée de ce qui se passait. D'abord, il y avait eu le staccato des AK-103. Puis, alors que Del Toro se disait que Jacinto et Gabino avaient dû réduire la voiture de l'Américain à l'état de passoire, et transformer cette enflure en steak haché, la détonation d'un gros flingue avait suivi, suivie elle-même d'une putain d'explosion qui avait ébranlé toute la bicoque.

Qu'est-ce que c'était que ce cirque ?

Son Beretta 92-FS en main, il regarda à travers les vitres sales. L'avant de la maison, au-delà de la véranda, était éclairé par de grandes flammes qui semblaient danser à côté, dans l'espace où le vieux rangeait son bordel. Il y avait aussi des bouts d'objets en feu qui jonchaient le sol, ici et là. L'un d'eux, plus gros que les autres, attira son attention.

Un mélange détonnant de colère, de dégoût et même de peur le traversa comme un courant, impossible à contrôler. Cette chose... cette chose qui remuait... Putain, c'était Gabino ! Mais qu'est-ce qui s'était passé ? Comment était-il possible que Gabino soit là, à quelques mètres de lui, en train de brûler par terre comme un bout de chiffon.

Au même moment, un nouveau staccato crépita dans la nuit.

Del Toro se tourna et chercha Lisandro des yeux.

— Lisandro ! Où t'es, bon sang ? Amène-toi !

Il vit l'autre qui apparaissait derrière le petit comptoir de la cuisine derrière lequel il s'était réfugié. En d'autres circonstances, Del Toro lui aurait dit sa façon de penser, mais le temps pressait.

— Magne-toi ! Jacinto a besoin de nous.

— Et Gabino ? demanda Javier en le rejoignant.

Il regarda dehors, vers l'endroit que Del Toro fixait de nouveau. Une minute plus tôt, Gabino était encore en vie; à présent, il n'était plus que cette forme immobile, à moitié carbonisée. Il se promit de faire connaître la même fin à l'Américain. Et tant pis si Gutierrez n'était pas content.

— C'est... ? commença Lisandro.

— Ouais, c'est lui, répondit Del Toro.

— Oh ! merde... Qu'est... qu'est-ce qu'on va devenir ?

Bon sang ! C'était malheureusement typique de la plupart des hommes que Gutierrez faisait venir depuis un certain temps à La Punta, songea Del Toro. Entre autres ambitions et projets qu'il gardait malheureusement pour lui, Gutierrez caressait celui d'avoir sa petite armée. C'était Del Toro qui était chargé de l'encadrement et de l'entraînement de ces types venus d'un peu tout le Mexique, recrutés il ne savait trop comment et qui, pour leur couverture, étaient employés dans les services de sécurité des trois hôtels de luxe de Fuentes. Comme il ne se passait pas grand-chose à La Punta, et que les projets de Gutierrez avançaient lentement, les hommes avaient tendance à se ramollir. Lui, jamais il ne se ramollirait. La vie qu'il avait menée pendant plus de dix ans dans le cartel de Tijuana l'avait endurci à jamais.

— Ce qu'on va faire ? répéta-t-il. On va se débarrasser de cet Américain et le faire griller à petit feu. On se débrouillera pour que sa fin soit lente et douloureuse.

Il regarda Lisandro, se tourna de nouveau par la fenêtre et annonça :

— J'ai même mon idée sur la façon dont on va s'y prendre.

L'incendie qui s'était déclaré dans le petit enclos où Cassidy rangeaient notamment ses accessoires de pêche avait tout de même quelques avantages. En plus de donner un peu de lumière, les flammes

qui dévoraient avec un appétit grandissant tout le foutoir entreposé là faisaient un bruit d'enfer, permettant au Guerrier de se déplacer sans être entendu et en voyant à peu près où il mettait le pied. Il lui fallut moins de cinq secondes pour rejoindre le gros bloc de pierre derrière lequel était posté le second tireur au AK-103. Au passage, il lui avait semblé entrevoir l'autre tireur : couché sur le dos dans une position étrange, immobile. De la fumée montait de son corps sans vie.

Plusieurs questions se posaient. Ces deux pourris étaient-ils seuls, ou bien en restait-il d'autres dans la maison ? Il n'y avait en tout cas qu'une voiture, stationnée devant la terrasse-véranda, derrière le vieux camion de Cassidy. Et Cassidy, justement ? Était-il toujours en vie, ou les autres enflures l'avaient-ils abattu ? Pour répondre à la plupart de ces questions, Bolan songea qu'il avait peut-être intérêt à garder l'autre vivant, s'il le pouvait, pour le faire parler.

Il contourna lentement le rocher. Il aperçut d'abord les jambes du flingueur et comprit qu'il devait être assis par terre, adossé à la pierre. Il fit quelques centimètres de plus et vit que l'autre essayait de recharger son fusil. Mais il tremblait tellement qu'il n'y arrivait pas. Il se parlait à lui-même, bredouillant une litanie incompréhensible, entre prière et encouragements. Le Guerrier se rapprocha encore un peu, et l'autre sursauta violemment en tournant la tête vers Bolan, les yeux écarquillés.

Le canon brûlant qui se posa contre ses lèvres le dissuada de tenter quoi que ce soit.

— Pose ton fusil, lui ordonna Bolan.

L'autre eut une légère hésitation, puis il hocha la tête et déposa le fusil sur ses genoux.

— Donne-moi le chargeur.

Le flingueur eut de nouveau une hésitation. Il finit par donner le chargeur à Bolan, qui le balança au loin.

— Vous êtes venus à combien ? lui demanda le Guerrier. Juste ton copain et toi ? Il y en a d'autres ?

— Je... non, non, juste nous deux.

S'il jouait au poker, il devait faire le bonheur de ses adversaires. Il mentait aussi mal qu'un camé en manque. Au même moment, Bolan perçut du mouvement du côté de la maison. Il vit apparaître un type, les mains en l'air, qui venait de descendre de la terrasse et longea les flammes de l'enclos pour se diriger vers lui.

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Del Toro n'était pas sûr de son plan, mais l'idée lui était venue, sans qu'il sache trop comment, et il s'y était accroché. Les idées, ça n'était pas forcément son truc. Ou alors, il avait besoin de temps, d'une cigarette, d'une bière... Là, le moment était mal choisi pour

s'allumer une clope et se décapsuler une bouteille de Dos Equis.

Il n'avait eu aucun mal à persuader Lisandro qu'il ne risquait rien à faire semblant de se rendre : c'était tout à fait dans son caractère.

Un peu plus tôt, Del Toro avait fait un tour rapide de la petite maison de Cassidy. A l'avant, il y avait la cuisine et le salon qui formaient une seule et grande pièce. A l'arrière, deux chambres, séparées par un couloir au bout duquel une porte donnait sur l'arrière de la maison et permettait d'accéder à un cabanon dans lequel se trouvaient les toilettes et une salle de bains, le tout sommaire, mais propre.

Pendant que Lisandro sortait sous la véranda, Del Toro était passé derrière, lui. Il entrouvrit la porte. La première chose qu'il vit, ce fut la voiture de l'Américain, éclairée par les flammes. Alors qu'elle était à une douzaine de mètres de lui, il distingua les innombrables impacts de balles qui vérolaient la carrosserie. Les pneus étaient à plat. Difficile de croire que l'autre fumier avait réussi à se sortir indemne d'un tel carnage. Il chercha à l'apercevoir derrière la Peugeot, mais il était mal placé. Avait-il bougé ? Était-il toujours là ? Blessé, mort ? Quand Lisandro allait se montrer, il serait bien obligé de se découvrir lui aussi.

Et Del Toro comptait en profiter.

Lisandro avait dû apparaître, à présent. Pourtant, rien ne se passait.

Del Toro sortit de la maison, son flingue devant lui. Il prit sur la gauche, vers les toilettes, puis s'éloigna et contourna la voiture de l'Américain, lentement. Il s'arrêta net. Il n'y avait personne derrière ! Bon sang, où l'autre était-il passé ?

La fragilité de son prétendu plan lui apparut soudain. Ça ne rimait à rien. Il aurait peut-être dû prendre le temps de s'allumer une clope, tout compte fait...

Il rejoignit le véhicule et jeta à tout hasard un coup d'œil à l'intérieur. Personne. Il longea ensuite la carrosserie et regarda vers l'océan. Il le vit, alors, qui se tenait à côté d'un rocher. Les flammes l'éclairaient d'une lueur orangée, mouvante.

Sans qu'il puisse y faire quoi que ce soit, un frisson glacé parcourut Del Toro.

Bolan fit passer le Desert Eagle dans sa main gauche et le braqua sur le nouveau venu. Sans le quitter des yeux, il sortit le Beretta de son holster et le pointa vers l'homme assis contre le rocher.

— Couche-toi, ordonna-t-il. Sur le ventre.

Le pourri s'exécuta, et Bolan lui posa un pied sur le dos tout en gardant le Beretta équipé de son réducteur de son dirigé vers lui. L'autre s'approchait, les mains en l'air. Il avait une attitude étrange,

comme s'il n'était pas certain de ce qu'il était en train de faire. Comme si on lui avait demandé de jouer cette petite comédie de la reddition. Son regard fuyant acheva de convaincre Bolan qu'il se tramait quelque chose.

Au même moment, il aperçut une autre silhouette devant l'enclos, en provenance de la maison. Cassidy. Il marchait lentement. Malgré la distance, Bolan vit comme des taches sur sa chemise blanche. Du sang. Le type qui l'avait précédé fronça les sourcils et se retourna pour voir ce qui se passait. Il parut paniqué, soudain, et se mit à regarder de tous les côtés. L'arrivée de Cassidy n'était visiblement pas prévue.

Elle pouvait aussi gêner Bolan.

— Retournez dans la maison, Dennis ! cria-t-il pour couvrir le bruit des flammes.

Cassidy répondit, mais sa voix était trop faible. Il répéta et Bolan crut comprendre un mot :

— ... derrière.

Un coup de feu claqua en même temps. Qui venait justement de l'arrière de la maison. Il vit Cassidy tressaillir et porter la main à son bras, puis s'écrouler. Le Guerrier pointa le Beretta en direction de sa voiture, d'où semblait provenir le tir. Le pistolet crachota presque en silence une rafale, un peu au hasard.

Dans la périphérie de son champ de vision, il perçut alors que le type aux bras levés n'avait justement plus les bras levés. Il tourna la tête vers lui. Le pourri avait maintenant un flingue en main. Il appuya sur la détente de son arme en même temps que Bolan pressait celle du Desert Eagle et, dans le mouvement, se jetait sur le côté. Juste avant de toucher le sol, il balança une rafale du Beretta, larguant trois projectiles vers la silhouette qui s'écroulait. Il se réceptionna comme il put sur la main gauche, et se couchant à plat ventre, il dirigea ses deux flingues droit sur sa cible. Le Desert Eagle gronda une nouvelle fois dans sa main, et il entrevit la silhouette qui tressautait violemment, transpercée par une .50 Action Express.

Alors que le Guerrier se redressait lentement, il perçut un mouvement, sur sa droite : le pourri au AK-103 avait retrouvé un peu d'allant. Il avait aussi retrouvé un flingue, un Glock 23 customisé dont la surface argentée étincela dans les flammes et le clair de lune, qu'il était en train d'armer d'un geste fébrile. Il glissait l'index dans le pontet quand trois nouvelles ogives jaillirent en rafale du Beretta à plus de trois cent cinquante mètres seconde pour l'atteindre en pleine tête. L'œil droit transpercé, le nez déchiqueté, il fut repoussé en arrière dans une giclée sanglante.

Certain que le tueur ne constituait plus une menace, Bolan s'avança vers le bloc de pierre et jeta un coup d'œil en direction de sa voiture. Il vit que Cassidy, sur sa gauche, s'était redressé et

s'approchait de son enclos en feu, sans se préoccuper du danger qu'il courait. Il avait la main pressée sur le haut de son bras. Le Guerrier voulut lui crier d'être prudent, mais aucun coup de feu ne claqua. Personne ne tira sur le pêcheur. Alors que le vieux semblait se préoccuper avant tout d'empêcher le feu de se propager à sa maison, le Guerrier courut jusqu'à la 203, le Desert Eagle en éclaireur devant lui. Personne. Il scruta le quasi-désert qui s'étendait vers la gauche jusqu'aux lumières de La Punta. En voyant ce qui arrivait à ses copains, l'autre avait dû préférer fuir.

Bolan avait l'intuition qu'ils se reverraient. Et cette fois, ils iraient jusqu'au bout.

Il se retourna et rejoignit Cassidy, pour l'aider à éteindre le feu.

CHAPITRE VI

Assis à son bureau, Manuel Gutierrez s'interrogeait évidemment sur cet Américain sorti de nulle part qui en l'espace de quelques heures avait tué plusieurs de ses hommes... Il s'interrogeait aussi au sujet de Del Toro, assis devant lui dans son bureau de l'hôtel Sirena.

El Balafró avait débarqué une heure plus tôt au Sirena. Gutierrez dînait comme tous les soirs dans l'un des trois restaurants de l'établissement, face à la piscine éclairée. C'était l'un des nombreux avantages en nature de son travail : une grande suite luxueuse dans l'hôtel et table ouverte midi et soir. Alors qu'il en terminait de son poisson grillé, il avait soudain aperçu, presque noyée dans l'ombre, une silhouette étrange. En plissant les yeux, il avait fini par reconnaître Del Toro.

Ils se connaissaient depuis un certain nombre d'années et travaillaient vraiment ensemble depuis environ trois ans. Si Del Toro n'était pas un modèle d'élégance et de raffinement, jamais Gutierrez ne l'avait vu dans cet état. Ses vêtements étaient sales et déchirés. Il semblait hagard, épuisé. Sa cicatrice avait une drôle de couleur – ou plutôt *de* drôles de couleurs : on aurait dit une espèce d'arc-en-ciel, encore plus répugnant et effrayant que d'habitude.

Gutierrez s'était levé et il l'avait emmené dans son bureau, situé au rez-de-chaussée du bâtiment principal du Sirena. Et il avait laissé l'autre lui raconter ce qui venait de se passer. Il y avait des trous et des incohérences, dans son récit. Soit Del Toro arrangeait la réalité, soit sa petite course dans la nuit, pour revenir de chez le grand-père de la fille, avait sérieusement entamé sa lucidité. Dans tous les cas, le résultat était bien là : Del Toro avait perdu ses trois hommes, des armes, un véhicule. Et il avait échoué dans sa mission, pourtant simple sur le papier : flinguer le vieux et, surtout, l'Américain.

— Je ne sais pas quoi te dire..., balbutia pour la énième fois Del Toro, conscient qu'il avait merdé. Je t'assure, Manuel, ou bien cet enclut est le meilleur soldat que j'aie jamais vu; ou bien il a un bol pas possible.

— Ou les deux à la fois, murmura Gutierrez. Et tu es certain d'avoir eu le vieux ?

— Je l'ai vu s'écrouler.

— Et ensuite, tu t'es carapaté...

— J'ai pensé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire ! assura Del Toro sans se formaliser de l'ironie de Gutierrez. J'étais seul contre ce fou qui flingue les gars comme dans un jeu vidéo. Je... je me suis dit qu'il fallait que je vienne te prévenir de ce qui se passait. Contre ce

type, c'est les gros, gros moyens qu'il va falloir employer si on veut s'en débarrasser. Ce connard est plus que coriace.

Ça, Gutierrez l'avait compris. Ce qu'il comprenait moins c'était le genre de menace que représentait l'Américain. Ils n'avaient eu aucun mal à découvrir qui il était. Un certain Tom Richardson, journaliste au magazine *World Tour*, un canard spécialisé dans le tourisme. Gutierrez avait lui-même appelé la rédaction et on lui avait confirmé qu'il était bien en reportage au Mexique. Tous les journalistes américains étaient-ils comme lui, maintenant ? Super-entraînés au combat et bien équipés ? D'après Toro, il avait au moins deux armes, un gros flingue qui claquait comme un canon et un autre équipé d'un réducteur de son, dans le genre des Beretta tirant par rafales.

Se pouvait-il que cet Américain soit un agent de la D.E.A. ? Un justicier solitaire venu venger Dieu sait qui ? Un mercenaire envoyé par quelqu'un qui aurait eu vent des projets de Gutierrez ? Cela ferait bientôt un an qu'il avait lancé les choses, à l'insu de Pablo Fuentes qui se murait chaque jour un peu plus dans sa solitude et sa dépression. Gutierrez supervisait personnellement le recrutement de ses hommes, laissant la formation et l'encadrement des troupes à Del Toro. Ils disposaient d'ores et déjà d'une quarantaine d'hommes, à La Punta, arrivés au fur et à mesure et affectés à des emplois plus ou moins fictifs dans les trois hôtels. Ils n'avaient jamais vraiment eu l'occasion de se mesurer à un ennemi véritable. Là, avec le cousin de Fuentes dans le coma et au moins cinq morts, il y avait un problème.

— Manuel ?

Il fronça les sourcils. Plongé dans ses pensées, il avait oublié qu'il n'était pas seul. Del Toro le fixait, comme s'il attendait une réponse. Gutierrez n'avait jamais eu à se plaindre de lui. Il avait presque quarante ans, il était expérimenté et savait se faire respecter, que ce soit ou non grâce à cette horrible cicatrice qu'il avait sur le côté du visage. Mais là, cicatrice ou pas, il avait merdé.

— *Tu* as encore la possibilité d'arranger les choses, dit-il en insistant sur le *tu*. Il te reste toute la nuit pour mettre la main sur cet Américain – de préférence vivant, évidemment. J'aimerais bien savoir d'où il sort, celui-là. Tu as un quart d'heure pour prendre une douche, te changer et revenir ici. On réfléchira ensemble à la suite des événements. Il s'agit de ne pas foirer, cette fois.

Il vit que Del Toro avait parfaitement saisi le message. Ou bien il réussissait, ou bien la douche qu'il allait prendre risquait d'être la dernière.

Manuel Valdès dirigeait la clinique vétérinaire de La Punta – une petite clinique, puisqu'il était seul à y travailler. Bolan et Cassidy étaient arrivés à bord du vieux camion de Cassidy. La blessure du

grand-père de Carmen était superficielle, la balle lui ayant traversé le bras sans causer de dommage. Bolan lui avait mis un bandage improvisé. Sur le chemin, Cassidy avait expliqué que Valdès était une des rares personnes en qui il avait une totale confiance. Il avait le même âge que lui, une de ses cousines avait un vague lien de parenté avec l'ancienne femme de Cassidy, il était américain par son père, et surtout, il n'aimait pas ce que Pablo Fuentes avait fait, ou voulu faire, de La Punta.

Sa clinique se trouvait à deux pas des rues touristiques de la ville. On avait plusieurs fois tenté de lui racheter la bâtisse et le terrain sur lequel elle s'élevait, mais il tenait bon – même quand les propositions de rachat s'accompagnaient de tentatives d'intimidation. Valdès leur avait ouvert les deux battants métalliques de la porte qui donnait sur la cour, et Bolan avait pu entrer en camion à l'intérieur, puis le ranger sous un petit hangar, à côté de deux voitures stationnées là. De l'extérieur, personne ne pouvait se douter qu'ils avaient trouvé refuge ici.

La première chose que fit Valdès, ce fut d'emmener Cassidy dans son cabinet de consultation pour examiner sa blessure et lui changer son bandage.

— Et maintenant, dit-il en se lavant les mains, je vous offre un petit verre, messieurs !

Valdès avait fait ses études de vétérinaire à Hermosillo. Il avait d'abord voulu s'établir à Puerto Peñasco, dont ses parents étaient originaires, s'apercevant un peu tard qu'il y avait déjà sur place quelques concurrents bien établis. Plutôt que de jouer sur ce terrain très occupé, il avait tenté sa chance à La Punta. Il n'avait jamais regretté sa décision. Cela faisait plus de trente ans que ce type rondouillard un peu dégarni était le vétérinaire de la ville.

Et cela faisait pratiquement aussi longtemps que Cassidy et lui étaient amis.

Il éteignit la lumière dans son cabinet et les amena dans le salon de sa maison, mitoyenne du petit bâtiment de la clinique elle-même. Le mobilier était assez classique, dominé par deux canapés en cuir, un volumineux buffet bas et une grosse télévision d'un autre âge qui écrasaient tout le reste. Il ouvrit le buffet, sur lequel trônaient plusieurs photos de la même femme, et en sortit une bouteille de tequila, avec trois verres à shot.

Il servit tout le monde, leva son verre et le vida d'un trait. Bolan et Cassidy l'imitèrent. Le Guerrier eut l'impression qu'on lui faisait un lavement à l'acide chlorhydrique.

— C'est un cousin à moi qui la fait, annonça Valdès avec fierté. De la comme ça, vous n'en trouverez nulle part ailleurs.

Ce qui était peut-être préférable, songea Bolan. Quand Valdès

voulut le resservir, il secoua la tête.

— Il vaut mieux que je reste lucide.

L'autre n'insista pas. Tandis que son ami le soignait, Cassidy lui avait livré un rapide récit des événements de la journée, depuis le viol de Carmen jusqu'à la fusillade chez lui.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ? demanda Valdès.

Le grand-père de Carmen regardait son verre d'un œil pensif.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de rentrer chez moi.

— Et vous ? dit Valdès en s'adressant à Bolan, j'imagine que vous n'allez pas non plus revenir à votre hôtel. Si cela vous tente, messieurs, je vous héberge. La maison est grande...

Son regard effleura furtivement la photo posée sur le buffet. Puis il se reprit.

— Je vais vous préparer à dîner. Nous avons beaucoup de choses à nous dire...

*

* *

La conversation, en effet, avait été passionnante.

Bolan avait eu la confirmation que Pablo Fuentes était le maître de La Punta. Pratiquement tout le monde, en ville, dépendait d'une manière ou d'une autre de lui. La plupart des habitants avaient quelqu'un de leur entourage qui travaillait dans l'un des trois grands hôtels de la côte. C'était Fuentes qui avait prêté de l'argent à de nombreux petits commerçants pour ouvrir une boutique ou en refaire une autre. Fuentes qui avait financé en grande partie les travaux pour l'installation du tout-à-l'égout et la modernisation de toute l'alimentation électrique de la ville. C'était aussi Fuentes qui avait désenclavé La Punta en cofinçant avec l'Etat la construction de la route entre Puerto Peñasco et La Punta. Fuentes encore qui avait aménagé les plages de la ville...

Un vrai bienfaiteur de l'humanité que personne n'aurait songé à critiquer. Celui qui n'échappait pas aux critiques, c'était Manuel Gutierrez, dont Valdès n'avait jamais compris quelle était sa fonction auprès de Fuentes. Il ne l'aimait pas; il l'aimait d'autant moins qu'il semblait de plus en plus présent dans les affaires de la ville, et celles des trois hôtels de la côte, alors que Fuentes était de plus en plus effacé, quasiment absent, reclus chez lui ou presque. La situation avait commencé de se dégrader après la mort de sa mère, environ un an plus tôt.

Valdès avait des soupçons, confirmés par Cassidy. Il était persuadé que le tandem Fuentes-Gutierrez était d'une manière ou d'une autre lié à ce trafic de drogue qui gangrenait le Mexique, le tuait à petit feu.

D'après l'une de ses théories, les trois hôtels seraient devenus une fantastique machine à blanchir l'argent sale. Il suffisait de s'y rendre deux ou trois fois pour voir qu'ils n'étaient jamais vraiment pleins, tout en affichant complet – ce qui n'avait jamais été le cas. L'indiscrétion d'un employé des hôtels, une cliente de Valdès, avait permis au vétérinaire et à Cassidy d'apprendre que dans chacun des trois établissements il y avait toujours une trentaine de chambres inoccupées et payées par des clients fictifs. En partant d'une moyenne de deux cents cinquante dollars la nuit, certaines suites faisant grimper l'addition, le calcul était assez simple : trente chambres à deux cent cinquante dollars, trois cent soixante-cinq jours par an et sur trois établissements, cela représentait plus de huit millions de dollars. Et c'était sans doute bien en dessous de la vérité...

Et surtout, songea Bolan, ce n'était probablement qu'une partie de ce que trafiquaient Fuentes et Gutierrez.

Après dîner, le Guerrier avait annoncé son intention de sortir. Valdès avait aussitôt tenté de le dissuader. Cassidy, lui, s'était contenté de le regarder sans rien dire. Il avait compris que l'Exécuteur n'était pas arrivé par hasard à La Punta. Il savait aussi ce qu'il lui devait. Il lui avait sauvé la vie. Il avait sauvé celle de sa petite-fille. Garder ses questions pour lui était une façon de témoigner sa reconnaissance.

Bolan avait repris le camion et il était retourné chez Cassidy. Avant de quitter la maison du pêcheur, il avait fait un peu de ménage. Il avait récupéré les deux fusils des flingueurs, puis traîné deux des cadavres pour les embarquer dans la voiture des pourris. Il avait rapidement fouillé la voiture et trouvé cinq chargeurs dans la boîte à gants. À l'aide d'un gros crochet fixé à une corde, il avait ensuite traîné le corps carbonisé du troisième flingueur jusqu'à la voiture. Le cadavre dégageait une odeur écœurante de chair carbonisée. Le Guerrier l'avait enroulé dans une bâche et l'avait chargé dans le coffre du véhicule.

Il était presque minuit, et un peu plus de deux heures et demie s'étaient écoulées depuis la fusillade. Bolan avait la quasi-certitude que le pourri qui lui avait échappé avait alerté les autres et qu'ils allaient décider de revenir en force. S'ils étaient arrivés les premiers, ils avaient dû être déçus. Il était possible qu'ils aient tout rasé, mis le feu à la maison de Cassidy et récupéré les cadavres de leurs copains avant de partir. Bolan avait envisagé l'hypothèse qu'ils décident une nouvelle fois de rester sur place pour attendre leur retour, à Cassidy et à lui, mais il n'y croyait pas. En trouvant l'endroit désert, ils penseraient logiquement que les deux hommes avaient fui, sans la moindre intention de revenir.

Mack Bolan espérait que les autres n'avaient pas eu le temps de

revenir et qu'il allait donc pouvoir les accueillir à sa manière.

Il serait très vite fixé, songea-t-il alors qu'il roulait à un peu moins de trente kilomètres à l'heure sur le chemin cahoteux qui menait chez Cassidy. Il avait allumé les phares. Devant lui, à environ trois cents mètres, il aperçut bientôt les silhouettes sombres de la maison et, sur la gauche, celles du hangar où Cassidy rangeait son camion. Au bout de quelques secondes, il comprit que les bâtiments étaient intacts. Il restait néanmoins la possibilité que les autres, s'ils étaient passés, aient laissé quelques hommes, au cas où. Il serra les dents, continuant d'avancer vers sa destination. Alors qu'il n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres, il retint son souffle.

Rien.

Il passa les deux pierres qui marquaient la fin du chemin.

Il était le premier.

Sur sa droite, il distingua le Nissan X-Trail des flingueurs. Le véhicule n'avait pas bougé. Plus déterminé que jamais, le Guerrier alla ranger le camion sous le hangar. Il prit les deux fusils, posés à côté de lui sur le plancher, avec le sac en plastique dans lequel il avait regroupé les chargeurs.

Ensuite, il alla se mettre en place.

Deux véhicules, un hélicoptère, un bateau, une quinzaine d'hommes.

Gutierrez lui avait accordé tous les moyens, il avait dit oui à toutes ses propositions. Pourtant, Del Toro était inquiet. Ce type, cet Américain, lui faisait peur. Pas question, évidemment, d'aller avouer ça à qui que ce soit. Mais ce qu'il avait entendu de lui, ajouté à ce qu'il avait vu par lui-même, n'avait rien de rassurant. Il était désormais clair que cet enfoiré n'était pas venu dans la région pour faire du journalisme et du tourisme. Et Gutierrez pensait la même chose, il le sentait.

Suite à la bagarre meurtrière qui avait eu lieu à la Bella Anciana, faisant deux morts et deux blessés graves, dont le cousin de Pablo Fuentes, la police était déjà sur la piste d'un suspect, un Américain se prétendant journaliste qui était venu voir Adelina, la patronne de la Bella Anciana, juste avant les hostilités. On allait faire en sorte que les flics retrouvent sa trace parmi les clients du Princessa – et qu'ils trouvent par la même occasion dans sa chambre de quoi charger ce connard, un flingue et un peu de came.

Mais à ce moment-là, il serait sans doute déjà mort.

Gutierrez en avait fait une affaire personnelle, désormais. Il voulait se prouver que la petite armée qu'il avait commencé de rassembler était à la hauteur de ses attentes, que ses investissements humains et matériels valaient la peine. Pour Del Toro aussi, l'affaire avait pris un

tour personnel. Malgré sa peur, il avait hâte de rattraper les dégâts de son précédent affrontement avec l'Américain; il avait surtout hâte d'écraser ce pourri qui était venu le défier sur leur territoire.

Deux véhicules, un hélicoptère, un bateau, une quinzaine d'hommes : cette fois, l'autre n'avait aucune chance.

CHAPITRE VII

Quand Mack Bolan vit les phares avancer en tressautant sur le chemin de Cassidy, il se dit que c'était presque trop facile. Il était là, embusqué derrière une des portières de la Peugeot criblée de balles, avec deux AK-103, sept chargeurs de 30 cartouches 7,62 mm, plus le Desert Eagle et le Beretta 93-R. A cela, il fallait ajouter six cocktails Molotov que Valdès et Cassidy avaient absolument tenu à réaliser, conditionnés dans des bouteilles de bière d'un demi-litre. Ils savaient l'un comme l'autre où il allait et pourquoi il y allait. Ils n'avaient pas posé de questions. De la même façon, il n'avait pas demandé à Valdès où il avait appris à réaliser ces bombes artisanales, à partir d'un mélange de white spirit, d'alcool gélifié et de quelques ingrédients de son cru. Ils n'avaient eu besoin que de quelques minutes, Cassidy et lui, pour les préparer et les ranger dans une caisse, bien calées avec du papier journal, comme s'ils avaient fait ça toute leur vie. Bolan avait accepté de les prendre pour ne pas vexer les deux hommes.

La lune était à présent bien haut dans le ciel, éclairant la mer comme le rivage d'une lueur froide et argentée. Il faisait doux, même si la température avait chuté par rapport à la journée, et une brise légère soufflait de l'intérieur des terres. Bolan constata qu'il n'y avait pas une voiture, cette fois, mais deux voitures qui roulaient vers chez Cassidy. Il oublia la possibilité, déjà faible, qu'il ait affaire à des visiteurs de Cassidy. A plus de minuit, cela faisait un peu tard. Bolan passa l'un des AK-103 dans l'ouverture de la fenêtre et visa un point imaginaire situé juste au-dessus des deux premières taches de lumière en mouvement. La portée du fusil-mitrailleur était d'environ mille mètres – de quatre cents mètres pour une précision optimale. Quand il ouvrirait le feu, les autres seraient à environ cinquante mètres, peut-être moins : le but était de ne pas gaspiller de munitions, de faire le maximum de dégâts et d'empêcher toute possibilité de retraite aux pourris.

La première voiture n'était plus qu'à une centaine de mètres, sans doute un peu moins. Il ne restait plus que quelques secondes avant le lancement des hostilités. Bolan avait légèrement modifié l'orientation de la Peugeot, dirigeant l'avant vers un point précis du chemin. Le mode opératoire était des plus simples : il allumerait les phares et ouvrirait le feu, vidant son chargeur sur le premier véhicule; il rechargerait et lancerait l'assaut pour terminer le travail et passer dans la foulée à la deuxième voiture. Se reposant sur l'effet de surprise et la lumière des phares qui éblouirait la plupart des flingueurs, au moins ceux qui se trouvaient devant, il comptait régler le combat en trente

secondes chrono.

Encore quelques mètres...

Il se tourna et approcha sa main droite du commutateur des phares. Les autres allaient avoir la surprise de leur vie. A moins qu'ils n'aient prévu l'éventualité d'un comité d'accueil. Mais il était à peu près sûr du contraire. Il avait l'habitude de ce genre de pourris. Ils étaient sûrs d'eux, du pouvoir de la violence, de la terreur qu'ils inspiraient.

Bolan se raidit.

La voiture de tête, et par conséquent la suivante, venait de s'arrêter. Le convoi n'avait pas encore atteint la zone au niveau de laquelle il avait prévu de passer à l'action. Il leur restait une quinzaine de mètres à peine, peut-être moins. Que se passait-il ? Il était quasiment impossible qu'ils l'aient vu. Il se trouvait sur la droite du chemin, dans la pénombre. Ils avaient dû apercevoir la silhouette de la Peugeot, mais ils savaient qu'elle était là, grêlée de balles, inutilisable.

Non, il y avait autre chose.

Le Guerrier était en train de réfléchir à une explication, se demandait s'il devait quand même mettre son plan à exécution, quand il crut entendre un bruit. Un bruit léger, presque imperceptible.

Derrière lui.

Trop tard, il sentit aussi une présence.

Il se jeta au sol en même temps qu'un essaim de balles arrivait droit sur lui dans un déchaînement de bruit et de feu.

Del Toro n'était pas mécontent de lui. Alors qu'il se posait des questions, commençait presque à douter de lui depuis que cet Américain avait débarqué à La Punta, il sentait qu'il avait repris les choses en main.

Il retrouvait les bons réflexes, les bonnes intuitions. Par exemple, il avait tout de suite eu la certitude que l'autre connard serait encore là. Ça n'était visiblement pas son genre d'abandonner un os. Il avait dû se dire que Del Toro reviendrait et il était resté pour ajouter une nouvelle bataille à la guerre qu'il menait ici – pour une raison encore inconnue. Sauf que Del Toro n'était pas bête non plus : il avait prévu que l'autre serait là.

Gutierrez lui ayant donné tous les moyens, il avait utilisé les *grands* moyens. Et il avait surtout eu cette idée qui allait faire la différence : un bateau.

Il s'agissait d'une embarcation légère à moteur électrique et à fond presque plat, capable de s'échouer sans problème sur une plage. L'eau du golfe était calme, ce soir, et le petit bateau avait mis un peu moins de trente minutes pour parcourir la distance séparant l'embarcadère dont il était parti de la maison du vieux Cassidy. Trois hommes se

trouvaient à bord, en combinaison noire, équipés de AK-103 et de Glock 22, mais aussi de jumelles de vision nocturne pour observer les lieux d'assez loin sans être vus. Ils seraient en relation radio permanente avec les occupants des deux voitures. Tout le plan s'était dessiné à une vitesse stupéfiante dans l'esprit de Del Toro, avec un souci du détail qui l'avait lui-même ébloui. Il avait eu l'impression d'être guidé par une intelligence supérieure... Et il avait même cru lire une certaine satisfaction dans le regard de Gutierrez quand il lui avait exposé sa stratégie.

Les deux voitures avaient pour première fonction de monopoliser l'attention de l'Américain – s'il était là, bien sûr, mais il serait là, Del Toro en avait la conviction. Pendant ce temps, le bateau arriverait sur la plage qui se trouvait devant chez Cassidy, les hommes débarqueraient, ils localiseraient l'autre enflure, et dans l'idéal, ils le prendraient par surprise, par-derrière, et le massacreraient sans que ce connard ait le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Sinon, il se trouverait pris entre deux feux.

Voire trois.

Car Del Toro, lui, allait arriver en hélicoptère. Il utiliserait un des deux Mil Mi 8 que Gutierrez avait achetés quelques mois plus tôt. Il les avait préférés à des appareils plus récents pour des raisons de coût et de discrétion. Quatre hommes avaient travaillé dessus à temps complet pendant deux mois pour les customiser : si l'un servirait au transport, le second était clairement fait pour le combat : canon de 12,7 mm, quatre paniers de roquettes 32 mm et la possibilité de lui adjoindre des A-T6 spiral au lieu des AT-2 Swatter d'origine. Avec ça, l'Américain ne serait bientôt plus qu'un lointain souvenir.

Gutierrez avait indiqué qu'il préférerait que l'homme soit capturé vivant. Mais Del Toro avait senti que son patron ne formulait cette exigence que très mollement. Il avait compris que leur adversaire n'était pas du genre à se laisser capturer. Il se battrait jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

L'hélicoptère volait vers la maison de Cassidy. Ils étaient quatre, à bord : le pilote, Del Toro et deux de ses hommes. L'appareil faisait un boucan insupportable. Le pilote, une main posée sur un écouteur de son casque et l'autre sur le petit micro fixé à une tige devant sa bouche, se tourna à moitié vers Del Toro, installé derrière lui.

— Ils arrivent ! annonça-t-il.

Pour des raisons techniques auxquelles Del Toro n'avait rien compris, seul le pilote pouvait communiquer avec les deux véhicules. Del Toro hocha la tête. Il regarda devant lui, à travers le pare-brise du cockpit. Ils suivaient, en décalé et dans les airs, la route qu'avait dû suivre le bateau un peu plus tôt. Il longeait le rivage, désert et plongé dans un noir presque absolu sur cette partie du littoral. Tout ce que

Del Toro voyait, c'était le disque incomplet de la lune, au-dessus de l'eau.

Soudain, l'autre se tourna de nouveau vers lui, visiblement en alerte.

— Ça y est, ils ont ouvert le feu, cria-t-il.

— Combien de temps avant d'arriver là-bas ? demanda Del Toro.

— Moins de deux minutes.

Del Toro se tourna vers ses deux hommes. Avec le pouce et l'index, il leur signifia l'imminence de leur arrivée. Si les autres étaient capables de leur donner la position de l'ennemi, ils effectueraient un ou plusieurs passages pour pilonner sa position. Puis ils iraient se poser sur la plage et Del Toro viendrait par lui-même vérifier que l'Américain n'était plus qu'un cadavre. Et même s'il était déjà mort, il tenait à lui tirer une dernière balle dans la tête.

Ce serait sa façon de mettre un point final à cette désagréable histoire.

*

* *

Mack Bolan bloqua net le cheminement hasardeux de ses pensées. Peu importait de savoir comment un flingueur avait pu arriver derrière lui sans qu'il s'en rende compte, alors qu'il faisait le guet derrière la Peugeot. Il devait se concentrer à cent pour cent sur le pourri qui lui vidait dessus le chargeur de son AK-103. Dans un jaillissement de feu et d'étincelles, les 7,62 mm ricochèrent pour certaines sur le métal de la portière, la plupart pénétrant la carrosserie. Bolan, qui avait lâché son propre fusil d'assaut pour être plus libre de ses mouvements, chercha machinalement le Desert Eagle, à sa ceinture, avant de se rappeler qu'il l'avait posé à côté de lui, sur le siège conducteur de la 207. Et c'est là aussi que se trouvait le Beretta.

Bon sang ! Il était totalement désarmé !

Le Guerrier laissa son cerveau de nouveau fonctionner, mais en mode accéléré, cette fois. Il eut une fraction de seconde à peine pour décider de la suite. Quand il vit un flingueur arriver derrière l'autre, également armé d'un AK-103, il eut la certitude que sa seule chance était de rester aux abords de la voiture. Pas question de tenter de fuir et de laisser les autres le tirer comme un lapin.

Alors que le premier flingueur braquait son fusil vers lui, prêt à vider son chargeur, et que l'autre l'imitait, Bolan eut une intuition. C'était quitte ou double, mais il se redressa légèrement, tout en levant les bras.

— Attendez ! Attendez ! Je n'ai pas d'arme !

Il sentit l'hésitation des deux pourris. Il ignorait quel genre de consigne ils avaient reçue : tirer à vue et l'abattre ; ou tout faire pour

le capturer vivant. Au regard furtif qu'ils échangèrent, il comprit qu'ils n'avaient pas vraiment reçu de consigne, ou alors des indications très floues dont ils ne savaient plus trop quoi faire, soudain. En tout cas, il avait instillé le doute en eux.

Que devaient-ils faire de cet Américain désarmé ?

— Surveille-le, ordonna l'un des deux.

L'autre braqua son fusil sur Bolan, à moins de deux mètres de lui, tandis que son copain passait son AK en bandoulière et sortait son portable. Un troisième type arriva. Ils étaient tous les trois en combinaison noire. Le Guerrier songea qu'ils avaient dû passer par la mer, la plage, il n'y avait pas d'autre solution. C'était plutôt bien vu. Avait-il sous-estimé ces pourris ?

— C'est bon, on l'a, dit celui qui avait le téléphone. Hein ?

Il s'adressa à Bolan.

— Il est là, le vieux ?

Le Guerrier secoua la tête. L'autre poursuivait sa conversation téléphonique.

— Va vérifier dans la maison, ordonna-t-il au dernier arrivé.

Derrière lui, Bolan entendit les moteurs des voitures qui repartaient. Il fallait qu'il se passe quelque chose. Vite. Il posa son regard sur le AK-103 qui se trouvait par terre, à une trentaine de centimètres de ses pieds. Le pourri qui le tenait en joue fit entendre un petit bruit de langue désapprobateur en secouant légèrement la tête. Gardant son flingue braqué sur Bolan, il s'avança vers l'arme. Il dut baisser les yeux dessus pendant moins d'une demi-seconde, le temps de donner un coup de pied dans le fusil pour le faire passer sous la Peugeot. Son copain, au même moment, regardait du côté des voitures qui s'étaient remises en mouvement, tout en parlant à son correspondant.

L'Exécuteur ne laissa pas passer l'occasion.

Il fit partir son pied gauche vers la portière ouverte et donna un grand coup pour la fermer. Le flingueur, surpris, gueula en même temps qu'il se trouvait temporairement prisonnier, coincé entre la portière et la voiture elle-même. L'autre se retourna, mais Bolan s'était déjà complètement relevé et plongeait par-dessus le capot. Il se retrouva de l'autre côté, ouvrit la portière et se jeta à l'intérieur. Sa chance fut que le flingueur qu'il avait piégé s'était lancé à sa poursuite et avait entrepris de contourner la Peugeot. Quant à l'autre, il finissait tout juste de remettre son téléphone dans une poche de sa combinaison pour se concentrer sur son arme.

Dans son mouvement, Bolan avait récupéré le Desert Eagle et le Beretta. Le deuxième AK-103, couché sur le plancher de la voiture, était inutilisable pour l'instant. Il braqua le gros pistolet israélien sur le flingueur et tira, une fois, deux fois, trois fois. Les trois ogives

atteignirent le pourri en plein torse, à moins d'un mètre cinquante. Il fut violemment repoussé vers l'arrière et il s'écroula sans un bruit, les organes internes réduits en bouillie par les terribles 50. Action Express. Sortant de la voiture, le Guerrier fit un pas sur le côté, vers l'arrière, et dirigea le Desert Eagle vers l'autre. Le type devait être complètement déboussolé – songeant qu'une seconde plus tôt, il avait Bolan au bout de son canon... Il était si déboussolé que lorsque son copain se pointa derrière, en provenance de la maison, sans doute alerté par les détonations, il se tourna vers lui.

Il ne vit donc pas arriver les trois missiles qui lui cisailèrent le cou et lui emportèrent une partie du crâne. Dans la main gauche de Bolan, le Beretta 93-R fit son travail plus discrètement. L'arme expectora en rafale trois 9 mm en direction du dernier pourri qui tressaillit, comme traversé par un courant électrique, et s'effondra à son tour.

Le Guerrier se tourna vers les voitures.

Elles s'étaient de nouveau arrêtées. Le conducteur du véhicule de tête avait dû se rendre compte que la fusillade avait repris. Ces abrutis étaient peut-être en train d'essayer de joindre le flingueur au téléphone, sans se douter qu'il n'était plus en état de leur répondre. Bolan récupéra le AK-103 posé sur le plancher de la Peugeot et il reprit la position qu'il occupait quelques instants plus tôt, allumant les phares de la 207. La première voiture avait légèrement dépassé la zone qui se trouvait dans leur faisceau, mais la suivante, elle, était en plein dedans. Bolan ouvrit le feu aussitôt, concentrant son tir au niveau des fenêtres. Les trente ogives que le fusil lâcha en moins d'une seconde firent voler les vitres en éclats. Il fallut de nouveau à peine plus d'une seconde au Guerrier pour éjecter le chargeur et le remplacer. Il reprit le tir dans la foulée. A la moitié du chargeur, il passa au véhicule de tête et balança les cartouches qui lui restaient.

Il rechargea son arme. Mais, cette fois, il attendit. Pour voir ce qui se passait. Et aussi laisser aux éventuels survivants, notamment ceux de la voiture de tête, le temps de s'organiser et surtout de se découvrir. Trois secondes passèrent, très longues. Puis, soudain, Bolan ouvrit de nouveau le feu, arrosant le véhicule de plomb. Sitôt le chargeur vidé, aussi rapidement que les précédents, il l'éjecta et en fit entrer un nouveau. Il savait qu'il allait bientôt devoir changer de position. Les autres n'avaient toujours pas répliqué. Les voitures étaient à une vingtaine de mètres de lui.

Il éteignit brusquement les phares. Laissa encore passer trois secondes. Puis il vida le chargeur du AK-103 sur le véhicule de queue. Il ignorait combien il y avait d'occupants par voiture. Mais il avait la quasi-certitude que tous ceux de la deuxième étaient morts : la centaine de projectiles brûlants qui avaient traversé la carrosserie comme du carton ne leur laissaient pas beaucoup de chances. Et s'il

restait un ou deux survivants devant, ils ne devaient pas être dans les meilleures conditions.

Laissant son fusil à côté de lui, il récupéra celui qui était par terre, avant de changer d'avis. Il prit un des cocktails Molotov de Cassidy et Valdès. Il avait posé la caisse qui les contenait devant les pédales de la voiture. Sortant le briquet que lui avait prêté Cassidy pour l'occasion, il enflamma le bout de tissu qui dépassait de la bouteille. Puis, se redressant, il la balança en direction de la première voiture, se remettant aussitôt à couvert. L'explosion du premier le fit sursauter. Surpris par l'intensité de la déflagration, il jeta un coup d'œil. La voiture de tête s'était embrasée comme une botte de paille. Bolan ignorait ce que Cassidy et Valdès avaient mélangé, mais ce n'était pas les petits cocktails qu'on voyait parfois, à l'occasion de manifestations. Ces saloperies étaient de vraies armes de guerre.

Après une courte hésitation, Bolan alluma un deuxième cocktail qu'il balança vers l'autre voiture. Sans attendre, il rassembla son arsenal et quitta les abords de la Peugeot.

C'était peut-être le fait de voler de nuit dans cet hélicoptère, mais Del Toro se sentait invincible, plein de la certitude que tout allait bien se passer. Ils auraient la peau de cette pourriture d'Américain, sans perte humaine, et le succès de l'opération ferait oublier son premier affrontement. Ce connard était peut-être fort, mais là, face à une quinzaine d'hommes déterminés, bien équipés, il ne faisait pas le poids. Il ne pouvait pas faire le poids. Il...

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Ils n'étaient qu'à deux ou trois cents mètres de la maison de Cassidy. Del Toro bavardait avec ses hommes. Encore une fois, il était pratiquement certain qu'ils n'auraient pas à utiliser leurs armes. Quand l'hélico se poserait, tout serait déjà réglé.

C'était le pilote qui venait de parler. Del Toro se porta de nouveau derrière lui.

— Hein ? Quel bordel ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a eu une explosion. Là, regardez, on dirait qu'une voiture est en feu. Et juste avant, il m'a semblé que ça tirait sec. Merde...

Impossible, dans la nuit, de manquer les flammes qui semblaient danser sur le sol. En réalité, elles s'agitaient sur la première voiture du convoi, éclairant partiellement l'autre, juste derrière. Une bouffée d'affolement envahit Del Toro, qui chercha aussitôt à la combattre. Ça n'était pas possible ! Cet Américain ne pouvait pas une nouvelle fois s'en sortir...

Au même moment, une boule de feu, terrifiante, engloutit la deuxième voiture.

— Ça venait de là ! gueula Del Toro.

Il désignait une position, sur leur gauche, derrière la maison.

— Tu peux rallumer ton projecteur ?

Le pilote hocha la tête, et sans que Del Toro ait besoin de lui demander, il l'alluma. Bientôt, dans la lumière, Del Toro reconnut la voiture de l'autre enculé.

— Pilonne-moi cette bagnole, ordonna-t-il.

Le pilote, qui faisait presque du surplace avec son appareil, arma les commandes de la mitrailleuse multitubes Yakushev-Borzov YakB. Puis il ouvrit le feu. Un torrent de feu s'abattit sur la voiture qui sursauta sous les assauts destructeurs des 12.7 mm. Soudain, il y eut une explosion, puis une autre, une succession de déflagrations qui illuminèrent la nuit et l'intérieur de l'hélicoptère. Ils auraient été trois ou quatre mètres plus près, ils auraient pu être touchés par les fragments de métal qui volèrent de tous les côtés.

Del Toro réfléchissait à toute allure. Que devait-il faire ? Se poser et avec ses trois hommes venir prêter main-forte aux autres ? Ou bien rester dans les airs et essayer d'avoir l'autre salaud depuis l'hélico ?

L'appareil prit soudain de l'altitude, avant de piquer du nez aussi brutalement. Del Toro se cogna violemment contre le siège du pilote.

— Hé ! gueula-t-il. Mais qu'est-ce que tu fous ?

Avec terreur, il vit le pilote s'effondrer vers l'avant. Au même moment, il distingua le trou et l'étoile qui l'entourait sur le pare-brise.

Affolé, il se précipita dans le cockpit, sans réfléchir au fait qu'il n'avait jamais piloté d'hélicoptère. Il eut juste le temps de voir le sol et la voiture en feu qui semblaient monter à sa rencontre. Son cri fut absorbé par un épouvantable froissement de ferraille et une nouvelle explosion.

CHAPITRE VIII

La vie n'avait rien d'un long fleuve tranquille. En tout cas, certainement pas celle de Pablo Fuentes. Le cours de son existence avait été dévié de façon décisive à trois reprises au moins. Il y avait d'abord eu le jour où son frère Hugo et lui avaient quitté La Punta pour rejoindre une partie de leur famille à Tijuana – Fuentes avait alors seize ans. Le second tournant, c'était quand il avait fini par céder aux demandes pressantes de son frère et accepté de travailler pour lui et les patrons du cartel qu'il avait rejoint. Et enfin, le jour où la mort et la violence avaient fait irruption dans sa vie, de la façon la plus brutale qui soit.

A cela, il fallait évidemment ajouter la disparition de sa mère, un an plus tôt.

Son frère était mêlé à chacun de ces moments décisifs.

Hugo était comme son négatif. Impulsif et sanguin, brutal et même selon certains cruel, prenant soin de son corps jusqu'au fétichisme... Alors que Fuentes avait commencé d'étudier la comptabilité et la finance à Tijuana, Hugo s'était tout de suite immergé dans le monde de la drogue, séduit par l'argent facile, la violence, le danger. Il avait vécu les deux dernières années de sa vie dans la clandestinité au côté de Nasario Rivera, le parrain du cartel auquel il appartenait. Il savait qu'il mourrait jeune et il s'en foutait. C'était lui qui avait payé à Pablo une partie de ses études, lui qui l'avait aidé à monter son cabinet de conseil en investissement. A l'usure, il l'avait convaincu de s'occuper de son argent, un argent sale qu'il fallait blanchir, puis faire fructifier. Fuentes s'était lancé dans l'aventure à contrecœur. Et peu à peu, il s'était pris au jeu. Quand son frère lui avait proposé de passer aux revenus, bien plus considérables, du cartel, il avait hésité pour la forme. Il n'avait jamais rien su refuser à son frère. Il avait évidemment conscience de faire quelque chose de mal, d'illégal, mais il n'avait pas pour autant l'impression d'être un criminel. Même s'il avait fini par devenir un des plus importants blanchisseurs d'argent sale du Mexique, à travers des opérations immobilières et financières dans le monde entier, dans son esprit, il n'avait rien à voir avec la drogue ni avec cette violence qui donnait parfois l'impression que le Mexique était un pays en état de guerre permanente.

Jusqu'au jour où cette violence avait fait irruption dans sa vie.

C'était un samedi. Il devait aller chercher Linda, la jeune mannequin avec qui il sortait depuis quatre mois, pour l'emmener déjeuner au restaurant. Il était monté à bord de sa Porsche Cayenne noire, et l'odeur qu'il avait cru sentir la veille était toujours là, encore

plus forte. Il avait cherché dans la voiture, avant de s'aviser que cela semblait venir du coffre, à l'arrière. Il avait activé l'ouverture et il était descendu du véhicule pour aller voir.

Il avait eu un court instant de stupeur immobile, comme s'il luttait contre la réalité. Et puis, l'horreur de ce qu'il avait sous les yeux l'avait englouti tout entier. Dans une boîte en carton tout en longueur, bien calées sur un coussin de billes en polystyrène teintées de sang rouge sombre, il y avait deux têtes. Les visages avaient la même expression ignoble, difficile à interpréter, la bouche ouverte sur un cri muet. Les yeux aussi étaient ouverts.

Hugo et Linda.

Son frère et sa petite amie.

En quelques jours, toute l'organisation de Rivera avait été décapitée, au propre comme au figuré. Avec pour chaque victime, la même mise en scène macabre : la tête qu'on faisait parvenir à un proche, membre de sa famille le plus souvent.

Après une période d'hébétude, Fuentes avait vendu tous les actifs immobiliers qu'il possédait à Tijuana et il était rentré à La Punta. En retournant auprès de sa mère, en consacrant tout son temps et son argent à sa ville natale, il avait cru pouvoir revenir en arrière, effacer plus ou moins la parenthèse qu'avaient été les années passées à Tijuana; il avait même pensé se racheter.

Il se trompait. On ne tirait pas aussi facilement un trait sur ce qu'on était.

Un mouvement, du côté des grandes baies vitrées coulissantes ouvrant sur la terrasse, le sortit de ses pensées. Il était en train de prendre son petit déjeuner en essayant tant bien que mal de se concentrer sur la lecture des journaux. Il n'était pas encore 9 heures.

Gutierrez le rejoignit. Leurs relations n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Fuentes savait ce que son ami pensait de lui – il n'avait pas besoin de l'exprimer : il n'y avait que mépris et exaspération dans son regard chaque fois qu'il posait les yeux sur lui.

— J'ai une bonne nouvelle ! annonça Fuentes avec un sourire forcé. L'once d'or a encore battu un record, hier. Cela nous fait quelques milliers de dollars de plus dans les caisses...

Gutierrez n'était pas du genre démonstratif, il n'était pas dupe non plus de l'enthousiasme peu naturel de Fuentes, mais celui-ci aurait aimé voir un minimum d'enthousiasme. Là, rien. En vérité, Gutierrez semblait même contrarié. Du coup, Fuentes sentit tout son corps se tendre douloureusement, son estomac se nouer.

— Il y a un problème ?

L'autre hésita, puis hocha la tête.

— C'est Julio...

Julio ! Cela faisait longtemps que ce crétin n'avait pas fait des

siennes. Il était le fils unique de sa tante, la sœur de son père. Il avait perdu ses parents sept ans plus tôt, alors qu'il n'avait que seize ans, et c'était la mère de Fuentes qui l'avait accueillie chez elle. Dans son cœur, il avait remplacé ses deux autres fils, partis dans le nord du Mexique. Elle lui passait tout, aveuglée par sa beauté au point de ne pas voir sa bêtise et sa roublardise. Elle n'avait évidemment jamais accordé de crédit à ces ragots selon lesquels Julio aurait lui-même mis le feu chez lui, faisant mine d'en réchapper miraculeusement alors que ses parents, eux, étaient morts calcinés dans l'incendie. Fuentes, lui, savait que cette histoire n'était pas qu'une légende – et il était persuadé que Julio savait qu'il savait... Mais quand la mère de Fuentes était morte, minée par la maladie, elle avait fait jurer à Fuentes de s'occuper de Julio, envers et contre tout. Il s'efforçait de tenir parole.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? s'impacienta Fuentes. Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Gutierrez hésita.

— Il... il est mort.

Gutierrez avait jeté ces trois mots comme on se débarrasse d'une grenade dégoupillée. Le directeur de la clinique l'avait appelé une heure plus tôt pour le prévenir de la mort du cousin de Fuentes. Ça s'était passé en salle de réanimation, alors que son second poumon, pour une raison encore inexpliquée, avait soudain lâché. Gutierrez avait indiqué qu'il se chargerait lui-même d'annoncer la nouvelle à Fuentes.

— Mort.

Il avait répété le mot d'une voix atone, comme s'il lui cherchait un sens. Son visage, lui, était dépourvu de toute expression.

— Il est mort ce matin, oui. Il a eu un... accident. Hier, pour être exact.

Gutierrez se trouvait dans une situation étrange. Depuis des mois, il avait pris pour acquis le fait qu'il était en train de prendre peu à peu la direction des affaires, ici, à La Punta. Celle des hôtels, même si pour la forme il consultait encore Fuentes sur certains points, lui faisait de temps à autre signer un document. Et aussi celle des activités qu'il avait décidé de développer indépendamment de son ami. Fuentes ne se doutait évidemment pas qu'il avait enrôlé une petite armée d'une quarantaine d'hommes, qu'il avait acheté deux hélicoptères, mais aussi des armes et des munitions. Il était aussi loin de se douter du projet ambitieux qu'il avait imaginé avec James Rodriguez et qui était sur le point de se concrétiser. Jusqu'ici, tout se passait bien, très bien même, et il n'avait jamais douté de ce qu'il entreprenait, ni de la réussite qui l'attendait.

Ce qui s'était passé au cours des dernières heures lui faisait le même effet qu'un seau d'eau en pleine tête. Une eau glacée qui saurait réveillé en sursaut d'un rêve plus vrai que nature. Du coup, il prenait soudain la mesure de sa solitude. Il n'avait personne sur qui se reposer, personne à qui parler, à qui confier ses doutes et ses questions.

Or, il y avait des zones d'ombre, dans les événements récents, il ne savait pas tout. La nuit dernière, vers 2 heures du matin, comme il n'avait toujours pas de nouvelles de Del Toro, il avait cherché à le joindre. Sans résultat. Puis il avait tenté de contacter les hommes censés participer à l'opération. Toujours sans résultat. Il avait bien essayé d'expliquer ce silence, mais au bout du compte, c'était toujours la même explication qui revenait, avec obstination : les choses avaient mal tourné. Il avait réveillé deux de ses hommes, et ils s'étaient rendus sur place.

Le spectacle était pire que tout ce que Gutierrez avait craint. A la lumière de leurs phares, ils avaient découvert des véhicules incendiés, des cadavres éparpillés un peu partout et la carcasse à moitié calcinée de l'hélicoptère. Un vrai massacre. Comme si Del Toro et ses troupes étaient tombés sur une armée suréquipée et en surnombre.

Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

Là encore, il avait cherché à expliquer ce carnage. Il s'était dit par exemple que l'Américain avait dû recevoir des renforts. Mais il n'y croyait pas. C'était encore ce malade qui avait fait ça, tout seul. Et il y avait toutes les raisons de penser que ce cauchemar, car cela ressemblait de plus en plus à un cauchemar, n'était pas terminé. Loin de là.

En une journée, Gutierrez avait perdu plus de vingt hommes. La moitié de ses effectifs. Un vrai carnage ! Il était tentant de tout mettre sur le dos de Del Toro – son opération chez Cassidy, en plus d'être un échec absolu, avait coûté cher, très cher en vies humaines : seize hommes, dont Del Toro lui-même. Sans parler des pertes en matériel – un hélico, deux voitures, des armes...

— Que s'est-il passé ?

Gutierrez sursauta, surpris par la question de Fuentes. Perdu dans ses pensées, il l'avait complètement oublié. Il se reprit et lui livra le récit des exploits de son cousin. Après réflexion, il avait décidé de parler de l'Américain. Il sortit son téléphone portable. Il avait récupéré le fichier du film de Julio, du moins la partie sur laquelle on voyait l'Américain; il avait aussi quelques gros plans de son visage. Il montra le film et les photos à Fuentes, qui lui prit le téléphone des mains et repassa plusieurs fois les images, avec la porte qui semblait exploser et la silhouette qui apparaissait dans l'encadrement. Il était comme fasciné.

— Qu'est-ce que ça signifie, Manuel ? Qui est cet homme ?

— Un journaliste américain. Tom Richardson. Il est descendu au Princessa. Il est arrivé hier, mais il n'y a pas passé la nuit. Il est introuvable.

— Un journaliste ? murmura Fuentes, les sourcils froncés et les yeux fixés sur l'écran du téléphone. Et c'est lui qui a tué Julio ?

Il semblait dépassé par les événements. Il n'y avait décidément rien à espérer de lui. Toute cette histoire tombait d'autant plus mal qu'ils devaient le jour même rendre visite à James Rodriguez. Il ne fallait surtout pas que leur client, et futur associé, ait vent de ce qui se passait ici. Il ne fallait pas non plus que la situation s'aggrave encore ou dépasse les frontières de La Punta. Gutierrez devait gérer la situation au plus vite et seul. Il avait nommé Pascual Ocampo pour remplacer Del Toro et se charger de l'encadrement de ce qui restait de leurs troupes.

Il avait l'intuition, une quasi-certitude, que l'Américain était toujours en ville. Il avait aussi le soupçon grandissant que l'autre n'était pas venu à La Punta par hasard, même s'il ne voyait pas pourquoi il s'en était pris d'abord à Julio Fuentes. Ce minable n'avait aucun intérêt, il était en définitive assez inoffensif... à moins que Gutierrez l'ait dangereusement sous-estimé et qu'il ait, pour une raison ou une autre, attiré ce *gringo* plus dangereux qu'une armée.

Tous leurs hommes allaient être mis sur le coup, pour le retrouver. Avec la police. Ils iraient fouiller maison après maison, s'il le fallait, mais ils le retrouveraient. Et pour commencer, ils donneraient la priorité aux copains de Cassidy. Ce serait vite fait : cet emmerdeur n'en avait pas beaucoup...

Bolan s'était accordé quelques heures de sommeil. Alors qu'il avait eu une journée longue et difficile, tout laissait à penser que la suivante serait coulée dans le même moule. Quand il était revenu chez Valdès, la nuit dernière, Cassidy et Valdès n'étaient pas couchés. Ils l'attendaient. Ils n'avaient même pas paru surpris de le voir rentrer sain et sauf. Il avait pris une douche et il était allé aussitôt se coucher, dans une des deux chambres d'amis.

Une bonne odeur de café flottait dans la cuisine. Cassidy et Valdès étaient là, à l'endroit précis où il les avait laissés, comme s'ils n'avaient pas bougé et avaient passé la nuit là, à bavarder.

— Valdès se pose plein de questions à votre sujet, expliqua Cassidy sans préambule. Je lui ai dit qu'il pouvait toujours vous les poser, ses questions, mais que vous n'y répondriez pas. J'ai raison, n'est-ce pas ?

Bolan se tourna vers Valdès.

— Il a raison. Je peux avoir une tasse de café ?

Le vétérinaire le fixa un instant, puis il haussa les épaules et se leva

pour aller prendre d'un pas traînant la carafe de verre qui attendait sur la plaque chauffante de la cafetière à filtre. La cuisine était grande, mais hormis la grande table et les six chaises qui en occupaient le milieu, elle était sommairement aménagée – juste un évier, un petit réfrigérateur, une plaque à deux feux et trois placards. Et la cafetière. Valdès prit une tasse dans un des placards et servit Bolan.

— Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer ? demanda-t-il.

Sans que Bolan lui ait demandé quoi que ce soit, il déposa devant lui une assiette contenant une tortilla recouverte de jambon, d'œufs, de fromage, de sauce tomate et de petits pois.

— *Huevo motuleno*, indiqua-t-il.

— Merci.

Le Guerrier attaqua le plat.

— Pour commencer, dit-il, il faut que Dennis quitte la ville. Dès ce matin.

— Mais je suis en sécurité, ici ! assura Cassidy.

— Vous avez déjà oublié ce qui s'est passé hier ?

Comme si l'affaire était entendue, et elle l'était pour lui, l'Exécuteur se tourna vers Valdès et demanda :

— Vous pourriez l'accompagner à Puerto Peñasco ?

L'autre fit la grimace.

— On est jeudi. J'ai une dizaine de rendez-vous... Mais si ça vous arrange, je peux vous prêter ma voiture – elle passera plus inaperçue que le camion de Dennis.

Bolan réfléchit. Il avait causé de gros dégâts dans les rangs adverses, et il devait commencer à y avoir une certaine fébrilité chez l'ennemi. En temps normal, les choses auraient été plus simples : il aurait demandé au Ranch une livraison express d'armes et il aurait lancé un blitz contre la villa de Fuentes. Le souci, c'est que sa mission comprenait un volet bien précis : tenter d'établir le lien entre Garrett Carter, ce jeune agent de la D.E.A. dont on n'avait aucune nouvelle, et Pablo Fuentes.

Sur ce point, il n'avait absolument pas progressé.

Son téléphone, dans sa poche, se mit à vibrer. Il sortit son Blackberry, regarda l'écran, et quitta la cuisine en même temps qu'il répondait.

— Du nouveau, Gadgets ?

Il rejoignit la petite chambre dans laquelle il avait passé la nuit. La fenêtre donnait sur la grande cour de la clinique vétérinaire.

— Et toi ?

— Disons que j'ai eu des échanges un peu vifs avec certains employés de Fuentes, expliqua Bolan. Mais je n'ai pas progressé, sur Carter. En revanche, je me suis fait deux amis qui m'ont proposé des pistes intéressantes sur les possibles activités de Fuentes et de

Gutierrez. Il semblerait que les hôtels soient une vaste usine à blanchir de l'argent sale; il y aurait en permanence un certain nombre de chambres occupées par des clients fictifs. Comme prévu, ici, toute la ville est sous l'emprise du tandem – enfin, sous celle de l'enfant du pays. Ils arrosent plus ou moins directement tout le monde. S'il n'y avait pas eu les flingueurs que j'ai affrontés, des types qui n'étaient pas équipés pour la chasse, je dirais qu'il n'est pas question de drogue, ici, juste d'un pourri spécialisé dans les malversations financières. J'aimerais que tu fasses le tour de tout ce que Fuentes peut financer, d'une manière ou d'une autre, directement ou à travers des sociétés dans lesquelles il aurait une participation. C'est une drôle d'impression, que j'ai ici. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Il faudrait que je me retrouve face à face avec Fuentes...

— Je ne suis pas certain que la conversation serait très cordiale.

— Pour les gens d'ici, Fuentes est une espèce de saint, l'enfant prodigue revenu au pays pour faire profiter les habitants de sa réussite. Chacun sait ce qu'a fait son frère et comment il a fini. Beaucoup sont au courant des rumeurs selon lesquelles Fuentes aurait peut-être blanchi de l'argent sale... mais personne ou presque n'y croit. Et quand c'est le cas, les gens sont persuadés qu'il a changé. C'est trop beau pour être vrai. Ce genre d'histoires n'existe pas.

— Surtout qu'il y a la silhouette du mystérieux Manuel Gutierrez à côté. J'ai une piste sur un possible lien avec James Rodriguez, mais cela reste à confirmer. Pour ce qui concerne le bonhomme, j'ai désormais la certitude qu'il a eu un autre nom, une autre vie. Là encore, j'ai besoin de temps pour résoudre cette petite énigme.

— Et est-ce que tu aurais les moyens de me procurer des armes à Puerto Peñasco dans... mettons une heure ?

— Quel genre d'armes ?

Bolan improvisa une courte liste. Schwarz émit un sifflement.

— A Puerto Peñasco dans une heure ? Ça me paraît compliqué... Je vais quand même voir ce qu'on peut faire, soit en passant par nos contacts à la frontière soit en demandant l'aide discrète à certains de nos amis au gouvernement mexicain.

— Je compte sur toi. Je te quitte, je dois y aller, maintenant.

Le Guerrier avait pratiquement pris sa décision. D'une manière ou d'une autre, il fallait qu'il soit confronté à Fuentes.

Il prit le sac contenant ses deux pistolets, puis il rejoignit la cuisine et annonça à Cassidy qu'il allait partir. Le pêcheur fit la grimace.

— Vous êtes certain que c'est vraiment nécessaire ?

— On a déjà parlé de ça. Vous allez rejoindre votre petite-fille. Ce ne sera pas plus mal.

Bolan se tourna vers Valdès.

— Vous m'avez parlé d'un véhicule ?

Le vétérinaire hochait la tête. Il se leva et prit un trousseau de clés accroché, avec d'autres, à une série de crochets. Il sortit de la cuisine et Bolan lui emboîta le pas, suivi de Cassidy. Dehors, ils traversèrent la cour jusqu'à une espèce d'abri au toit en tôle ondulée sous lequel se trouvaient deux voitures, une vieille Coccinelle et un pick-up Chevrolet gris métallisé.

— Votre carrosse, dit Valdès en désignant le Silverado.

Il tendit le trousseau à Bolan, qui s'en empara. Mais l'autre ne le lâcha pas tout de suite.

— Prenez-en soin, d'accord ?

Bolan comprit qu'il parlait de Cassidy, pas de la voiture. Sans répondre, il s'installa à l'avant du véhicule, et Cassidy prit place à côté de lui quelques secondes plus tard. Valdès, lui, alla ouvrir les battants de la porte métallique donnant sur les deux rues à l'angle desquelles se trouvait sa clinique. Cassidy lui fit signe de la main tandis qu'ils sortaient. Ils tournèrent sur la droite, s'engageant dans une ruelle qui permettait de retrouver une des artères principales de La Punta. Ils roulèrent en silence. Au moment de s'engager dans la grande rue commerçante, sur la droite, le Guerrier pila net en donnant un coup de volant : un 4x4 Nissan bleu aux vitres fumées qui arrivait de la gauche s'engouffra à fond dans la petite rue, suivi de deux véhicules identiques. Ils passèrent à quelques centimètres de lui.

— Quels cons ! lança Cassidy.

Alors que Bolan allait repartir, l'autre lui posa la main sur le bras droit.

— Un instant ! Je connais ces bagnoles. Ce sont des véhicules de la sécurité des hôtels...

Il n'eut pas besoin d'en dire plus.

CHAPITRE IX

— C'était pas la bagnole du véto ? demanda Mattéo.

Manuel Gutierrez se tourna vers son voisin, qui conduisait le Nissan.

— Quoi ?

— Le pick-up, là, au coin, c'était pas celui du véto, Valdès ? Des Silverado, y en a pas trente-six, à La Punta...

Gutierrez fronça les sourcils. Qu'est-ce qu'il en savait, lui ? Il n'avait pas d'animaux et n'avait donc jamais eu besoin des services d'un vétérinaire. Et, de toute façon, il avait rarement affaire dans ce coin de ville.

— J'en sais rien, maugréa-t-il. On verra bien.

Il n'était pas de bonne humeur. Il n'aimait vraiment pas ce qui se passait à La Punta... Il n'aimait pas pour la simple et bonne raison que, normalement, il ne se passait *rien* à La Punta. Rien de rien. Or là, depuis vingt-quatre heures, cela pétait de tous les côtés, avec en vedette la silhouette fantomatique de cet Américain sorti de nulle part.

Plus les minutes passaient, et plus il se demandait s'il ne devrait pas annuler sa visite chez James Rodriguez. Régler la situation ici devenait une priorité. Il lui faudrait juste trouver une bonne excuse, un motif plausible, qui n'éveille pas les soupçons de son « associé ».

Devant eux, au niveau de l'intersection avec une ruelle qui partait sur la gauche, il y avait un mur en crépi jaune délimitant les contours d'un terrain. Ils étaient assez rares, dans ce quartier de modestes maisons alignées les unes à côté des autres.

— C'est lui, là, indiqua Mattéo.

Il désignait un type d'un certain âge qui bavardait avec une vieille femme tenant un petit chien dans ses bras. Ils se trouvaient devant la double porte métallique qui ouvrait sur le terrain, juste au coin. L'homme regarda dans leur direction, à deux ou trois reprises, sans que Gutierrez parvienne à décider s'il était inquiet ou non.

S'ils avaient commencé par lui, c'était parce que le vétérinaire était selon leurs renseignements la seule vraie relation de Cassidy. Tout le monde ou presque connaissait le pêcheur, en ville, mais il n'y avait que Valdès chez qui il se rendait régulièrement – et inversement. Ils étaient de la même génération, ils avaient l'un et l'autre des origines américaines et tous deux avaient la réputation de se trimballer un putain de caractère. Sans parler de leur goût prononcé pour la bière.

La voiture de Gutierrez s'arrêta devant Valdès. Les autres véhicules l'imitèrent. Gutierrez ordonna à Mattéo de rester au volant et il sortit avec les deux hommes qui se trouvaient à l'arrière. Il s'approcha de

Valdès, qui s'était tu.

— Je cherche Dennis Cassidy, dit-il sans se présenter ni même saluer le vétérinaire. Vous le connaissez, je crois ?

L'autre hocha la tête.

— Oui.

— Vous ne l'auriez pas vu récemment, par hasard ?

— Non.

Gutierrez se tourna et, d'un mouvement de tête, il fit signe aux occupants des autres voitures de le rejoindre. Le vétérinaire commença de s'agiter.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Allez jeter un coup d'œil à l'intérieur, ordonna Gutierrez à ses hommes.

Il gardait les yeux fixés sur Valdès, pour guetter ses réactions. L'autre semblait assez calme, comme s'il n'avait pas de raison précise de s'inquiéter. Son regard se porta derrière Gutierrez. Au même moment, le moteur d'une voiture emplît la petite rue. Le moteur d'une voiture qui roulait un peu trop vite.

Gutierrez se retourna.

La voiture qu'ils avaient croisée un peu plus tôt fonçait dans leur direction.

Bolan avait fait demi-tour dans la rue commerçante sur laquelle ils étaient sur le point de s'engager, pour revenir dans celle où se trouvait la clinique vétérinaire de Valdès, un peu plus loin. Il s'arrêta au bout de quelques mètres.

Il cherchait une idée. Une idée qui fasse courir le moins de risque possible à Cassidy. A Valdès. Et accessoirement à lui-même. Dans l'immédiat, c'était Valdès qui était le plus exposé. Le vétérinaire risquait de gros ennuis si jamais les autres rentraient chez lui et trouvaient le camion de Cassidy. Le Guerrier n'accepterait pas qu'il lui arrive quelque chose. Il lui avait ouvert sa maison et l'avait accueilli sans discuter, il lui avait aussi donné des informations intéressantes. Bolan avait une dette à son égard.

— Prenez le volant, ordonna-t-il soudain à Cassidy. Vite !

Le pêcheur eut un instant d'hésitation, comme si son cerveau avait besoin d'un peu de temps pour saisir l'information. Puis il sortit du 4x4 pour le contourner par l'avant tandis que Bolan passait du siège conducteur au siège passager. Il ouvrit la boîte à gants dans laquelle il avait rangé le Desert Eagle et le Beretta 93-R. Il prit le premier.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda Cassidy en claquant la portière.

— Foncez, et on verra.

Cassidy n'eut pas besoin de se le faire répéter.

La voiture ne devait pas dépasser les soixante ou soixante-dix kilomètres à l'heure, mais le mugissement du moteur dans la petite rue déserte, et le nuage de poussière que soulevait le véhicule, donnaient l'impression d'une vitesse deux fois supérieure. Tout le monde avait les yeux fixés sur le véhicule.

Gutierrez s'aperçut qu'il avait machinalement porté la main à son holster, sous son aisselle. Il interrompit son geste. Pas de ça devant le vétérinaire et la femme au chien. Il vit que certains de deux ou trois de ses hommes, les plus aguerris, avaient eu le même réflexe que lui – et comme lui, ils avaient suspendu leur geste.

Ils reculèrent tous alors que le pick-up Chevrolet arrivait. La réverbération, sur le pare-brise, empêcha Gutierrez de voir qui se trouvait à l'intérieur. Le Silverado ne ralentit pas. Il longea comme une fusée les trois voitures stationnées l'une derrière l'autre et passa à leur hauteur en laissant dans son sillage un tourbillon de sable et de poussière.

Qu'est-ce que ça voulait dire, encore ?

— C'est votre voiture, non ? demanda Gutierrez en se tournant vers Valdès.

Cette fois, l'autre parut troublé.

— N... non.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Gutierrez s'adressa aux hommes des deux véhicules de queue.

— Vous me le rattrapez, vite. Sans casse, bien sûr. Et vous me le ramenez. Pendant ce temps, nous allons avoir une petite conversation avec M. Valdès. On ne se connaît pas et je suis certain que nous avons plein de choses intéressantes à nous raconter...

La rue qu'ils remontaient, une des artères traversant La Punta du nord au sud, se poursuivait jusqu'à la montagne qui s'élevait à l'entrée de la ville. C'était là que les habitations étaient les plus nombreuses et les plus modestes. Trois gamins qui jouaient au ballon dans la rue se plaquèrent contre le mur d'une maison pour les laisser passer.

— Ralentissez ! ordonna Bolan.

Cassidy leva le pied, et le Guerrier regarda dans le rétroviseur extérieur de la voiture. La poussière que soulevait le Silverado l'empêchait d'y voir correctement, mais il parvint quand même à distinguer un autre nuage en mouvement, encore plus important, et il devina la silhouette d'un véhicule noir.

— C'est bon, annonça-t-il. Ils ont mordu à l'hameçon. Quittez la ville, maintenant.

Cassidy hocha la tête. Il attendit l'intersection suivante, l'une des dernières avant les flancs de la montagne, et prit sur la gauche. La rue

dans laquelle il s'était engagé était peu lotie; elle ressemblait à une succession de petits terrains vagues. Derrière, les autres suivaient toujours.

— Merde ! fit soudain Cassidy.

— Quoi ? demanda Bolan.

— Plus d'essence. J'avais pas vu que la jauge était au minimum et le voyant de la réserve allumé. C'est vraiment tout Manuel, ça...

Le Guerrier ne put s'empêcher de vérifier. Bon sang, c'était vrai ! En même temps, ça n'était pas forcément si grave que ça : dans le meilleur des cas, la réserve sur laquelle ils roulaient pouvait leur permettre de parcourir une centaine de kilomètres...

— Qu'est-ce que je fais ? interrogea Cassidy.

— On ne change rien à nos projets. Vous sortez de la ville.

Cassidy hocha de nouveau la tête.

— Je peux vous poser une question ? fit-il en gardant les yeux fixés devant lui.

— Je ne suis pas certain que ce soit le moment...

Bolan avait son idée sur ce qui l'attendait.

— Vous allez penser que je suis têtu, ce qui est le cas, mais je trouverais normal que vous me donniez deux ou trois infos sur ce qui se passe, sur qui vous êtes vraiment. Après ce que vous avez fait pour moi, et ce que je fais pour vous, ce serait la moindre des choses, non ?

Il ralentit, mit son clignotant, et s'arrêta à un stop. Il prit sur la droite pour s'engager sur la rue principale de La Punta, qui permettait d'entrer et de sortir de la ville en contournant le flanc de la montagne, sur la gauche, en bord de mer. Ensuite, c'était un no man's land désertique jusqu'à Puerto Peñasco. Ils roulèrent un instant en silence. Derrière, les autres semblaient conserver une certaine distance. Avaient-ils juste l'intention de les suivre ? Ou attendaient-ils un terrain plus discret pour passer à l'offensive ?

— Vous faites toujours ça ? finit par demander Cassidy.

— Quoi ?

— Vous ne répondez jamais aux questions qu'on vous pose ?

Bolan ne put retenir un sourire.

— Moins vous en saurez sur moi, et mieux ce sera, je vous assure.

— Parce que c'est secret défense ? Parce que ce serait dangereux pour vous – et éventuellement pour moi ? A moins que vous n'ayez pas confiance en moi ?

— Ça mène où ? demanda soudain Bolan en tendant la main devant lui.

Ils avaient contourné la montagne, et la route s'éloignait peu à peu de la mer. Le Guerrier venait de remarquer un panneau indiquant une direction, sur la droite.

— C'est un chemin destiné aux touristes qui auraient envie

d'escalader la montagne – qui est un ancien volcan, d'ailleurs, au cas où vous l'ignoreriez. Ils ont aménagé un parking, des tables de pique-nique et une espèce de chemin de randonnée qui permet de rejoindre le sommet. Une sacrée vue, à ce qu'il paraît, mais je n'ai jamais essayé. Comme la plupart des habitants du coin, d'ailleurs. La journée, avec le soleil et la chaleur, c'est impraticable. Sans parler de toutes les petites bestioles que les gens n'aiment pas trop, en général.

— Tournez.

— Hein ? Mais qu'est-ce que vous voulez faire ? C'est un cul-de-sac !

— Tournez.

Cassidy le regarda un instant, puis haussant les épaules, il mit son clignotant. Quelques secondes plus tard, ils roulaient sur un sentier poussiéreux, avec le désert sur leur droite, la montagne sur leur gauche, et la mer droit devant.

Et derrière eux, deux voitures dont les occupants n'avaient probablement pas les meilleures intentions à leur égard.

Gutierrez était à cran. Parce qu'il avait l'impression de ne pas maîtriser complètement la situation. Et parce qu'il n'arrêtait pas de penser à son rendez-vous avec James Rodriguez, qu'il était censé rejoindre en Californie dans quelques heures à peine. Il était d'autant plus énervé qu'il avait la conviction qu'à l'origine de ce sac de nœud, il y avait ce fils de pute de Julio Fuentes, abruti et incapable, qui passait son temps dans les trois hôtels de son cousin à faire le joli cœur auprès de riches touristes américaines et mexicaines. Ils en étaient débarrassés, et ça n'était pas plus mal. Le problème numéro un restait cet Américain insaisissable, invisible ou presque, dont on ne savait rien, sinon qu'il était dangereux, redoutablement dangereux. Gutierrez n'avait aucune envie d'affronter un fantôme.

Il fallait qu'il sache qui était ce type.

Et qu'il s'en débarrasse au plus vite.

Il se tourna vers Valdès. Ils se tenaient dans la cour avec deux de ses hommes. Mattéo, qui avait stationné la voiture dehors, les rejoignit, fermant le portail derrière lui. Le vétérinaire ne semblait pas particulièrement inquiet. S'il avait peur, il cachait bien son jeu.

— J'ai quelques questions très précises à vous poser, commença Gutierrez avec calme. J'attends des réponses précises.

L'autre ne réagit pas.

— Qui est cet Américain ?

— Quel Américain ?

La gifle partit sans que Gutierrez ait l'impression d'avoir commandé son bras. Il frappa le vétérinaire du dos de la main gauche, et l'autre recula d'un pas, sans perdre l'équilibre. Il porta la main à ses

lèvres et baissa les yeux dessus. Il saignait.

Les choses commençaient mal.

Une fois de plus, Gutierrez avait le sentiment d'être pris dans l'engrenage d'une machine incontrôlable. Aux yeux des habitants de La Punta, il était l'ami et le plus proche collaborateur de Pablo Fuentes. Il était resté pendant près de deux ans dans son ombre, jusqu'à ce que l'état de Fuentes l'oblige à prendre peu à peu les choses en main. Cette passation de pouvoir était la meilleure chose qui pouvait lui arriver, d'autant que les choses s'étaient faites discrètement. Et c'était tout aussi discrètement qu'il avait commencé de lancer des projets qui permettraient non seulement d'éponger les dettes de Fuentes, mais aussi de gagner beaucoup d'argent. Mais pour cela, il avait besoin de la couverture derrière laquelle il se cachait depuis des années.

Là, la situation risquait de l'obliger à ôter son masque et il n'aimait pas ça.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Valdès. Pourquoi vous avez fait ça ?

Il savait très bien pourquoi. Gutierrez n'avait pas envie de jouer au chat et à la souris, il n'était pas d'humeur.

— Nous soupçonnons cet homme d'avoir tué le cousin de M. Fuentes, hier. Nous voulons l'interroger.

— Ça n'est pas à la police de s'occuper de ça ?

Gutierrez inspira profondément.

— Vous posez beaucoup trop de questions, monsieur Valdès. Et vous ne répondez pas à *mes* questions. Je vais finir par m'énerver.

En vérité, il était déjà sur le point d'exploser. Tout ce qui se passait faisait remonter en lui des pulsions anciennes, des réflexes de son ancienne vie. Il avait des envies de meurtre, de sang, de violence.

Et puis, soudain, ce que le vétérinaire lui avait dit s'imposa à lui en même temps qu'une idée.

La police.

Il fixa Valdès avec dureté.

— Je vais vous faire une confidence – quelque chose que je n'ai jamais dit à qui que ce soit. Avant de venir travailler ici, avec Pablo, j'ai eu une autre vie. Un autre nom. D'autres activités. Il est arrivé plus d'une fois qu'on me confie des personnes dont on cherchait à obtenir des informations, des aveux, ou qu'on voulait punir pour leur comportement...

Il laissa sa phrase en suspens, scrutant le moindre changement dans le regard et l'expression du vétérinaire. Les premiers signes de peur, d'une peur viscérale, apparaissaient. Il avait l'habitude, il les reconnaissait tout de suite.

— Je n'aimais pas particulièrement ça, mais je faisais ce qu'on me

demandait de faire. J'obéissais aux ordres. Et au fil des ans, j'ai acquis un certain savoir-faire. La douleur, la souffrance qu'on peut infliger à un homme ont assez peu de secrets pour moi.

Il regarda derrière Valdès.

— C'est votre cabinet, là que vous recevez vos « patients » ? J'imagine que vous utilisez toutes sortes d'ustensiles. J'aimerais bien que vous me montriez ça... Emmenez-le ! ordonna-t-il à ses hommes.

Et pendant qu'ils entraînaient le vieux, qui n'en menait pas large, Gutierrez sortit son portable.

Le matin, le capitaine Julio Estancha arrivait toujours le premier au poste de police de La Punta. C'était normal; il était le plus gradé et devait montrer l'exemple. Il aimait aussi profiter de l'endroit seul, sans ses hommes. A La Punta, les effectifs comptaient huit policiers – trois au poste de police, deux en patrouille, en ville et dans ses environs, et deux hommes au repos. C'était largement suffisant, d'autant que le poste fermait entre 2 heures du matin et 8 heures. Si les gens avaient des problèmes après 2 heures, ils devaient attendre. Cela n'était pas grave, puisqu'il ne se passait à peu près jamais rien à La Punta, en tout cas rien d'important.

Jusqu'à hier.

Il avait du mal à croire que trois personnes avaient été tuées. Dans la même journée. La même pièce. Et visiblement par la même personne. C'était Manuel Gutierrez, l'associé de Pablo Fuentes, qui l'avait contacté en début de matinée pour le prévenir de la mort de Julio Fuentes. Les deux autres victimes, ainsi que le survivant, travaillaient dans l'un des hôtels de la côte. La veille, Estancha avait déjà eu la visite de Gutierrez : il lui avait demandé de faire son possible pour trouver rapidement le coupable, tout en restant le plus discret possible. Il voulait éviter que cette affaire rejaillisse sur la réputation de son patron, mais aussi sur ses hôtels et plus largement sur la ville.

Estancha avait promis de faire son possible. Jusqu'ici, la seule piste était celle d'un Américain venu voir Adelina, la patronne de la Bella Anciana, juste avant la bagarre. La description qu'elle en avait faite était assez floue – grand, brun, musclé, bronzé... –, mais elle s'était souvenue qu'il avait dit travailler dans le tourisme. C'était ce détail qui avait permis de trouver un homme correspondant à ce profil parmi les clients inscrits au Princessa, un des hôtels de M. Fuentes. Il avait curieusement disparu. Localiser ce suspect et l'interroger était la priorité des hommes d'Estancha, d'autant qu'on avait retrouvé dans la chambre de cet Américain de la drogue et une arme – curieusement peu cachées, presque mises en évidence.

Le capitaine Estancha était un homme d'habitude. Sa journée était

ponctuée de rituels auxquels rien, pas même sa première affaire criminelle, ne le ferait déroger. C'était sa façon de se prouver qu'il avait une certaine emprise sur le monde et sur sa vie, contrairement à la plupart des habitants de cette planète. Dès son arrivée au poste de police, il mettait la machine à café en marche. Il se rendait dans son bureau et allumait son ordinateur. Il regardait les messages, consultait la liste des choses à faire qu'il avait rédigée la veille avant de partir. Puis il appelait sa mère, à Puerto Peñasco. Ensuite, il attendait l'arrivée de ses hommes.

Ce matin-là, il venait de se servir sa dernière tasse de café avant le déjeuner quand le téléphone sonna, dans son bureau. Sa ligne directe.

Sa tasse à la main, il alla décrocher.

— Capitaine Estancho, commissariat de La Punta, j'écoute...

— Bonjour, capitaine, fit une voix masculine. Vous devriez aller chez le Dr Valdès, le vétérinaire. Je crois qu'il s'est passé quelque chose. Quelque chose de grave.

CHAPITRE X

— Ralentissez ! ordonna soudain Bolan.

Le bout du chemin était en vue. Le Guerrier apercevait déjà deux ou trois bancs de pique-nique, ainsi qu'une petite camionnette de tourisme stationnée à proximité. Il ne voulait surtout pas mêler des inconnus à ce qui allait se passer. La présence de Cassidy le contrariait déjà assez; il n'avait pas envie de devoir se soucier en plus de la sécurité d'innocents.

Des scrupules que les autres enfoirés n'auraient sûrement pas.

— Ralentissez ! répéta-t-il.

Cassidy leva le pied de l'accélérateur et freina légèrement. Alors que la vitesse du Chevrolet tombait à cinq ou six kilomètres à l'heure, Bolan ouvrit sa portière.

— Hé ! mais qu'est-ce que vous foutez, bon sang ? cria Cassidy.

— Ne vous occupez pas de moi. Continuez à rouler. Une fois au bout du chemin, vous laissez la voiture et vous essayez de rejoindre le groupe de touristes.

— Mais...

Bolan n'entendit pas la suite; il avait déjà quitté le véhicule. Comme ils n'allaient pas trop vite, il parvint à courir une poignée de secondes à côté de la voiture en se tenant à la portière. Il la lâcha soudain et se mit aussitôt à gravir la base de la montagne. La pente étant assez douce, cela ne posa aucun problème. Au bout de quelques mètres, il s'arrêta au niveau d'une petite protubérance de la roche qui faisait penser à un gros champignon. Il s'abrita à moitié derrière et se tourna en direction du chemin et des deux véhicules qui les avaient suivis jusque-là et roulaient en laissant derrière eux une impressionnante formation de poussière.

Les autres l'avaient-ils vu descendre du Silverado ? Il n'en avait aucune idée. Ils étaient à une cinquantaine de mètres de lui, à présent. A cette distance, il préférerait s'en remettre au Desert Eagle et aux 50. Action Express, qui feraient plus de dégâts. Tenant l'arme à deux mains, qu'il cala sur le haut de son champignon, il visait le premier véhicule quand celui-ci ralentit soudain, puis s'arrêta brusquement. Le Guerrier se tendit. Les deux voitures étaient noyées dans la poussière. Il dut attendre que celle-ci retombe un peu, comme au ralenti.

Alors qu'il était sur le point de presser la détente du gros pistolet et de balancer sa première ogive, les voitures se mirent soudain à reculer. Dans un bel ensemble, les deux conducteurs braquèrent sur la droite, puis sur la gauche alors qu'ils repartaient en marche avant.

Ils avaient fait demi-tour.

Et ils s'en allaient.

Le Guerrier resta un instant à les suivre des yeux, dans le cran de mire et le guidon de son pistolet, jusqu'à ce qu'il soit évident qu'ils étaient bien en train de partir et qu'il les perde de vue. Il n'eut même pas le temps d'éprouver du soulagement; le doute et les soupçons prirent aussitôt le commandement. Ça n'était pas normal. Pourquoi les flingueurs se seraient-ils donné la peine de les suivre jusqu'ici pour faire demi-tour au dernier moment ? Ça n'avait aucun sens.

Ou plutôt, ça en avait forcément un.

Tout en descendant pour rejoindre le chemin, Bolan chercha une réponse. Alors qu'il marchait en direction du parking, un peu plus loin, il vit le Silverado qui venait au-devant de lui. Cassidy s'arrêta et Bolan alla s'installer côté conducteur. Il ne jugea pas utile de rappeler au pêcheur qu'il lui avait demandé de quitter le véhicule et de l'attendre à l'abri.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? interrogea Cassidy.

— Je ne sais pas. Ils arrivaient, et puis soudain, ils ont fait demi-tour.

Bolan observa un silence et murmura, plus pour lui-même :

— Je n'aime pas ça.

Il pensait surtout à Valdès. Il avait peur que les autres aient brusquement décidé de changer de tactique. Jusque-là, l'affrontement avec Bolan ne leur avait pas réussi. Ils avaient donc tout intérêt à essayer autre chose. Utiliser le vétérinaire comme appât, comme moyen de chantage ou monnaie d'échange. Aucun de ces scénarios ne plaisait à Bolan.

Ils avaient fait le chemin inverse sans échanger un mot, Cassidy sentait que Richardson était tendu, et il n'aimait pas ça. Curieusement, il n'était pas plus inquiet que ça quand ils étaient sortis de la ville avec les deux voitures derrière eux. Il avait beau savoir que les deux véhicules en question étaient occupés par des hommes dangereux, sans doute des tueurs de la même race que ceux dont il avait reçu la visite chez lui, la présence de Richardson avait un effet apaisant : comme si, avec lui, il ne craignait rien.

La situation avait changé. C'était pour Valdès qu'il se tracassait. Manuel n'était pour rien dans ce qui se passait. Il n'avait fait que les accueillir pour la nuit. Les autres n'avaient rien de plus à lui reprocher. Mais Cassidy sentait que le viol de Carmen et l'intervention de Richardson avaient mis en branle une machine de violence et de mort impossible à contrôler. Les choses ne s'arrêteraient qu'avec la destruction de l'une ou l'autre des parties, pas avant.

Ils passèrent une première fois devant la petite clinique, longeant le mur, puis passant au niveau de la porte. Tout semblait de nouveau

normal. Calme. Ils repassèrent et cette fois, Cassidy remarqua que la double porte de la cour était entrouverte. Il s'arrêta.

— Je vais jeter un coup d'œil, lui glissa Richardson. Attendez-moi. Et ne coupez pas le moteur.

Cassidy le suivit du regard tandis qu'il rejoignait la porte. Il le vit glisser la main sous sa veste en même temps qu'il entraît, sans doute pour prendre son arme.

Il dut se passer une minute, interminable. Et comme Richardson ne revenait toujours pas, ce fut plus fort que lui : Cassidy coupa le contact de la voiture et descendit. Il regarda autour de lui, mais ne vit personne, à part une vieille tout en noir qui se rendait à pied vers le centre en poussant un petit chariot vide. Il se glissa à son tour dans l'ouverture du portail et se retrouva dans la cour, prenant sur la droite pour rejoindre la maison de Valdès. Au même moment, Richardson sortit brusquement de la petite clinique, mitoyenne de la maison. Il sursauta. L'autre avait en main un de ses pistolets, celui équipé d'un silencieux, et il l'avait braqué sur lui. Il avait dû entendre du bruit, sans savoir ce qui se passait.

— Qu'est-ce que vous foutez là, bon sang ? aboya-t-il en venant vers lui.

— Vous mettiez du temps et...

— Il faut se tirer d'ici, vite !

— Et Manuel ? Il n'est pas là ?

Il vit l'Américain froncer les sourcils.

— Ecoutez, je...

— Il s'est passé quelque chose ? coupa Cassidy.

Richardson inspira profondément.

— Il faut partir, Dennis. On ne peut plus rien pour lui.

Cassidy eut l'impression que quelque chose l'avait percuté violemment. Il en resta comme K.O., le souffle coupé. Qu'est-ce qu'il racontait, nom de Dieu ? Qu'est-ce que ça voulait dire : « On ne peut plus rien pour lui » ?

— Que s'est-il passé ? Où est-il ?

— Je vous l'ai dit, on ne peut plus rien pour lui. Je suis désolé. Mais je vous assure, il faut s'en aller.

Cassidy ne l'entendait plus. Il contourna Richardson, se dégagea d'un mouvement brusque quand l'autre voulut le retenir, et il marcha à grands pas vers la porte vitrée de la clinique. Ses yeux le brûlaient. Il avait du mal à respirer.

Il avait atteint la porte, que Richardson avait laissée entrouverte. Il entrevit son ami, couché sur la table d'observation, dans une posture étrange. Il ne bougeait pas. Il vit aussi du sang, beaucoup de sang, sur le mur d'en face. Sa vue se brouilla. Tout paraissait noyé dans le rouge, soudain.

Bolan, qui l'avait rejoint, l'obligea à se retourner et s'éloigner. Cette fois, il le prit par son bras blessé, et Cassidy sentit comme un courant de douleur le transpercer. Il n'avait plus les idées claires. Il ne comprenait plus rien à ce qui se passait. Tout son univers semblait se disloquer, se désagréger.

— Venez, maintenant, lui murmura Bolan.

Cassidy ferma les yeux en inspirant. Il hocha la tête. Quand il rouvrit les yeux, il se figea. Derrière celui qu'il appelait Richardson, au niveau du portail, des hommes venaient de faire leur apparition.

Des policiers.

Bolan comprit aussitôt qu'il se passait quelque chose. Cassidy regardait fixement derrière lui, vers le portail. Au même moment, le Guerrier entendit des bruits de pas précipités. Il fermait les doigts sur son Beretta, prêt à pousser Cassidy pour le mettre au sol et à faire volte-face, quand une voix lança :

— Police ! Pas un geste ! Levez les bras en l'air !

Le Guerrier songea fugitivement que les deux ordres étaient incompatibles.

— Vous les connaissez ? chuchota-t-il à Cassidy. Ce sont bien des flics ?

L'autre ramena son regard vers lui, fronça les sourcils, puis baissa les paupières avec un hochement de tête à peine perceptible. Bolan tentait d'analyser la situation à la lumière des infos dont il disposait. Il savait, d'après les indications de Schwarz et du Ranch, mais aussi ce qu'il avait appris de Valdès et Cassidy, que la police de La Punta n'était pas complètement indépendante de Fuentes et Gutierrez, sans qu'il ait pu déterminer la nature de cette relation. Rien ne prouvait donc que cette police ait quoi que ce soit à se reprocher, qu'elle ait du sang sur les mains. Ces flics, toutefois, quel que soit leur nombre, n'étaient pas là par hasard. On les avait prévenus. Et le Guerrier avait son idée sur le camp auquel appartenaient ceux qui les avaient appelés.

Cassidy et lui s'étaient fait piéger.

La situation ne faisait pas pour autant de ces policiers ses ennemis. Bolan n'était pas un tueur de flics, sauf quand les flics en question avaient franchi, largement et irrémédiablement, la frontière qui séparait le bien et le mal tel que le Guerrier les concevait. C'était déjà arrivé. Là, comme n'importe quel juge, il devait respecter le principe d'innocence. Jusqu'à preuve du contraire, il lui fallait croire que ces policiers faisaient simplement leur boulot, en toute bonne foi, sans savoir qu'ils étaient manipulés par des forces qui les dépassaient et qui, contrairement à eux, n'œuvraient pas pour le bien commun.

Lentement, il leva les bras.

Aussitôt après, il sentit plusieurs paires de mains se fermer sur lui et le plaquer contre le mur, violemment. Sa pommette droite entra violemment au contact du crépi blanc et il ferma les yeux pour faire refluer la douleur.

— Tu gardes les bras en l'air ! ordonna une voix. Tu ne bouges pas.

Il sentit la pointe d'un canon lui entrer dans le bas du dos tandis qu'on le fouillait. On le délesta de son portefeuille, dont le contenu était réduit au strict minimum, de son téléphone et de son arme. Il entendit un léger sifflement, puis quelqu'un demanda :

— Vous avez vu ça, capitaine ?

— Quelqu'un sait ce que c'est ? interrogea celui qui devait être le capitaine.

— Un Beretta 93-R, capitaine. Avec un réducteur de son. Ça tire par rafales.

Du coin de l'œil, Bolan vit un homme passer les menottes à Cassidy. Le pêcheur, qui n'avait toujours pas prononcé un mot, n'offrit aucune résistance. Les yeux baissés sur le sol, il semblait comme abattu. Résigné.

Le bracelet d'une menotte se ferma sur le poignet gauche de Bolan. On lui abaissa le bras, puis un autre bracelet se ferma sur son poignet droit. Quand on le retourna, dos au mur, il se trouva face à cinq policiers, dont deux armés de Colt 38 braqués sur lui. Ils portaient des uniformes marron et gris et des casquettes à visière. L'un d'eux, un peu enrobé, la quarantaine, devait être le capitaine.

— Merde !

La voix provenait du cabinet de Valdès, sur la droite. Tout le monde se tourna vers le policier qui se tenait sur le seuil, comme figé. Il pivota lentement.

— Capitaine... c'est...

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? s'impatiente le capitaine.

— C'est...

D'après Schwarz, il n'y avait pratiquement pas de criminalité, ici. Le spectacle qui attendait les policiers dans le cabinet du vétérinaire risquait de les changer désagréablement.

C'était une vraie boucherie. Il ignorait quel genre de pourri avait commis cette horreur – ils s'y étaient peut-être mis à plusieurs –, mais il fallait forcément qu'il ait une certaine habitude de ce genre de saloperie. Il fallait aussi qu'il ait l'estomac bien accroché. Et si l'on creusait un peu plus, le traitement qu'on avait fait subir au malheureux Valdès trahissait une certaine frustration, comme si celui qui avait fait ça avait profité du moment, de l'occasion, pour se défouler; comme si Valdès avait été le réceptacle de toute une violence contenue, refoulée.

On l'avait couché sur la table d'observation du petit cabinet. Il

avait été égorgé. On lui avait aussi ouvert le ventre, et comme si cela ne suffisait pas, son bourreau lui avait vidé le ventre, balançant les organes internes encore chauds, palpitants, sur le mur qui faisait face aux deux fenêtres, nu à l'exception d'un petit tableau. Sans doute réalisé par un artiste local, il représentait La Punta vue de la mer, avec en arrière-plan la montagne. Tout le mur était à présent maculé de taches rougeâtres, plus ou moins foncées. Des morceaux de quelque chose de gluant étaient accrochés au fil qui retenait le tableau.

Le flic qui avait eu la primeur du spectacle, après Bolan, s'éloigna pour aller vomir. Bolan, qui fixait le capitaine, vit qu'il paraissait ébranlé. La situation à laquelle il était confronté dépassait visiblement le champ de ses compétences. Ce qui se passait n'entraînait pas dans le cadre de ce qu'il était en mesure d'analyser.

— Que... Qu'est-ce que vous avez fait ? balbutia-t-il en fixant également Bolan.

— Nous n'avons rien fait. Le mal était déjà fait quand nous sommes arrivés, Dennis et moi.

Un des policiers s'était approché de la porte. Il se contenta de jeter un vague coup d'œil, détournant aussitôt le regard.

Si Bolan était toujours persuadé qu'on avait cherché à le piéger, il sentait à présent qu'il avait une chance de s'en sortir. Le salopard qui s'était acharné sur Valdès en espérant lui faire porter le chapeau avait surestimé les policiers, leur capacité de résistance face à l'horreur. Ils étaient sous le choc, désarmés par cette situation trop inhabituelle; ils ne savaient pas comment réagir. En jouant habilement, il devait être possible de les prendre par la main et de les amener où il voudrait.

— Nous ne sommes pour rien dans cette horreur, expliqua Bolan d'une voix posée. Dennis était le meilleur ami de M. Valdès.

Le regard dans le vide, le policier hocha la tête. Il était perdu. Bolan décida de pousser encore un peu l'avantage.

— Quelqu'un vous a appelés, c'est ça ? Quelqu'un vous a prévenus du meurtre ?

Le flic ne réagit pas tout de suite, puis il hocha de nouveau la tête.

— C'est forcément quelqu'un qui a vu ce qui s'était passé, poursuivit Bolan. Quelqu'un qui a peut-être même participé à cette monstruosité. Pourquoi cette personne n'est-elle pas restée sur place ? Vous voyez bien que ça cloche. On a cherché à nous piéger...

Le regard du policier croisa celui de Bolan. Un regard hésitant, chancelant. Il suffirait d'un rien pour qu'il bascule du côté de Bolan ou décide de poursuivre dans son erreur.

Il allait parler quand une voix s'éleva soudain, du côté de l'entrée.

— Faites attention à lui, capitaine Estancha. Il est dangereux.

Comme les autres, Bolan tourna les yeux vers le portail. Plusieurs hommes venaient de faire leur entrée, avec à leur tête un grand type

habillé d'un élégant costume gris. Il avait des cheveux noirs coiffés vers l'arrière et le visage grêlé de cicatrices d'acné. C'était Bolan, et rien que Bolan, qu'il fixait d'un regard intense. Trop intense. Ses lèvres semblaient même esquisser un sourire, comme s'il avait du mal à contenir sa joie.

Le Guerrier sut aussitôt à qui il avait affaire.

— C'est lui l'assassin du cousin de M. Fuentes et de ses amis, expliqua Manuel Gutierrez. Nous en avons la preuve, ajouta-t-il en brandissant un téléphone qu'il avait sorti de sa poche de veste. Et visiblement, il vient d'ajouter le pauvre M. Valdès au nombre de ses victimes.

Il passa devant tout le monde et alla jeter un coup d'œil dans le cabinet de Valdès.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Quelle... horreur ! Comment peut-on faire une chose pareille ?

Il se retourna vers eux, et Bolan vit bien à son expression, et surtout à son regard, qu'il jouait la comédie. Il ne se souciait d'ailleurs même pas de la jouer correctement. Il s'amusait. Il était même probablement l'auteur de la boucherie.

— C'est forcément lui, lança-t-il en dévisageant Bolan. C'est évident : il a une tête de tueur.

Bolan, qui soutenait son regard sans faiblir, ne put s'empêcher de tourner la tête vers le policier. Sa confusion semblait encore avoir monté d'un cran. Le nouveau venu en profita.

— Je sais bien que ça n'est pas à moi de vous dire ce que vous avez à faire, capitaine Estancha, mais j'aimerais que vous mettiez cet assassin en prison. Tout de suite. Et sous très bonne garde. Ce personnage est dangereux. Que tous vos effectifs soient en état d'alerte. Je vais tout de suite demander à quatre de mes hommes de vous accompagner. Je chargerai peut-être d'autres membres de la sécurité de nos hôtels de vous assister. Je dois partir avec M. Fuentes tout à l'heure, pour un rendez-vous important, et nous serons de retour demain matin assez tôt. Nous reparlerons de toute cette affaire. Je vois bien que les événements vous dépassent un peu.

— Mais...

— Oui, capitaine ?

Le flic n'alla pas plus loin que son « mais ». Bolan put mesurer l'emprise que Fuentes et Rodriguez avaient sur La Punta en général, et sur sa police en particulier. Il sentait aussi le désarroi du policier, confronté à une situation inédite et une violence comme il n'en avait sans doute jamais vu jusqu'à présent.

— J'aimerais aussi que vous fassiez discrètement disparaître toutes les traces de ce qui s'est passé ici, ajouta Gutierrez. Il ne faut pas affoler inutilement la population. Nous verrons si nous décidons ou

non de garder secret ce drame. Celui qui s'est déroulé hier est déjà suffisant...

Le policier opina, la tête baissée.

— Et pour M. Cassidy ? demanda-t-il d'une voix à peine audible.

Cette fois, l'homme au costume gris ne chercha pas à réprimer son sourire.

— Vous avez trois cellules, sauf erreur de ma part. Pour une fois, vous serez presque complet.

Alors que Manuel Gutierrez et ses hommes s'éloignaient, le capitaine Estancha s'interrogeait.

Il se posait des questions qu'il aurait sans doute dû se poser depuis déjà longtemps.

Au regard de la situation qui prévalait dans une grande partie du pays, La Punta ressemblait à un havre de paix. Les rares délits étaient de petits vols, des bagarres d'ivrognes, le plus souvent des touristes, et quelques accidents de la circulation. Estancha s'expliquait ce calme par la relative prospérité des habitants : tout le monde, ici, avait un travail et un logement. Et quand un étranger s'avisait de venir troubler la tranquillité de la ville, on lui conseillait gentiment de s'en aller.

Chacun, ici, était conscient de ce qu'il devait à Pablo Fuentes. Son retour à La Punta, un peu plus de trois ans auparavant, avait été une bénédiction. Grâce à la petite fortune qu'il avait gagnée dans l'immobilier et la finance, il avait sorti la ville du lent déclin dans lequel elle s'enfonçait. La pêche, qui avait longtemps été la ressource principale, ne faisait plus vivre : il y avait de moins en moins de poissons dans le golfe et la pêche, pour des raisons environnementales, était de plus en plus réglementée. Fuentes avait apporté son argent et ses idées, et en l'espace de quelques années, La Punta s'était réveillée. On y voyait des touristes et les conditions de vie des habitants s'étaient nettement améliorées.

Depuis un certain temps, toutefois, le vernis de ce tableau idyllique commençait de se craqueler. Reclus chez lui, Pablo Fuentes était devenu quasiment invisible; il avait laissé le devant de la scène à son ami et associé, jusque-là resté dans l'ombre. Mais l'arrivée aux commandes de Manuel Gutierrez avait coïncidé avec l'apparition de rumeurs et de faits curieux. Plusieurs dizaines de nouveaux employés dans les trois hôtels, que l'on ne voyait apparemment pas beaucoup travailler. Trois énormes hangars construits en bord de mer, sur des terres jusque-là non loties, dont l'accès était strictement contrôlé. Estancha avait aussi entendu toutes sortes de racontars, plus ou moins fantaisistes, auquel il n'accordait pas vraiment d'intérêt. L'ennui, la jalousie et la malveillance poussaient les gens à dire tout et n'importe quoi.

C'était du moins ce qu'il se répétait.

A présent, il se demandait s'il n'avait pas cherché à occulter une réalité gênante; à écarter tout ce qui risquait de nuire à sa petite vie tranquille, sans problème. Plusieurs morts, dont un tué avec une barbarie inconcevable; cet Américain au physique et au regard impressionnants; Gutierrez qui le traitait comme un laquais... Décidément, quelque chose n'allait plus.

Mais que pouvait-il, lui, le petit flic, face au soudain déchaînement de violence qui s'abattait sur La Punta ?

CHAPITRE XI

— Comment ça va, aujourd'hui ?

Pablo Fuentes aurait pu s'agacer que l'autre commence toujours par la même phrase. Bizarrement, c'était le contraire qui se passait. Il lui suffisait d'entendre ces quatre mots pour se sentir déjà mieux : ils agissaient comme une formule magique qui lui permettait d'ouvrir deux fois par semaine sa parenthèse avec le Dr Armando, psychiatre à Mexico.

Car, depuis presque un an, Pablo Fuentes voyait un psy.

Enfin, « voyait », c'était une façon de parler. Le Dr Armando avait exceptionnellement accepté que leurs séances se déroulent par téléphone. Le tarif exorbitant de ces consultations pas comme les autres permettait sans doute de faire passer la pilule. Le mardi et le jeudi, un peu avant le déjeuner, Fuentes s'enfermait dans son bureau, s'installait sur la chaise longue en cuir noir, près de la baie vitrée, et il appelait le Dr Armando. Il se coiffait d'un casque équipé d'un micro-casque, s'isolant du monde pour ne plus rien entendre que la voix du psychiatre.

— Ça va, répondit comme chaque fois Fuentes, presque machinalement. Ou plutôt... non, ça ne va pas...

— Que se passe-t-il ?

Armando avait une voix incroyable. Basse, toujours posée, rassurante. Il était comme un point de stabilité, inébranlable, dans ce monde de dingues. Rien ne semblait l'atteindre.

C'était Gutierrez, qui avait eu cette idée. Il voyait bien que Fuentes allait mal. Que tout allait mal, en fait. Les trois hôtels de La Punta ne marchaient pas aussi bien qu'il l'avait pensé. Ses caisses étaient presque vides. Et lui-même, du reste, avait l'impression de se vider peu à peu. Il n'allait pas bien. L'euphorie qu'il avait éprouvée en revenant dans sa ville natale, en lançant tous ses projets, avait laissé place à une dépression impossible à nier.

Il avait d'abord cru que Gutierrez plaisantait, avec cette histoire de psy. Il avait refusé, résisté, puis cédé face à l'insistance de son ami. Il ne le regrettait pas.

— Un de mes nouveaux clients tient absolument à ce que j'aille voir ses nouvelles installations hôtelières..., expliqua-t-il.

— Et alors ?

— Je n'ai pas envie d'y aller. Cela ne m'intéresse pas. Mais je ne peux pas lui dire. Enfin... pas comme ça.

— C'est un de vos clients, et ce qu'il fait ne vous intéresse pas, dites-vous ? C'est un peu curieux. Je sais que vous avez eu du mal à

reprendre vos anciennes... activités, nous en avons beaucoup parlé, mais vous y trouvez votre compte, non ? D'un point de vue financier et plus personnel – car vous réussissez. Tout ce que vous avez entrepris, ces derniers mois, est couronné de succès.

Au départ, Fuentes était pratiquement incapable de communiquer avec le médecin, de s'ouvrir à lui; il n'arrivait pas à parler librement et en toute confiance. Jusqu'au jour où Gutierrez lui avait expliqué que le psychiatre était au courant de tout : de ses anciennes activités, de celles de son frère et de la façon dont il avait été tué. Il était tenu au secret professionnel et garderait tout pour lui. A partir de là, les choses avaient été beaucoup plus faciles, pour Fuentes. Il avait eu l'impression d'une délivrance et avait commencé d'attendre avec impatience chacune de ses séances avec Armando.

— C'est possible, oui..., murmura-t-il d'une voix à peine audible. Mais il y a aussi cet homme...

— Pardon ? Je ne vous ai pas bien entendu.

— Il y a un homme. Un Américain qui est en ville depuis quelques jours. Il a tué un de mes cousins – Julio, nous avons déjà parlé de lui.

Il raconta ce qui s'était passé, du moins ce que lui avait raconté Gutierrez. Il avait bien senti que Manuel ne lui disait pas tout. Comme toujours. Mais là, il avait perçu une réelle inquiétude, de la tension. Il se passait quelque chose.

— Cet homme... il me fait peur.

Parfois, comme en cet instant, Fuentes aurait donné cher pour que le toubib soit à côté de lui, pour pouvoir sentir sa présence rassurante. Fuentes n'avait jamais vraiment connu son père. Javier Fuentes, qui vivait de la pêche comme à une époque beaucoup d'habitants de La Punta, avait disparu lors d'une sortie en bateau alors que son plus jeune fils, Pablo, n'avait que quelques mois. Plus les années passaient, et plus Fuentes avait l'impression que cette absence lui pesait. Comme lui pesaient celle de sa mère et, quoique différemment, celle de son frère.

Sans qu'il sache exactement pourquoi, la présence de cet Américain le mettait dans un état de fébrilité intense. Il avait le pressentiment que la parenthèse ouverte trois ans plus tôt, quand il était revenu s'installer à La Punta, était en train de se refermer. Que tous les fantômes qu'il pensait avoir laissés à Tijuana étaient en train de revenir le hanter.

Que les choses allaient mal tourner.

— Il y a la police, non ? lui fit remarquer Armando. Et puis, vous êtes bien protégé. Je crois savoir que M. Gutierrez a chargé deux hommes de votre sécurité, chez vous...

Fuentes était toujours surpris par la quantité d'informations que le Dr Armando détenait à son sujet, comme si quelqu'un d'autre le

renseignait. Il ne se rappelait pas lui avoir parlé des gardes qui occupaient, par roulements, deux pièces situées à l'avant de la villa. Il ne les voyait jamais. Ils étaient venus s'installer le jour où il avait remis le pied à l'étrier et recommencé de travailler pour les quelques riches hommes d'affaires dont Manuel lui avait confié les intérêts. Il avait été d'abord surpris, puis il les avait vite oubliés. La Punta restait de toute façon la ville la plus sûre du Mexique.

Enfin, jusqu'à aujourd'hui.

— Je ne sais pas..., bredouilla Fuentes.

— Vous m'avez parlé de ce client, celui que vous devez aller voir. Eh bien, allez-y, justement. Depuis combien de temps n'avez-vous pas quitté La Punta ?

— Je... je ne sais pas.

— Je le sais, moi. Cela fait plus d'un an. Un an passé sans sortir ou presque de chez vous, devant vos ordinateurs, cette petite ville dont, pardonnez-moi, on fait le tour en une demi-heure... Vous avez besoin de prendre l'air, Pablo, de prendre du recul, aussi, de la distance. Je ne dis pas que ce que vous me dites au sujet de cet Américain ne contient pas une part de vérité – s'il y a eu mort d'homme, c'est grave –, mais croyez-moi : partez ne serait-ce que quelques heures de La Punta et voyez ce qui se passe. Je pense que vous allez être agréablement surpris...

— Mais ce qui arrive est grave, docteur ! Cet homme débarque en ville, et soudain, il y a des morts, des blessés. Cela n'était pas arrivé depuis des années !

— Je vous vois venir, Pablo. Vous pensez que c'est vous, c'est ça ? Que c'est parce que vous avez repris vos anciennes activités que le malheur s'abat sur votre ville ? Il faudra bien un jour que vous vous débarrassiez du sentiment de culpabilité qui vous ronge. Ce n'est pas votre faute, si votre père est mort ! Ce n'est pas votre faute, si votre frère est mort ! Ce n'est pas votre faute, si votre mère est morte ! Vous comprenez ?

Il se tut, sans doute pour reprendre son souffle. Fuentes, sous le choc de ce que lui balançait le psy, resta silencieux.

— Allez-y, Pablo. Allez voir ce client. Vous verrez, vous en tirerez un profit énorme.

Quand Fuentes raccrocha, quelques instants plus tard, il se sentait mieux. Pas aussi bien que d'habitude, mais mieux.

Des coups, à la porte, le sortirent un peu trop vite du cocon qui s'était formé autour de lui. On aurait pu croire que la personne écoutait sa conversation et attendait qu'il en ait terminé avec le Dr Armando.

— Entrez, dit-il en se levant de la chaise longue en cuir.

C'était Gutierrez.

— Je ne te dérange pas ?

Sans attendre de réponse, il entra et ferma la porte derrière lui.

— J'ai une excellente nouvelle, Pablo. On a capturé l'Américain.

Fuentes, qui se dirigeait vers son bureau, s'immobilisa.

— Capturé ? Vivant ? Mort ?

— Il est vivant. Mais ne t'inquiète pas : il est sous bonne garde dans la prison de la ville.

— C'est suffisant ?

Gutierrez hocha la tête.

— C'est vrai que la confiance que je veux bien accorder au capitaine Estancho a ses limites. J'ai peur que ce type, cet Américain, soit un trop gros poisson pour lui. Je lui ai adjoint quelques hommes des services de sécurité des hôtels, à tout hasard.

Il regarda sa montre, à son poignet droit.

— Bien, il est un peu plus de midi. Nous avons rendez-vous là-bas à 18 heures. Nous décollerons à 16 heures. Je passe donc te prendre vers 15 heures. En attendant, je te souhaite un bon appétit.

Il s'approcha de Fuentes et, un grand sourire aux lèvres, lui donna une petite tape sur l'épaule. Fuentes se demanda si ce n'était pas lui qui devrait voir un psy. Alors que la situation semblait sur le point de leur échapper, il paraissait plus détendu que jamais.

*

* *

Le Dr Ramon Armando raccrocha son téléphone et se laissa aller contre le dossier de son gros fauteuil de bureau. Il était vidé. Comme après chacune de ses séances avec Pablo Fuentes. Pendant la demi-heure qu'il passait avec son patient de La Punta, il devait contrôler les émotions qui se bouscuaient en lui – la peur, la colère, la curiosité, le dégoût, l'intérêt ou encore la compassion.

Ce Pablo Fuentes n'était pas un patient comme les autres.

D'abord, il lui avait été imposé. Quelques mois plus tôt, un certain Manuel Gutierrez était venu le voir pour lui demander de suivre Fuentes à distance. Pour le convaincre, il avait notamment proposé de signer un gros chèque qui irait au service de recherche en psychiatrie que dirigeait Armando. Lequel avait refusé l'offre. Non seulement les consultations à distance allaient à l'encontre de ses principes, mais ce Gutierrez et ses manières de faire ne lui inspiraient rien de bon. Son intuition ne l'avait pas trompé : sans se démonter, l'autre était passé directement au chantage. Il en savait visiblement beaucoup sur Armando; il avait menacé de le dénoncer au fisc pour l'appartement qu'il avait acheté à Mexico sous un nom d'emprunt et, plus grave, de parler à sa femme de la jeune fille qui occupait cet appartement et à qui Armando rendait régulièrement visite. Le psychiatre n'avait pas eu le choix.

C'est ainsi que depuis maintenant plusieurs mois, Armando passait une demi-heure avec Fuentes, deux fois par semaine. L'homme n'allait pas très bien, c'était une évidence. La perte de son père, très jeune; celle de son frère dans des conditions effroyables; puis celle de sa mère : non seulement il ne parvenait pas à surmonter ces deuils, mais il développait un sentiment de culpabilité croissant. Il n'avait pas de vie affective et sexuelle depuis des années. Il se repliait de plus en plus sur lui-même. A chaque séance, Armando avait l'impression de le trouver un peu plus mal.

Dans des conditions normales, il aurait peut-être pu quelque chose pour lui. Il n'était malheureusement pas libre. L'homme qui était venu le voir, ce Gutierrez, l'appelait avant chaque séance pour lui donner des instructions. Il utilisait Armando, ses relations privilégiées avec Fuentes et l'empire qu'il avait sur lui, pour l'influencer dans son comportement. C'était lui qui avait achevé de le convaincre de reprendre ses anciennes activités professionnelles, alors qu'elles lui faisaient horreur. Il y avait de quoi : blanchir de l'argent sale, de l'argent de la drogue, était non seulement criminel, mais dangereux. Il suffisait de voir tous les morts, souvent innocents, que ce fléau infligeait à un rythme quotidien au Mexique. Mais les affaires de Fuentes, et de Gutierrez, n'allaient apparemment pas très bien, à La Punta, et il fallait au plus vite faire rentrer de l'argent frais dans les caisses. Armando avait persuadé Fuentes que se remettre ainsi au travail était une façon de régler ses comptes avec le passé, du moins de commencer; une façon aussi de commencer à aller mieux. Sauf que l'évidence était là : il allait de plus en plus mal.

Quelques instants avant cette séance, il avait reçu l'habituel coup de fil. Cette fois, il devait assurer à son patient que quitter quelques heures La Punta pour rendre visite à un important client américain lui ferait le plus grand bien. Quoique peu convaincu, Armando n'avait pas le choix. Fuentes lui avait paru plus vulnérable que jamais; il semblait très affecté par certains événements qui se déroulaient dans sa ville. Du coup, Armando n'avait eu aucun mal à l'influencer.

Si Gutierrez l'appelait avant chacune de ses consultations téléphoniques avec Fuentes, il devait ensuite à son tour le contacter. Il composa le numéro. On décrocha à la troisième sonnerie.

— Alors, comment va-t-il ? demanda Manuel Gutierrez.

Gutierrez était fébrile. Fébrile comme il ne l'avait pas été depuis longtemps.

Quand Pablo Fuentes, après l'exécution de son frère, avait décidé de tout plaquer pour venir s'établir à La Punta, proposant à Gutierrez de le suivre, celui-ci avait d'abord refusé. Et puis, il avait réfléchi – ça lui arrivait. Il en était arrivé à la conclusion que le destin lui offrait

peut-être une chance unique de tourner la page, de s'extraire une bonne fois pour toutes du monde de violence et de terreur dans lequel il baignait depuis son enfance à Tijuana. Déjà, sa vie avait changé du tout au tout depuis qu'il avait été assigné à la sécurité de Fuentes. Il ne se réveillait plus chaque matin avec la peur au ventre, l'idée que c'était peut-être la dernière journée qui lui restait à vivre. La torture et le meurtre ne faisaient plus partie de son quotidien.

Il avait donc accepté d'accompagner Fuentes dans sa ville natale. Il n'avait pas eu à le regretter. Ils avaient vécu les deux premières années sur un nuage. Tout était facile, quand on avait des millions de dollars à dépenser. Ils avaient joué avec La Punta comme des gamins avec un jeu de société. Ils avaient fait construire les hôtels; ils avaient modernisé la petite ville, aidé des gens à réaliser des projets. Tout semblait si facile.

Trop facile, sans doute. Brusquement, les nuages avaient commencé de s'amonceler. Il y avait eu la mort de la mère Fuentes, qui ne s'était jamais vraiment remise de la mort de son fils aîné – et de la découverte de ses activités véritables. La perte de sa mère avait profondément affecté Fuentes. Là-dessus, la crise économique leur était tombée dessus. Les réserves de Fuentes, qui semblaient inépuisables, avaient fondu comme neige au soleil. En même temps, ils s'étaient rendu compte que La Punta tardait à devenir la destination touristique que Fuentes avait rêvée : ses trois luxueux hôtels perdaient de l'argent, beaucoup d'argent. Cet échec relatif l'avait enfoncé un peu plus dans la dépression.

Dès lors, Gutierrez avait pris les choses en main.

Il avait convaincu son ami de voir un psy. Il l'avait aussi persuadé de reprendre partiellement ses anciennes activités. En quelques mois, il avait réussi à renouer le contact avec d'anciens clients de Fuentes, liés ou non à la drogue, trop contents de retrouver ce génie des placements discrets et lucratifs, et très vite, des sommes énormes avaient transité entre leurs mains. Avec une partie de l'argent qui rentrait, Gutierrez avait commencé à faire des achats, des armes, un lot de vieux hélicoptères russes à retaper; il avait aussi engagé des hommes. Il était lucide : il savait qu'en remettant ne serait-ce qu'un doigt dans la dope, ils prenaient le risque d'attirer l'attention sur La Punta. Paradoxalement, tout cela avait excité Gutierrez au plus haut point. Il avait compris qu'il commençait un peu à s'emmerder sur ce petit bout de terre...

Ce qui venait de se passer avec l'Américain constituait en tout cas un sérieux avertissement. A lui seul, cette enflure avait causé autant de dégâts qu'une petite armée de flingueurs. L'expérience était très instructive : non seulement Gutierrez allait devoir renouveler ses troupes, mais il devrait aussi veiller à un meilleur entraînement de ses

hommes. La vie paisible de La Punta avait l'inconvénient majeur de ramollir les gens, de diminuer leurs capacités de réaction face au danger. Autre enseignement intéressant : Gutierrez, lui, n'avait pas perdu la main ni l'instinct. Alors qu'il ignorait tout de l'autre connard, il avait senti qu'il balançait plutôt du côté de la loi. D'où son idée de le faire arrêter par des policiers; l'Américain n'avait pas osé tirer.

Il avait la conviction que ce type représentait un danger maximum, à tout point de vue. La meilleure chose à faire était donc de s'en débarrasser au plus vite. Mais il représentait aussi une masse de questions qu'il était difficile de laisser sans réponse. Qui était-il ? Pour qui travaillait-il ? Que savait-il sur Fuentes ? Sur Gutierrez lui-même ? S'il le tuait tout de suite, Gutierrez ne le saurait jamais.

Il le garderait au chaud, dans la prison de La Punta, jusqu'à ce qu'ils reviennent de chez Rodriguez. Ensuite, il se chargerait lui-même de l'interroger. Il éprouvait une certaine impatience à la perspective de le faire parler. Il sentait qu'il avait affaire à un coriace. Il allait devoir retrouver de vieilles recettes, ses réflexes d'autrefois. Ce qui s'était passé chez le vétérinaire l'avait un peu surpris. C'était comme si la violence qu'il avait réprimée pendant toutes ces années s'était brusquement libérée. Le plaisir qu'il avait pris autrefois à faire souffrir ou ôter la vie lui était soudain revenu, intact. Il avait aussi pris un certain plaisir à observer les hommes qui se trouvaient avec lui. Il avait vu ceux qui détournaient les yeux quand il avait égorgé le vieux, d'un parfait coup de scalpel. Et il les avait tous vus, blêmes, quand il l'avait éventré comme un animal et l'avait vidé de ses tripes. L'odeur était pestilentielle. Ils étaient deux à être allés vomir dans un coin de la petite pièce. Il les avait vus trembler quand il leur avait ordonné de balancer tous ces immondices contre le mur...

Les hommes présents à ce moment-là le regardaient différemment, à présent.

Cette petite séance avait aussi amené à la surface une question délicate qu'il avait jusque-là réussi à éviter. Pablo Fuentes. Il était pour lui un fardeau, un poids mort qui risquait à courte échéance de lui causer des problèmes. Le moment n'était-il pas venu de songer à s'en débarrasser ?

CHAPITRE XII

En fait de prison, le poste de police de La Punta disposait d'une suite de trois petites cellules en enfilade. Leur seul confort, si on pouvait parler de confort, était une minuscule banquette en ciment, scellée dans le mur, sur laquelle il était pratiquement impossible de s'allonger, même en repliant les jambes. La lumière provenait de trois rampes de néon fixées au plafond du couloir qui longeait les cellules.

Elles étaient situées à l'arrière du poste de police, lequel avait été installé dans l'une des rues les plus fréquentées de La Punta, entre une petite allée et une boutique qui vendait des journaux, des cigarettes et des souvenirs. L'intérieur du poste était aussi propre qu'impersonnel, avec une entrée faisant office d'accueil et de salle d'attente. Un comptoir la séparait d'une grande salle dans laquelle Bolan avait compté trois bureaux tandis qu'on les amenait, Cassidy et lui, vers l'arrière. Ils avaient suivi un premier couloir, et longé trois portes sur la droite, pour arriver à une autre porte, visiblement renforcée, avec dans sa partie supérieure une petite fenêtre vitrée. L'un des policiers avait sorti son trousseau et ouvert la porte, qui donnait sur les cellules. On avait enfermé Cassidy dans la première et Bolan dans la troisième, laissant vide celle du milieu. On les avait débarrassés auparavant de toutes les affaires qui leur restaient, et même de leurs chaussures, leur passant des menottes aux poignets.

La cellule du milieu était en permanence occupée par deux hommes de Gutierrez. Armés de Glock 22, assis sur des chaises qu'ils avaient apportées des bureaux, ils étaient chargés d'assurer une garde rapprochée des prisonniers, à qui il était interdit d'échanger le moindre mot. Les équipes de surveillance étaient régulièrement renouvelées, sans doute pour permettre aux hommes de se reposer. Jusqu'à présent aucun policier ne s'était montré.

Bolan n'avait pas la moindre idée du temps qu'il avait déjà passé ici. Trois heures, peut-être quatre. Il commençait à avoir soif, envie de pisser, aussi. Mais quand il avait demandé s'ils auraient droit à quelque chose à boire ou à manger, on lui avait fait comprendre que ça n'était pas au programme. Cassidy ne bougeait pas. Il avait les yeux fermés et le dos voûté, la tête penchée vers l'avant.

L'Exécuteur éprouvait une drôle d'impression. Celle que Gutierrez se servait du poste de police pour garder ses deux prisonniers le temps de son absence. Et qu'à son retour, demain, il les récupérerait et s'occuperait d'eux. S'il avait simplement voulu les tuer, il l'aurait fait sans attendre. Il les aurait embarqués et les aurait abattus dans un coin tranquille, avant de se débarrasser de leurs cadavres. Il devait

avoir d'autres projets. Et si Bolan se fiait à ce qu'il avait lu dans le regard de Gutierrez, mais aussi à ce qu'il avait vu dans le cabinet du malheureux Valdès, ces projets n'avaient rien de réjouissant.

La porte donnant sur les cellules s'ouvrit soudain, et un homme apparut. Bolan l'avait déjà vu. Il avait avec lui deux grands sacs en papier. Le Guerrier n'espéra même pas un instant que leur contenu leur était destiné, à Cassidy et à lui. Il vit donc sans surprise le nouveau venu entrer dans la cellule du milieu, déposer les sacs sur la banquette en ciment et disposer leur contenu dessus. Des bouteilles de Bohemia et des *tortas* tout chauds et dégoulinant de sauces. Un autre homme apparut qui apportait avec lui deux chaises supplémentaires.

Quelques instants plus tard, les quatre salauds étaient en train de festoyer bruyamment, lâchant d'énormes rots à chaque gorgée de bière.

Le capitaine Estancha savait qu'il n'allait pas pouvoir rester sans rien faire bien longtemps. Les limites de ce qu'il était capable de supporter avaient été largement dépassées. Les hommes que Manuel Gutierrez avait chargés de « l'aider » à veiller sur les deux prisonniers se comportaient comme si le poste de police leur appartenait. Ils allaient et venaient sans arrêt, ne cessaient de parler, de s'interpeller en braillant. Ils avaient insulté le pauvre Gomez qu'Estancha avait envoyé prendre des nouvelles des prisonniers. Humilié, Estancha avait ordonné à ses hommes de rentrer chez eux, à l'exception de Gomez, justement. Diego Gomez et lui avaient le même âge, un peu plus de trente-cinq ans, et ils se connaissaient depuis toujours. Si, en public, ils se comportaient comme devaient le faire un officier et son subordonné, ils redevenaient dans le privé les amis qu'ils étaient. Ils s'étaient réfugiés dans le bureau d'Estancha, laissant la salle de police aux hommes de Gutierrez.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Gomez.

— Comment ça ?

— Tu trouves ce qui est en train de se passer normal, Julio ?

Estancha détourna les yeux et haussa les épaules. Gomez se doutait bien de ce qu'il pensait. Ils avaient déjà eu de nombreuses conversations de ce genre. Ils savaient que de nombreux employés de Fuentes et Gutierrez avaient des passés douteux – et en les voyant réunis ici, dans son poste de police, il se demandait si ce « passé » n'était pas aussi leur présent. Ils avaient entendu quelques histoires qui circulaient sur le fonctionnement des hôtels de la côte, sur les immenses hangars qui avaient été récemment construits sur un terrain de Pablo Fuentes. Ils n'avaient évidemment pas oublié de quelle façon était mort Hugo Fuentes, les activités mafieuses qu'il avait menées pendant des années... Mais Estancha et Gomez tenaient l'un comme

l'autre à leur travail. Ils avaient des familles, des vies assez confortables. Ils n'avaient jamais trouvé l'envie ni le courage de risquer tout ça en allant s'intéresser de trop près à Pablo Fuentes et Manuel Gutierrez.

Là, pourtant, les événements des dernières heures semblaient vouloir leur forcer la main. Il y avait cette bagarre au cours de laquelle le cousin de Pablo Fuentes avait été tué. Il y avait la mort épouvantable de ce pauvre Valdès. Deux personnes avaient aussi téléphoné : la nuit dernière, alors qu'elles revenaient de Puerto Peñasco, elles avaient vu depuis la route des flammes du côté de chez Cassidy... Estancha n'avait pas eu le temps d'aller vérifier.

Toute cette violence n'arrivait pas soudain par hasard. Cet Américain y était forcément pour quelque chose.

Mais quel était son rôle ? Pour qui roulait-il ? Estancha n'avait pas pu l'interroger – les hommes de Gutierrez ne lui en avaient pas laissé la possibilité. Son intuition, l'impression qu'il avait ressentie les rares fois où leurs regards s'étaient croisés, cette façon qu'il avait eue de se rendre sans opposer la moindre résistance... tout cela l'amenait à penser qu'ils étaient plus ou moins du même côté.

En tout cas, qu'ils avaient le même ennemi. Et après ? Cela ne lui disait pas ce qu'il devait faire...

— Julio ?

Il leva la tête vers Gomez.

— Hein ?

— Tu n'as pas répondu à ma question. Tu trouves que ce qui se passe est normal ?

Estancha le regarda sans rien dire. Il avait l'impression que quelque chose cédait en lui, poussé par des courants contradictoires qui le traversaient de part en part. Il n'y comprenait rien, mais il sentait que ce qu'il attendait, ou redoutait, depuis longtemps était en train d'arriver. Il avait l'impression, aussi, qu'une force supérieure avait pris le contrôle de ses pensées, de ses actes.

Il se leva et ôta sa veste, sa ceinture, avec le holster et son arme de service.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Gomez.

Sans répondre, il s'approcha du meuble à tiroirs qui se trouvait sur la droite de son bureau. Il ouvrit le troisième tiroir en partant du haut et en sortit un petit holster de cheville, ainsi que le Beretta 3032 Tomcat qui allait avec, enveloppé dans un linge en microfibres. Il posa le pied droit sur son fauteuil et, relevant le bas de son pantalon, il mit le holster en place. Il sortit le revolver de son emballage, introduisit les six / sept cartouches dans le barillet et, après avoir glissé l'arme dans le holster, il rebassa le bas de son pantalon.

Le flingue était quasiment invisible.

Son regard croisa celui de Gomez, qui l'avait observé sans rien dire.

— Julio...

Estancha s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule.

— Ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer.

Il s'apprêtait à faire la chose la plus insensée de sa vie; la plus dangereuse, aussi. Pourtant, jamais il ne s'était senti aussi sûr de lui.

— Hé, fils de pute, j'te cause !

Bolan savait que l'autre pourri lui parlait. Mais il continuait de regarder droit devant lui, ignorant les bruits de mastication, les rots et les provocations des quatre porcs qui buvaient et s'empiffraient dans la cellule du milieu.

— Alors, t'as pas un peu faim ? continua le flingueur qui l'avait interpellé. Je suis sûr que si. Tiens, je vais être sympa...

— Marco ! protesta un des autres. Les ordres, c'est qu'on doit rien leur donner.

— Je sais, je sais, répondit son copain.

Du coin de l'œil, Bolan vit qu'il se levait et sortait de sa cellule. Il vint se planter devant lui, de l'autre côté des barreaux, sa bouteille de bière dans une main et le reste de son *torta* dans l'autre. Il le laissa tomber par terre.

— Oh ! mince...

Il marcha ensuite dessus et récupérant ce qu'il pouvait, il passa la main à travers deux barreaux et balança la nourriture sur Bolan. Après un court moment d'hésitation, ses trois copains décidèrent que la chose était du plus haut comique et ils se mirent à rire. Le Guerrier, lui, n'esquissa pas le moindre mouvement et continua de regarder droit devant lui.

Agacé par son absence de réaction et encouragé par les rires des trois autres, le pourri ne se laissa pas abattre.

— Tu sais quoi, *gringo* ? lança-t-il. Je crois bien que la bière, elle m'a donné une putain d'envie de pisser.

Hilare, il posa sa bouteille et entreprit de baisser la fermeture Eclair de son pantalon pour uriner dans la cellule de Bolan. Son rire se calma peu à peu, avant de disparaître complètement : pas moyen de sortir une moindre goutte. Comme si le regard de Bolan, rivé au sien, bloquait sa vessie.

La porte qui donnait sur les cellules s'ouvrit soudain.

— Qu'est-ce que vous foutez, bon sang ?

Toutes les têtes se tournèrent vers le capitaine Estancha, qui venait d'entrer. Il avait deux petites bouteilles d'eau en main. Les sourcils froncés, il embrassa toute la scène et ses yeux déjà emplis de colère se chargèrent de rage.

— Vous êtes chez moi, ici ! ajouta-t-il. Et ces hommes sont mes prisonniers !

Il se pencha pour faire passer une des petites bouteilles d'eau dans la cellule de Cassidy et la poser par terre. Le temps qu'il se redresse, le dénommé Marco avait remonté la fermeture de son pantalon et se précipitait vers lui. D'un coup de la main, il débarrassa le policier de la bouteille qui lui restait.

— Ta gueule, poulet ! aboya-t-il. Tant qu'on est ici, on est chez nous, O.K. ? Toi, tu restes dans ton coin et tu te fais oublier. Casse-toi, maintenant !

Estanca ne bougea pas. Il resta une ou deux secondes à affronter le flingueur du regard. Les deux hommes faisaient à peu près la même taille, un mètre soixante-quinze environ. Et soudain, à la surprise de tous ceux qui assistaient à la scène, à commencer par Marco, la tête du policier partit vers l'avant et s'écrasa sur le nez du pourri qui poussa un mugissement de douleur. Plié en deux, il porta les mains à son nez qui pissait déjà le sang.

Sans se presser, Estancho alla récupérer la bouteille en plastique, par terre, et il s'approcha de la cellule de Bolan. Son regard accrocha celui du Guerrier et, deux fois, parut lui indiquer un point situé vers le bas. Sa chaussure droite. Ou sa cheville.

— Attention ! cria le Guerrier.

Marco s'était redressé. Le visage en sang, il se précipita vers Estancho, qui prit le temps de déposer la bouteille dans la cellule de Bolan et pivota pour faire face au flingueur. Il se retrouva le dos plaqué contre les barreaux. Marco lui avait rentré le canon de son Glock dans la bouche.

— Tu vas me payer ça, fils de pute ! Je ne sais pas encore ce que je vais te faire, mais sur la tête de ma mère, je te jure que tu vas me le payer !

Si tout le monde fixait les deux hommes, Bolan avait baissé les yeux vers la cheville droite d'Estancho. Il avait entré le pied dans la cellule, entre les barreaux, juste à côté de la bouteille d'eau. Le Guerrier entrevit la pointe d'un holster et comprit.

— Jabor ! Luis ! aboya Marco. Amenez-vous !

Il s'essuya le visage de son bras gauche, tout en retirant le canon de son arme de la bouche du policier. Alors que les deux intéressés se levaient lentement, sans trop d'enthousiasme, Bolan se baissa insensiblement. Quand les flingueurs sortirent de leur cellule, il avait la main à quelques centimètres de la bouteille en plastique, mais aussi de la cheville d'Estancho. Marco était trop occupé par le policier pour se soucier de lui. Le Guerrier ferma la main sur la bouteille, sans chercher à se cacher. Le tueur resté dans la cellule avait dû suivre son manège, car il lança :

— Lâche ça tout de suite, *gringo* !

Les autres, qui avaient rejoint Marco, regardèrent de quoi il s'agissait, et Bolan passa la main à travers deux barreaux, lançant la bouteille le plus loin possible en la faisant rouler sur le sol. Au moins quatre paires d'yeux la suivirent instinctivement. Le Guerrier eut alors une demi-seconde pour soulever le bas du pantalon d'Estancha et récupérer le petit Beretta qui se trouvait dans le holster.

Marco, qui faisait toujours face au policier, baissa les yeux. Il perdit un quart de seconde à se demander par quel prodige l'Américain enfermé dans sa cellule avait maintenant un flingue en main, un flingue dont le canon semblait braqué droit sur lui...

Quand il comprit – s'il comprit –, le petit revolver expulsa dans un coup de tonnerre et un éclair en miniature quelques grammes de plomb brûlant qui lui pénétrèrent le cou au niveau de la carotide. Un geyser de sang, plus important que le précédent, jaillit de sa blessure, tandis que Marco titubait en arrière dans un gargouillement répugnant, plein de colère et d'incompréhension. Dans un geste inutile, il porta sa main gauche déjà rouge de sang à sa gorge. Les doigts de sa main droite, déjà privés de force, laissèrent échapper le flingue qu'ils tenaient. Le dos contre le mur du couloir qui longeait les trois cellules, il glissa lentement. Quand il toucha le sol, ses yeux vitreux avaient cessé de voir.

Entre-temps, alors qu'Estancha, dans un réflexe salutaire, s'était jeté par terre sur sa gauche, Bolan s'était tourné vers sa droite, lui, vers la cellule voisine, et il avait de nouveau pressé la détente du Tomcat. L'ogive frôla les barreaux, et au lieu d'atteindre le torse du flingueur qui avait récupéré son arme sur la table et s'était levé, elle fut légèrement déviée, lui pénétrant le bras au moment où il allait ouvrir le feu. Le canon de son flingue fut déporté vers la droite, et la balle que vomit son Glock alla se perdre du côté de ses deux copains, sans les atteindre. Bolan tira de nouveau. Cette fois, le pourri eut un cri étouffé par la .32 ACP qui lui pénétrait l'œil droit. La partie inférieure du cerveau en bouillie, il rebondit lourdement contre la grille qui le séparait de la cellule de Cassidy. Il tomba sur le côté, les doigts de sa main droite inutilement crispés sur son arme.

Quand Bolan se tourna vers les deux autres pourris, le plus paniqué des deux avait perdu une bonne seconde à chercher son arme dans son holster d'épaule, avant de se rappeler qu'il avait laissé le Glock posé sur la table, comme les autres. Son copain, plus vif d'esprit, avait pigé tout de suite le problème. Alors que Bolan ouvrait le feu sur le premier, la bouche ouverte sur un cri silencieux, il s'élança vers la porte de la petite prison. Le Guerrier ne chercha même pas à l'atteindre – avec les divers obstacles que représentaient les grillages et les barreaux métalliques, il avait trop de chances de le manquer. Le

flingueur sur lequel il venait de tirer était assis par terre, les deux mains sur le bide, du sang entre ses doigts, et qui se mit à couler de sa bouche. Il releva les yeux vers Bolan, et lentement, sans bruit, il bascula sur le côté.

— Vite, ouvrez-nous ! lança le Guerrier à Estancha, qui se redressait lentement. Dépêchez-vous, bon sang !

Mais le policier semblait un peu égaré. Au même moment, la porte de la prison s'ouvrit de nouveau. Bolan, qui avait braqué son arme dans cette direction, se détendit légèrement en reconnaissant l'uniforme d'un des hommes d'Estancha. Les sourcils froncés, le nouveau venu regarda dans tous les sens, essayant visiblement de comprendre ce qui se passait. Ses yeux s'arrêtèrent sur Bolan, sur l'arme qu'il avait à la main, et il s'approcha prudemment, son Colt 38 braqué en direction du Guerrier.

— C'est bon, Diego, lui dit Estancha. Il est avec nous. Il m'a sauvé la vie.

Il s'était redressé et avait sorti un petit trousseau de clés de sa poche. Il était en train d'ouvrir la cellule de Bolan, quand le Guerrier surprit un mouvement du côté de la porte. L'instant d'après, le flingueur qui leur avait faussé compagnie fit irruption dans la prison, un pistolet-mitrailleur en main. Dans un hurlement sauvage, il pressa la détente de son arme et arrosa tout autour de lui, de la droite vers la gauche, puis retour. Il mit un peu moins de deux secondes à vider son chargeur. L'atmosphère, suffocante, était dominée par une odeur de poudre et de sang.

Bolan avait eu le temps de se jeter au sol. Il avait senti deux ou trois projectiles passer à quelques centimètres de sa tête. Il n'était pas sûr que les autres aient eu le même réflexe et la même rapidité que lui. Fermant la main sur le petit Tomcat, il entrouvrit les yeux et vit le flingueur qui regardait autour de lui dans un silence irréel. Il paraissait ne plus savoir quoi faire, soudain.

Dans le couloir, Bolan entrevit la silhouette couchée du policier qui était entré juste avant que l'autre salaud arrive. Le sang qui coulait de son dos et formait une petite mare autour de lui ne laissait présager rien de bon. Le Guerrier dirigeait son regard vers Estancha, quand il le vit qui se levait, lentement. Il avait apparemment récupéré le flingue d'un des pourris. Le tenant à deux mains, il le braqua vers le type au Uzi et pressa la détente du Glock. Il fit un pas en avant et tira de nouveau sur le pourri, qui avait laissé échapper son arme et chancelait. Il s'avança encore, et une troisième balle pénétra le tueur alors qu'il s'était écroulé. Il avait utilisé cinq cartouches lorsqu'il arriva à ses pieds, surplombant le cadavre. Il s'apprêtait à vider son chargeur, mais Bolan, qui était sorti de sa cellule, le rejoignit et lui prit le flingue, doucement. L'autre se laissa faire. Au sol, le pourri

pissait le sang d'un peu partout.

Bolan se tourna vers la cellule de Cassidy. Le vieux pêcheur était couché sur le côté, les yeux grands ouverts. Inutile d'aller vérifier pour comprendre que c'était fini pour lui, cette fois. Une rage froide submergea le Guerrier. Il pensa à Valdès. Il pensa à la jeune Carmen.

Il pensa à Fuentes. A Gutierrez.

Lentement, ses deux armes en main, malgré ses menottes, il sortit de la prison, s'avança dans le couloir, puis dans la salle de police. Elle était vide. Au-delà du comptoir d'accueil, la porte était ouverte. Si d'autres flingueurs se trouvaient là un peu plus tôt, ils avaient préféré la fuite à l'affrontement. Bolan aperçut dans la rue quelques personnes qui regardaient de son côté, cherchant à voir ce qui se passait.

De nouveau, les images de Cassidy, Valdès, Carmen défilèrent devant ses yeux.

De nouveau, il pensa à Fuentes. A Gutierrez.

La guerre qui opposait l'Exécuteur à ces pourris avait soudain pris un tour personnel.

CHAPITRE XIII

— Dans une minute, monsieur ! annonça le pilote.

Bolan lui répondit en levant le pouce et il alla se poster devant la porte arrière. Ils volaient à un peu plus de deux cent cinquante kilomètres à l'heure, à une altitude de mille trois cents mètres. Bolan ouvrirait son parachute quelques secondes après avoir sauté de l'appareil, à environ mille mètres. Il aurait, pour se repérer, des lunettes de vision nocturne, et une fois au sol, il pourrait aussi compter sur un GPS dans lequel il avait entré les coordonnées précises de son objectif.

L'opération avait été improvisée dans la hâte, mais ce n'était pas un problème pour Bolan. Il avait l'habitude. Il avait été placé en mode prioritaire dès qu'il avait joint le Black Warriors Ranch, bénéficiant de tous les moyens et de toute la logistique nécessaires. Schwarz n'avait eu aucun mal à découvrir qu'un Mil Mi 8 avait décollé quelques heures plus tôt de La Punta, avec un plan de vol indiquant comme destination l'île de Santa Catalina, au large de la Californie... là où précisément un certain James Rodriguez venait de faire construire un petit hôtel de luxe pour milliardaires écolos. Les choses se précisaient. Un DHC-6 Twin Otter 400 était venu récupérer le Guerrier à l'aéroport de Puerto Peñasco, très discrètement, en début de soirée. Au même moment, une cinquantaine de militaires et de policiers avaient déjà investi La Punta. D'autres devaient les rejoindre. Le capitaine Estancha avait dirigé tout ce petit monde vers les hôtels de Fuentes, sa villa, les hangars dont il avait parlé à Bolan. Un barrage filtrant avait été établi sur la route entre La Punta et Puerto Peñasco.

Estancha n'avait pas cherché à retenir le Guerrier. Il lui avait simplement dit :

— Je ne sais pas qui vous êtes, ni pour qui vous roulez. J'ai l'intuition que je ne le saurai peut-être jamais – c'est sans doute préférable. Je sais ce que je vous dois, c'est suffisant.

A son arrivée à Puerto Peñasco, sans se soucier du temps précieux qu'il perdait, le Guerrier était passé chez la parente de Cassidy où Carmen avait trouvé refuge. Il tenait à lui apprendre lui-même ce qui était arrivé à son grand-père. En le voyant, la jeune femme avait tout de suite compris. Elle avait accueilli la nouvelle avec résignation.

Comme si elle avait su depuis toujours que cela finirait ainsi.

Ce n'était pas Jack Grimaldi, qui pilotait le Twin Otter. Il avait rejoint Washington pour aller chercher Hal Brognola, et à son grand regret, il n'avait pu revenir à temps. Dans l'avion, Bolan avait trouvé tout l'arsenal qu'il avait demandé. Ses deux armes de poing de

prédilection, le Desert Eagle et le Beretta 93-R, un fusil M4A2, équipé notamment d'une lunette de visée nocturne ATN, des chargeurs en nombre pour les trois armes, cinq grenades défensives et du C-4 avec trois détonateurs et une télécommande pour la mise à feu. Pas plus. Il préférerait ne pas trop se charger. Côté équipement, il y avait sa sinistre combinaison noire, avec une ceinture et un gilet de combat multipoches, ainsi qu'une paire de jumelles de vision nocturne. On lui avait aussi procuré deux gaines qui serviraient à protéger tout son matériel au cours du saut. Reliées à son harnais de parachute par une corde de délestage de plusieurs mètres de long, elles se portaient sous le ventral. Grâce à un système de dégrafage rapide, il les larguerait juste avant l'atterrissage afin de réduire poids et encombrement au cours de ce moment délicat.

Le relief montagneux de Santa Catalina n'avait rien d'accueillant pour les parachutistes. En scrutant des vues satellites de l'île, le Guerrier avait décidé que le meilleur endroit pour se poser serait encore les abords du minuscule aérodrome, joliment baptisé Airport in the Sky, parce que situé sur un plateau en altitude. En atterrissant là, Bolan serait à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau de la propriété de Rodriguez. Il devrait ensuite passer la petite clôture qui entourait le domaine et parcourir encore presque un kilomètre avant de rejoindre la résidence hôtelière. Il y avait pas mal d'inconnus, dans l'histoire. Le niveau de protection et de surveillance du domaine. L'éventuelle présence d'un service de sécurité. L'assurance aussi que Fuentes et Gutierrez se trouveraient toujours bien là.

Il verrait bien.

La porte devant laquelle il se tenait s'ouvrit soudain, et la seconde suivante, il tombait en chute libre, à plus de deux cents kilomètres à l'heure.

Manuel Gutierrez finissait de se préparer quand on frappa à la porte de sa chambre.

— Manuel ?

C'était la voix de Rodriguez. Il se leva, observa son reflet dans le grand miroir qui se trouvait à côté de la commode ancienne, et il marcha jusqu'à la porte pour ouvrir.

— Je peux entrer ?

— Evidemment. Tu es chez toi, non ?

Et le moins qu'on puisse dire, c'est que Rodriguez avait mis le paquet. Construite sur les hauteurs d'une falaise, dominant l'océan, son immense maison d'hôtes prenait ses aises sur deux niveaux d'environ mille mètres carrés, sans compter les terrasses, les sous-sols et l'impressionnante piscine qui occupait l'arrière de la maison. Le résultat était luxueux sans être tapageur. Les premiers clients

arriveraient le mois suivant. Avec Fuentes, ils avaient dîné tous les trois au bord de la piscine. Un dîner que Fuentes avait réussi à plomber par sa seule présence – encore que, dans son cas, il aurait plutôt fallu parler d’absence. Il était au bout du rouleau. En le voyant ici, dans un décor différent, Gutierrez prenait encore plus la mesure de son état.

— La petite surprise que je vous ai réservée ne devrait plus tarder à arriver, annonça Rodriguez. Tu es prêt ? Il faut y aller. Ce serait dommage de rater ça.

Même s’il essayait de le cacher, il était plein de nervosité et d’excitation. Une vraie pile. La surprise n’en était pas vraiment une, puisque Gutierrez savait évidemment de quoi il retournait, mais il avait hâte de voir de ses propres yeux ce projet pour lequel ils avaient tous les deux investi beaucoup d’argent. Et qui allait leur permettre de multiplier leur mise par dix. Au début. Ensuite, si tout se passait bien, ce serait par cinquante, peut-être cent.

Pablo Fuentes ignorait tout de l’entreprise, lui. Il aurait catégoriquement refusé d’investir un dollar dans une entreprise pareille. Gutierrez s’était passé de lui, comme il se passait de lui depuis plusieurs mois. Une grande partie de leurs nouveaux revenus avait été engloutie dans cette histoire.

— Je suis prêt, oui. Pablo vient de m’appeler : il ne viendra pas. Il ne se sent pas très bien. Tu as pu te rendre compte qu’il n’est pas très en forme...

Rodriguez fronça les sourcils, comme si la nouvelle le contrariait. C’était lui qui avait insisté pour que Fuentes vienne; il y tenait. Gutierrez avait dû batailler pour que Pablo consente à quitter La Punta. Et finalement, alors qu’il n’y croyait presque plus, l’autre avait accepté. Mais il aurait tout aussi bien pu ne pas être là, tant il était absent.

Le visage de Rodriguez se détendit soudain, et il eut un grand sourire.

— Entre nous, c’est aussi bien, dit-il au grand soulagement de Gutierrez. Nous serons mieux tous les deux. Allons-y, maintenant. Ce serait dommage de manquer l’arrivée du *Shark One*.

*

* *

Bolan marchait dans une direction sud, sud-ouest, au gré d’un paysage accidenté, moins rocheux qu’il le craignait. Il s’était posé un peu plus tôt à deux cents mètres environ de la piste d’atterrissage, au pied d’une petite butte située sur le côté. Il avait son Beretta en main, le Desert Eagle dans son holster de ceinture et le M4A2 dans le dos.

Après une longue descente, il arriva devant une colline légèrement pentue, dont l’ascension ne posait aucun problème. Cette partie de l’île

était moins boisée que d'autres. Il savait qu'il ne devait plus être loin des limites de la propriété de Rodriguez, maintenant. Il ralentit légèrement l'allure. Jusque-là, le seul être vivant qu'il avait croisé était une espèce de renard. Il l'avait aperçu, à une cinquantaine de mètres de sa position. L'animal avait tourné la tête vers lui, avant de détalier et de disparaître.

Soudain, le Guerrier s'arrêta en distinguant dans ses lunettes la silhouette caractéristique d'une clôture. Il s'en approcha lentement. C'était une clôture tout ce qu'il y avait de plus bête, avec des piliers de bois et du fil de fer. Lequel n'était ni barbelé ni électrifié. L'île étant plus ou moins une réserve naturelle, on avait dû imposer cette contrainte afin de ne pas risquer de blesser des animaux. Bolan n'avait pas jugé utile de prendre avec lui le matériel qui lui aurait permis de repérer d'éventuels détecteurs de mouvement et des caméras. Le domaine de Rodriguez était trop vaste, trop vallonné, trop arboré aussi, pour qu'il ait pu installer un système de surveillance sophistiqué – du moins sur toute la propriété. Les abords de la résidence hôtelière, en revanche, risquaient d'être plus délicats.

Bolan savait qu'il n'en était plus qu'à un kilomètre. Un petit quart d'heure de marche. La nuit était douce, une brise légère soufflait vers lui. Dans le ciel, la lune se levait à peine. Des conditions idéales pour approcher son objectif, songea-t-il.

Il changea d'avis quelques minutes plus tard en entendant un bruit nouveau, dans la nuit.

Des aboiements de chiens.

Il s'arrêta net. Tous les sens en alerte, il chercha à les localiser, à déterminer de quelle direction ils venaient et à quelle distance ils se trouvaient. Il s'efforça de les dénombrer, aussi. Trois ou quatre. La maison de Rodriguez, à quatre cents mètres de lui, était cachée derrière un épais rideau d'arbres dont il n'était plus qu'à une centaine de mètres. Il hésitait entre rejoindre le bois, pour profiter du couvert des arbres, et rester où il se trouvait, pour attendre l'ennemi.

En apercevant les lueurs de lampes électriques qui s'agitaient entre les troncs, il comprit qu'il n'avait pas le choix.

Rodriguez entraînait Gutierrez vers une des autres chambres situées à l'étage de l'immense bâtisse donnant sur la mer, quand son téléphone portable sonna. Il fronça les sourcils et s'arrêta.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il après avoir décroché.

Il écouta son correspondant et son expression laissa paraître une légère contrariété. Gutierrez pensa que la « surprise » avait dû prendre du retard.

— Et vous êtes certains qu'il n'y a qu'une seule personne ? Envoyez trois hommes et les chiens... C'est déjà fait ? Très bien. Tenez-moi

quand même informé. Et allez-y doucement, hein ?

Il raccrocha et remit le téléphone dans sa poche de blouson.

— Il y a un problème ? l'interrogea Gutierrez.

— Rien de grave, je pense. Quelqu'un s'est introduit sur le domaine. Soit un randonneur égaré. Soit un curieux.

— Ça arrive souvent ?

— A vrai dire, c'est la première fois. Mais ça prouve que notre système de surveillance ne fonctionne pas trop mal...

La résidence qu'avait fait construire Rodriguez était destinée à une clientèle aisée, venue chercher sur l'île de Santa Catalina du repos et une certaine proximité avec la nature – on ne se déplaçait qu'à pied ou à vélo, ou à la rigueur sur des voiturettes de golf. Il expliqua à Gutierrez qu'il n'avait pas voulu d'un dispositif de sécurité trop complexe – pour ne pas incommoder sa clientèle et pour ne pas trop attirer l'attention non plus. Avec un spécialiste, il avait étudié le terrain, sa configuration, celle de ses environs, et il avait finalement été décidé d'installer un système composé de détecteurs de mouvement à infrarouge, de capteurs optiques et sonores, de dernier cri, puissants et sûrs, couplés pour la plupart à des caméras et installés le plus discrètement possible dans une vingtaine de points stratégiques. Les tests qu'ils avaient effectués semblaient indiquer qu'aucune intrusion ne pouvait se faire sans être décelée dans l'instant.

C'était sans doute idiot, mais cette histoire mettait Gutierrez mal à l'aise, soudain. Elle le renvoyait à certains événements récents. Il avait beau se dire que l'Américain était en ce moment même enfermé dans une des cellules de la prison de La Punta, sous bonne garde, il n'arrivait pas à se détendre. Il s'excusa auprès de Rodriguez, prétextant un oubli dans sa chambre, et il tenta de joindre Marco Asuenso. Il tomba sur sa messagerie, mais ne laissa pas de message. Il n'avait pas d'autre numéro à appeler. Alors qu'il songeait à contacter le poste de police et le capitaine Estancha, pour vérifier que la situation était bien en main, il décida que ça suffisait. Qu'est-ce qu'il lui arrivait, bon sang ? Il voulait bien être prudent, paranoïaque même, mais là il devenait carrément ridicule. A croire que les névroses de Fuentes commençaient à déteindre, sur lui.

Il était peut-être vraiment temps de se débarrasser de lui.

Bolan n'avait pas la moindre idée de la façon dont il avait été repéré. Mais cela importait peu, dans l'immédiat. Le plus urgent était de gérer la menace qui arrivait sur lui.

Il releva les lunettes de vision nocturne sur son front, pour ne pas être gêné par la lumière des torches, et il récupéra le M4 en même temps qu'il se couchait sur le sol irrégulier. Gêné par une pierre, à

travers son gilet, il dut se déplacer légèrement sur la gauche. Alors qu'il collait l'œil à sa lunette, qu'il prit une ou deux précieuses secondes à régler, il entendit des voix se mettre à gueuler. Les aboiements des chiens changèrent de tonalité, et Bolan comprit qu'on les avait lâchés.

Ils sortirent brusquement du couvert des arbres.

Il dirigea le canon de son fusil vers la direction approximative des molosses, et sans vraiment les voir, il pressa la détente en mode rafale. Aux couinements de douleur qu'il perçut, le Guerrier comprit qu'il avait atteint au moins un animal. Il y eut un court instant de stupeur, chez les hommes comme chez les animaux, puis les grognements et aboiements reprirent, enragés, tandis que dans le bois des exclamations affolées s'élevaient. Toutes les lampes électriques s'éteignirent. Abandonnant son fusil, Bolan se redressa en même temps qu'il décrochait et dégoupillait une des grenades clipées à la ceinture de son gilet, et il la lança aussi loin que possible en direction des chiens, se couchant aussitôt en se protégeant la tête entre ses bras. Des coups de feu claquèrent, depuis les arbres, et la grenade explosa. Bolan sentit quelques fragments de shrapnel mordre le sol tout près de lui.

Son fusil en main, il roula sur lui-même, vers la gauche trois fois, pour modifier légèrement sa position. Il régla la vision nocturne de sa lunette et balaya du regard le champ de bataille. Il entrevit un chien qui tentait de se redresser, visiblement blessé. D'une balle en pleine tête, il mit fin à son calvaire. Impossible de dénombrer les bêtes qu'il avait dû mettre à mort, mais de ce côté-là, il n'y avait plus de dangers.

Restaient les humains.

Comme pour le confirmer, des P.-M. crépitérent en rafales depuis les arbres. Légèrement ébloui par la luminosité des éclairs de canon dans sa lunette, Bolan dut l'écarter de ses yeux, mais il avait eu le temps de compter deux armes, peut-être trois. Aucune balle ennemie n'avait atteint sa position : il était à un peu moins de cent mètres d'eux, et la portée des Uzi n'était pas suffisante.

Il redressa son fusil et colla de nouveau l'œil à sa lunette, balayant du regard le bois d'où avaient surgi les chiens et où devaient se trouver leurs maîtres. A part celles des troncs, il ne distingua aucune silhouette. Aucun mouvement non plus. En revanche, il lui sembla percevoir des voix. Les flingueurs communiquaient-ils entre eux ? Appelaient-ils de l'aide ?

Il lui restait une dizaine de cartouches dans le chargeur de son fusil. Il l'éjecta en silence pour lui substituer un chargeur neuf, avec ses 6.8 mm SPC Remington. Son arme dans la main droite, il s'avança lentement en rampant, sans bruit. Il parcourut ainsi deux ou trois mètres et s'arrêta, tendit l'oreille. Rien. Il était à découvert, il le savait,

et la vision des autres devait s'accoutumer peu à peu à l'obscurité. Il fallait agir, prendre l'initiative. Il fit encore quelques mètres à plat ventre, avant de lâcher plusieurs courtes rafales, devant lui, avant de rouler de nouveau sur la gauche pour s'éloigner de sa position. Les autres réagirent comme il l'espérait : ils rafalèrent dans sa direction approximative. Mais leurs tirs manquaient toujours de précision. Le Guerrier put en tout cas dénombrer les armes avec certitude, trois, et déterminer la position des flingueurs, sur sa droite. Ils n'avaient pas bougé.

Dès qu'ils eurent cessé le feu, sans doute pour recharger, il se redressa brusquement et se mit à courir en rafalant à son tour, dans leur direction. Il plongea au moment où le canon de son M4 expulsait sa dernière ogive et alors que les autres répliquaient une nouvelle fois. Il s'était suffisamment approché d'eux, cette fois, pour entendre le sifflement de quelques balles au-dessus de sa tête. L'une d'elles mordit le sol à quelques centimètres de lui. Pendant qu'ils tiraillaient comme des malades, il avait déclipé une grenade de son gilet. Dès que les autres cessèrent le feu, de nouveau à court de munitions, il se redressa, prit deux pas d'élan et lança la grenade dans leur direction, sur sa droite. Il devait être à moins de cinquante mètres de leur position. Ses grenades étaient plus proches de la FI russe que de la M6 américaine. Le rayon d'action était d'environ trente mètres, certains fragments de shrapnel pouvant voler jusqu'à plus de deux cents mètres. Là, elle était tombée au beau milieu des flingueurs. Autant dire qu'elle risquait de faire des dégâts.

Il entendit des cris. Les autres, sans doute occupés à recharger leurs armes, durent se planquer derrière les arbres ou se jeter au sol. Bolan, lui, courut vers le couvert des arbres, en s'éloignant le plus possible de la grenade. Il n'était plus qu'à une dizaine de mètres du bois quand elle explosa. Il tressaillit, mais continua de courir jusqu'à ce qu'il ait atteint les arbres.

Il se plaqua, puis s'accroupit contre un tronc, et en reprenant son souffle, il tendit l'oreille.

Des jurons. Une voix affolée. Des gémissements étouffés, à peine audibles.

Il chaussa ses lunettes de vision nocturne, repassa le M4 dans son dos pour le remplacer par le Beretta 93-R, et en faisant attention où il posait les pieds, il s'avança vers les flingueurs, ou ce qu'il en restait.

Alors qu'il avait franchi quelques mètres, un bruit attira son attention, léger, qui semblait se rapprocher de sa direction. Le Guerrier s'arrêta. C'était derrière lui, sur la grande partie de terrain découverte. Devant lui, du côté des flingueurs, il n'y avait aucun bruit, aucun mouvement. Même les gémissements qu'il avait cru entendre s'étaient tus.

Il comprit soudain que c'était une petite voiture électrique, qui arrivait. Des copains des tueurs ? Des gens qui se trouvaient là par hasard ? La seconde hypothèse paraissait improbable, mais il ne voulait prendre aucun risque. Il s'approcha en silence de la lisière des arbres, et relevant ses lunettes de vision nocturne, il attendit. Il n'eut pas à patienter longtemps. Une voiturette de golf arriva soudain, à bonne allure, ses phares allumés. Il y avait trois hommes à bord. Au même moment, sur la gauche du Guerrier, une voix s'éleva, en espagnol, affolée.

— Hé ! mais qu'est-ce que vous foutez ? Arrêtez-vous ! Attention, bon sang !

Bolan comprit qu'un des flingueurs, peut-être l'unique survivant, essayait de prévenir les autres par radio. Mais la voiture continuait de rouler en direction du champ de bataille. Le Guerrier devina à côté des hommes la fine silhouette de leurs fusils. La voiture passa à sa hauteur et s'arrêta soudain : à quelques mètres du véhicule, dans la lumière des phares, il devina les cadavres des chiens.

Il y eut un moment d'indécision générale, dont Bolan profita pour comprendre ce qui se passait. Les premiers flingueurs, dépassés par les événements, avaient dû appeler des renforts. Si les autres étaient bien arrivés, ils n'avaient visiblement pas pris la mesure des événements.

Et de leur adversaire.

Bolan n'avait pas trente-six solutions. En moins d'une seconde, il rangea le Beretta, récupéra le M4 et le dirigea vers la voiturette, à une quarantaine de mètres de lui. Le conducteur éteignit soudain les phares, coupa le moteur électrique, mais il était trop tard. La première rafale de 6.8 mm le poussa vers le type assis à côté de lui, qui le repoussa pour se dégager, et se dévoila du même coup. La deuxième rafale du M4 déferla sur lui, et l'essaim de plomb le perfora dans le haut du torse, peut-être le cou, le faisant basculer hors de la petite voiture. Il n'avait pas touché le sol que l'Exécuteur avait déjà le troisième pourri dans sa lunette. Il s'était retourné et descendait du véhicule pour se mettre à couvert. Trois ogives lui transpercèrent le flanc, lui arrachant un cri. Il disparut derrière la petite voiture.

Une seconde. Il avait fallu une seconde à Bolan pour se débarrasser des trois hommes.

Au même moment, alors qu'il chaussait de nouveau ses lunettes de vision nocturne, il aperçut un type qui venait de quitter le couvert des arbres. Il se tenait le bras gauche et avançait en direction de la voiture de golf. Le Guerrier avait déjà passé le M4 dans son dos. Il s'apprêtait à le reprendre quand il comprit que l'autre, en plus d'être blessé, était désarmé. Il tentait le tout pour le tout en essayant de rejoindre la voiturette.

Bolan sortit à son tour du bois et marcha à grands pas vers la

voiture, le Beretta en main. Il pouvait s'agir d'une ruse, mais il n'y croyait pas. Alors que l'autre était sur le point d'atteindre son objectif, Bolan lui planta le réducteur de son du Beretta dans le dos.

— Tu vas prendre le volant, d'accord ? Si tu es coopératif, tu as peut-être une chance de t'en sortir, contrairement à tes copains. Pour ça, il va falloir que tu répondes à quelques questions.

Pablo Fuentes fixait son reflet dans le miroir de la luxueuse salle de bains de la suite qu'on lui avait attribuée pour la nuit. Le visage qui lui faisait face, le sien, était fatigué. Usé. En quelques mois, il avait considérablement vieilli. Il n'avait que trente-deux ans, mais il en paraissait quinze ou vingt de plus, il le savait. Il avait reçu trop de coups, enduré trop d'épreuves, connu trop de déceptions, de trahisons.

La dernière en date était sans doute celle de trop.

Au cours du dîner, éprouvant, il avait compris beaucoup de choses. Très vite, Rodriguez et Gutierrez s'étaient comportés comme s'il n'était pas là – ce qui d'une certaine manière était un peu le cas. Et peu à peu, Fuentes avait compris que l'homme à qui il accordait sa confiance depuis des années menait comme une double vie, dont il l'avait complètement exclu. Il avait ainsi visiblement investi dans un énorme projet avec Rodriguez, un projet ambitieux, dont Fuentes sentait confusément qu'il était en rapport avec les activités de Rodriguez. Pas le fitness. Ses *autres* activités.

Fuentes s'en rendait bien compte : il s'était toujours laissé entraîner par les gens, au premier rang desquels son frère et Gutierrez. L'heure était venue pour lui de conquérir enfin la maîtrise de son destin.

Il ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur une longue terrasse courant sur toute la longueur du bâtiment et commune aux chambres qui donnaient sur la mer. Il faisait doux. Sur la gauche, la lune montait doucement au-dessus de la surface de l'eau. L'hôtel, que Rodriguez préférait appeler maison d'hôtes, était construit au sommet d'une falaise qui dominait l'océan. Une trentaine de mètres en contrebas, les vagues se ruaient contre la paroi de roche et s'y fracassaient. Sur la droite, au loin, Fuentes distingua des lumières. Un port, sans doute, des maisons.

Derrière, vers l'intérieur des terres, il lui sembla entendre des chiens aboyer. Il y eut ensuite un crépitement qui faisait vaguement penser à une arme à feu. Sans doute des gamins. L'explosion qui suivit le confirma dans cette hypothèse. Des gamins qui jouaient avec des pétards. Il était un peu tard, pourtant. Et manipuler des objets inflammables dans un endroit pareil, en grande partie classé réserve naturelle, devait être interdit...

Sans vraiment y réfléchir, Fuentes avait passé une jambe par-dessus le garde-corps. Il l'enjamba complètement. Il se tenait à présent

sur le petit bord, les deux mains dans son dos accrochées à la rambarde. Au-dessous de lui, les vagues mouraient sans fin contre la roche.

Il songea à ce qu'on disait : le fait qu'on revoyait toute sa vie défiler quand on se noyait. Sa vie n'avait pas toujours été un fardeau impossible à supporter. Il avait eu des moments d'intense bonheur, surtout à La Punta, avant son départ pour Tijuana. Pour revivre ces moments, il était prêt à tout donner.

Y compris sa vie.

Quand il s'élança dans le vide, Pablo Fuentes souriait.

CHAPITRE XIV

James Rodriguez était à peu près dans le même état qu'un gosse qui s'apprête à recevoir le cadeau qu'il attend depuis des années. Son jouet à lui, un jouet à dix millions de dollars, c'était un sous-marin. Un *narcosub* qui allait donner une dimension nouvelle à ses activités en lui permettant de contrôler toute la filière.

L'utilisation de sous-marins dans le trafic de drogue n'avait en soi rien de nouveau. On l'avait vu se répandre, depuis plus de dix ans, notamment entre la Colombie et le Mexique. Les plus gros, disait-on, pouvaient convoier jusqu'à dix tonnes de drogue. Et un sous-marin était en mesure d'effectuer plusieurs navettes par mois... Mais ces submersibles n'étaient la plupart du temps que des bateaux semi-submersibles assez artisanaux que les autorités mexicaines n'avaient pas trop de mal à intercepter. Si, au contraire d'autres pays d'Amérique latine, le Mexique ne disposait pas de force sous-marine, notamment pour des questions de coût, le pays pouvait compter sur l'appui des satellites américains. Deux ans plus tôt, un de ces bâtiments, assez spectaculaire, avait été remorqué jusqu'à Huatulco, sur la côte Pacifique du Mexique. Rodriguez, qui se trouvait là par hasard, l'avait vu et il avait décidé qu'il lui fallait le même. En mieux.

Il avait investi dans la technologie. Son submersible, relativement modeste par la taille, faisait un peu plus d'une vingtaine de mètres de long, embarquait un équipage de quatre personnes et pouvait plonger jusqu'à vingt mètres de profondeur. Il était équipé d'un moteur silencieux, de fabrication suédoise, un système hybride à la fois électrique et à gaz comprimé. L'investissement principal s'était porté sur le matériau, afin de rendre le sous-marin indétectable au sonar. Les ingénieurs qui travaillaient pour le fabricant de Rodriguez avaient piraté le brevet d'un matériau tout nouveau qui, d'après ce que Rodriguez avait compris, manipulait les ondes ultrasonores. Il s'interposait entre la source et la cible, détournait les ondes, puis les reformait derrière l'objet. Pour le type installé derrière son sonar, il n'y avait absolument rien de visible.

Cette merveille avait eu son coût. Mais d'après les calculs de Rodriguez et Gutierrez, elle serait assez vite rentabilisée si tout se passait comme prévu. Et normalement tout avait été prévu. L'acheminement des sacs de feuilles de coca compressées se ferait jusqu'à La Punta dans les cars qui acheminaient les touristes ou dans les camions de livraison des trois grands hôtels; la fabrication de la cocaïne et de deux drogues synthétiques serait assurée dans un laboratoire double d'une capacité de production de cent vingt kilos

par jour; chaque mois, pas plus, un hélicoptère emporterait environ trois tonnes de produit fini jusqu'à Puerto Nuevo, en Basse Californie, dans un établissement hôtelier racheté par Rodriguez et transformé en partie pour sa filière nouvelle; le sous-marin ferait ensuite la liaison entre la Basse Californie et l'île de Santa Catalina, où un terminal de livraison avait été aménagé près du bâtiment hôtelier de Rodriguez; de là, enfin, la drogue serait dispatchée vers les différents revendeurs de Rodriguez, dans toute la Californie.

En moins d'un an, il aurait amorti l'ensemble de ses investissements.

Tout avait été prévu, étudié jusque dans le moindre détail. Rien ne viendrait contrarier cette nouvelle filière qui allait faire date dans l'histoire du trafic de drogue.

Ils se trouvaient dans une espèce de grotte : un rectangle d'environ quinze mètres de large sur cinquante de long. Entre la surface de l'eau et le plafond de la cavité, il devait y avoir à peine quatre mètres. Ils étaient arrivés là depuis l'hôtel de Rodriguez en empruntant un escalier. Ils étaient à présent une vingtaine à attendre sur une large passerelle de bois et métal, aménagée au fond et sur un côté de la grotte, pratiquement au niveau de l'eau sombre sur laquelle tombait la lumière de quelques projecteurs.

Gutierrez jetait des coups d'œil incessants vers Rodriguez. Il se tenait juste à côté de lui, les mains fermées sur la rambarde du garde-corps de la passerelle, et guettait l'entrée de la grotte, le visage illuminé par une joie qu'il n'essayait même pas de contenir. Gutierrez aurait aimé partager sa jubilation, mais il n'y arrivait pas. Il avait dans le ventre une espèce de nœud impossible à évacuer.

L'Américain, évidemment. Encore ce connard d'Américain qui lui pourrissait la vie, alors que cent cinquante kilomètres au moins les séparaient.

Rodriguez se tourna vers lui.

— Ce qui est incroyable, lui dit-il, c'est qu'on ne va même pas l'entendre arriver. Il est indétectable. Insaisissable.

Gutierrez hocha la tête et se figea en sentant son téléphone vibrer dans sa poche. Il était surpris de capter dans un endroit pareil. Il hésita, puis ne put s'empêcher de sortir discrètement le portable de sa poche pour consulter l'écran. C'était Batista, le flic du poste de police qu'il arrosait pour être informé de tout ce qui se passait d'intéressant, celui qui avait récupéré le téléphone du cousin de Fuentes. Il fronça les sourcils. Qu'est-ce que ça signifiait, au juste ? Sauf erreur, l'autre n'avait dû le contacter que deux fois en deux ans. Et pour des choses insignifiantes. Difficile de croire qu'il l'appelait pour lui dire que tout se passait bien...

Ce fut plus fort que lui. Il s'excusa auprès de Rodriguez, qui le regarda sans comprendre, mais sans paraître plus intéressé que ça, et il s'écarta du groupe.

— Allô ?

— C'est Batista.

— Oui, je sais. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je...

Le flic hésita, et Gutierrez comprit aussitôt que la suite n'allait pas lui plaire. Le nœud qu'il avait au ventre se resserra encore. Il eut plus de mal à respirer, soudain.

— Parle, bon sang !

L'autre parla. Gutierrez écouta sans l'interrompre, avec l'impression qu'il se prenait un coup de massue avec chaque révélation du flic.

L'Américain avait trouvé le moyen de sortir de sa cellule. Il avait tué cet abruti de Marco et trois de ses hommes. Des dizaines de militaires et de policiers avaient débarqué à La Punta; d'autres allaient suivre.

C'était fini, là-bas.

— Je vous ai appelé parce que je regrette d'avoir fait ce que j'ai fait pour vous. Vos hommes ont tué un de mes collègues et ami. Comme un chien. J'espère que vous irez brûler en enfer.

Il raccrocha. Chancelant, Gutierrez resta avec son téléphone collé à l'oreille. Il vit Rodriguez qui se tournait vers lui, fronçait les sourcils. Mais son attention fut aussitôt détournée, car au même moment un de ses hommes s'écria :

— Là ! Le voilà.

Le sous-marin venait de pénétrer dans la grotte, à moitié immergé. Confusément, Gutierrez songea qu'il était tout petit. Le bâtiment était pratiquement silencieux et s'avançait lentement en direction de la passerelle sur laquelle ils se tenaient tous. Il ressemblait à un gros requin en métal.

Gutierrez essayait de réfléchir, sans y parvenir. C'était trop, là. La catastrophe, le naufrage, le cataclysme, la fin du monde... Et il fallait en plus que ça arrive ici, chez Rodriguez, sur cette île dont il était plus ou moins prisonnier.

— Julio, qu'est-ce que tu fais, voyons ? Viens !

C'était Rodriguez, qui l'appelait. Il était sur son petit nuage, loin d'imaginer ce qui se passait.

Alors que Gutierrez s'apprêtait à les rejoindre, ses hommes et lui, la porte de l'escalier qui permettait d'accéder à la passerelle, sur le côté, s'ouvrit. Un homme apparut. Il avait une drôle de démarche, on aurait dit un automate; il avait aussi une expression bizarre, figée, comme s'il avait peur. Ou comme si...

Gutierrez n'eut pas le temps de formuler jusqu'au bout sa pensée. Une rafale de pistolet-mitrailleur retentit dans le couloir et vint résonner avec fracas contre les parois de la grande grotte où le sous-marin avançait toujours en silence. Balayé par l'essaim de plomb, l'homme qui venait d'apparaître fut projeté vers l'avant, atterrissant à une quinzaine de mètres de Gutierrez. Il baissa machinalement les yeux sur son dos déchiqueté par les balles et déjà rouge de sang. Du côté de Rodriguez et de ses troupes, il sentit une stupeur complète. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait. A la limite, ils n'y croyaient même pas.

Gutierrez avait une longueur d'avance sur eux. Il savait très bien ce qui venait d'arriver.

Ou plutôt, *qui* venait d'arriver.

Le compagnon de Bolan s'appelait Eduardo. Il était mort de trouille, et l'Exécuteur n'avait même pas eu besoin d'élever la voix pour que l'autre se mette gentiment à table et lui raconte ce qu'il connaissait des projets de Rodriguez à Santa Catalina. L'autre pourri était en train de mettre sur pied une filière de trafic dont l'île était un des pivots, puisqu'elle constituait le point d'entrée de la drogue aux Etats-Unis. Des tonnes de cocaïne devaient être livrées tous les mois sur l'île, par sous-marin, avant d'être dispatchées sur la Californie. La présence de Gutierrez à Santa Catalina laissait penser que La Punta devait être une étape importante du réseau.

L'Exécuteur verrait cela plus tard.

Dans l'immédiat, son prisonnier le conduisait dans une espèce de long couloir auquel ils avaient accédé par l'hôtel de Rodriguez. L'établissement, qui n'était censé ouvrir que le mois prochain, était désert. Désert, mais déjà bien gardé, comme Bolan avait pu s'en rendre compte. Il avait aussi remarqué la façon dont le flingueur regardait de tous les côtés quand ils avaient approché le bâtiment, puis quand ils étaient entrés à l'intérieur; il avait vu son froncement de sourcils étonné. Comme s'il s'attendait à croiser des copains à lui, susceptibles de le sortir du borbier dans lequel il se trouvait.

Mais l'endroit était désert.

— Il n'y a personne ? lui avait demandé Bolan.

— Ils sont sûrement allés...

Il s'était arrêté, se rappelant un peu tard que le Guerrier et lui n'étaient pas du même bord; que Bolan avait zigouillé cinq ou six de ses potes. Le réducteur du son du Beretta 93-R était alors opportunément venu lui chatouiller l'oreille, mettant aussitôt fin à ses hésitations. Sans un mot, il avait conduit Bolan à travers le grand hall de l'hôtel. Ils avaient rejoint ce qui devait être la zone de livraison des différents fournisseurs de l'établissement. L'autre s'était approché

d'une porte métallique imposante. Il avait sorti un badge suspendu à son cou par une cordelette et l'avait placé devant un boîtier électronique. Un clapet s'était soulevé et il avait composé un code à six chiffres. Dans un léger claquement, un des deux battants s'était entrouvert. Bolan avait fait signe au flingueur de passer, avant de le suivre en passant derrière lui.

Eclairé par des lampes LED installées au plafond, l'escalier était assez large, presque trois mètres, avec sur la droite deux espèces de rails. Bolan s'était rapidement fait son idée sur leur fonction. Un système de transport qui permettait d'effectuer la navette entre le sous-marin et la zone de livraison de l'hôtel. Et pas simplement pour transporter des êtres humains.

Ils avaient descendu une cinquantaine de marches quand Bolan arrêta Eduardo.

— Qu'est-ce qu'il y a, en bas de l'escalier ?

— Une porte.

— Elle est gardée ?

— Je ne sais pas. C'est... possible.

Le Guerrier en était certain, lui : il venait d'entendre un bruit léger. Il se colla à son prisonnier. Au bout d'une vingtaine de marches, il vit un type en veste noire et T-shirt blanc qui regardait dans leur direction. Il avait la main sur la crosse de son flingue, toujours rangé dans son holster d'épaule.

— C'est toi, Eduardo ?

Une pression du Beretta, dans le dos du flingueur, lui souffla la réponse à donner.

— Oui... Oui, c'est moi.

— T'es avec qui, là ?

L'Exécuteur, qui avait encore descendu trois marches, préféra éviter les présentations. Le Beretta surgit sur le côté d'Eduardo et postillonna en sourdine ses trois ogives en direction du garde, dans un léger mouvement ascensionnel. La bouche grande ouverte sur un cri silencieux, le pourri garda la main sur la crosse de son arme tandis que deux petits points rouges apparaissaient sur son T-shirt, à hauteur du ventre et du torse. Le dernier projectile de la rafale lui transperça le cou, et sa main droite oublia le flingue pour se porter sous son menton et tenter d'arrêter le sang qui jaillissait de sa nouvelle blessure. Il s'effondra contre la porte, derrière lui, et parut s'accrocher une ou deux secondes à la vie, avant de lâcher prise.

Eduardo eut comme un hoquet; il se mit à trembler. Le réducteur de son revint dans son dos et la voix de Bolan lui murmura à l'oreille :

— On continue la visite.

Ils arrivèrent devant la double-porte, jumelle de celle du haut. Eduardo sortit son badge, composa le code sur un clavier. Un des

battants s'entrouvrit. Mais le cadavre du flingueur qui baignait dans son sang bloquait le passage.

— Déplace-le, ordonna le Guerrier.

Il obéit et tira le cadavre jusqu'au pied des marches. Bolan fit signe à son prisonnier de passer. L'autre hésita. Mais il n'avait pas le choix, il le savait. Quand il se décida à ouvrir la porte, une forte odeur iodée envahit le couloir. Il s'avança sur une espèce de passerelle, se tournant une dernière fois vers Bolan. Dans la même microseconde, le Guerrier vit le regard de l'autre qui se portait vers les marches supérieures et s'éclairait; il entendit un bruit. Sans prendre le temps de jeter un coup d'œil derrière lui, il se jeta sur le côté, vers les rails. Un staccato assourdissant emplit l'escalier, et certains des projectiles qui lui étaient destinés fauchèrent Eduardo au niveau des jambes, l'entraînant vers l'avant. Bolan braqua son Beretta vers la silhouette qui se tenait plus haut et pressa la détente.

Deux pressions légères de l'index.

Foudroyé en deux fois par les ogives, le tueur resta un instant sans bouger, comme si des mains invisibles le retenaient, puis ses jambes se dérochèrent et il partit vers l'avant, rebondissant lourdement sur les marches en y laissant un motif rouge foncé. Il était déjà mort quand il atteignit le bas de l'escalier.

Bolan, lui, s'était redressé. Il avait conscience de ne pas être en position de force. Non seulement il ignorait si des copains d'Eduardo allaient encore débouler par le haut, mais il n'avait pas d'idée précise sur ce qui l'attendait derrière la porte. Il avait entrevu l'intérieur d'une grotte marine, et dans l'eau qui la comblait à moitié, il avait aperçu la silhouette d'un petit sous-marin noir en partie émergé qui arrivait de la gauche. Il semblait presque à l'arrêt. Il y avait aussi forcément du monde pour accueillir le submersible.

L'Exécuteur venait de se faire annoncer un peu bruyamment. Il n'avait qu'une seconde, pas plus, pour profiter d'un éventuel effet de surprise.

Après s'être débarrassé du fusil M4A2, pour être plus libre de ses mouvements, il décrocha une de ses grenades en même temps qu'il s'approchait de la porte. Le Beretta dans la main gauche, la grenade dans la droite, il risqua un coup d'œil. Il photographia mentalement la scène. Le fond de la grotte était tout près, à une quinzaine de mètres maximum. La passerelle sur laquelle avait atterri Eduardo faisait un coude sur la gauche et continuait jusqu'à la paroi d'en face. Sur la passerelle, il devait y avoir au moins vingt personnes. S'ils étaient venus là pour le sous-marin, ils avaient à présent les yeux braqués sur la porte.

Et il n'y avait pas seulement des yeux dirigés vers lui. Dans un vacarme assourdissant, des pistolets-mitrailleurs se mirent à rafaler

dans sa direction. Les balles ricochèrent sur les deux battants de la porte métallique. Bolan dégoupilla la grenade et la fit passer dans sa main gauche, récupérant le Beretta dans la droite. Quand le crépitement des armes automatiques se calma, laissant la place à des gueulements et des ordres, il passa le bras derrière la porte en même temps qu'il lui faisait décrire un mouvement ascensionnel et lâchait la grenade.

Les hurlements se transformèrent en cris de panique et de rage. Derrière le staccato des armes, qui avait repris, derrière le claquement des balles rebondissant furieusement contre le métal de la porte, Bolan crut percevoir le bruit de corps qui se jetaient à l'eau. Puis, tout fut recouvert par l'explosion de la grenade, qui prit des proportions terrifiantes dans la grotte, aussitôt suivie par le sifflement sinistre du shrapnel qui allait chercher des cibles un peu partout. Deux ou trois fragments ricochèrent contre le battant ouvert et pénétrèrent dans l'escalier.

Un silence terrible suivit.

Bolan savait qu'il devait profiter de l'avantage qu'il s'était octroyé. Le Beretta en main, il franchit la porte et photographia de nouveau la scène, dans sa configuration nouvelle. Le sous-marin s'était arrêté à quelques mètres de lui, et juste devant la passerelle où, quelques instants plus tôt, il avait distingué une vingtaine de silhouettes. Celles-ci avaient disparu. Ou plutôt, il n'y avait à la place que des corps couchés. Précédé de son Beretta, qu'il tenait à bout de bras, le Guerrier avança. Les dégâts occasionnés par la grenade étaient supérieurs à ses espoirs. Elle avait dû rebondir sur la passerelle, puis sur la paroi du fond, avant de revenir sur la passerelle, où elle avait explosé, pratiquement au milieu du groupe.

Un vrai carnage.

Un corps se trouvait légèrement à part, à l'angle. Alors que Bolan le fixait pour déterminer si le type était vivant ou non, il perçut un mouvement sur sa gauche. Un des types couchés sur la passerelle se redressait. Le Guerrier ne pouvait pas se permettre de tergiverser : il balança une triple rafale vers la silhouette, qui sursauta à peine sous la piqure des balles et retomba. Un cri rageur se fit entendre, et un autre des corps allongés, un peu plus loin, reprit soudain vie. Cette fois, le flingueur avait une arme. Bolan eut à peine le temps de plonger en avant. Une nuée de plomb passa au-dessus de lui, faisant sauter des éclats de roches de tous les côtés.

Comme dans un cauchemar, comme s'il affrontait une armée de morts-vivants, deux autres silhouettes se redressèrent au milieu des cadavres. Bolan tira au jugé, dans leur direction, roulant sur lui-même à chaque rafale tandis que les armes crépitaient. Il se retrouva sur le ventre quand le percuteur de son arme claqua sur une chambre vide. Il

éjecta son chargeur en même temps qu'il en cherchait un autre dans une des poches de son gilet. Il le mit en place et pressa la détente du 93-R, juste avant de faire encore un tour sur lui-même.

Il reprit son souffle, gardant le canon du pistolet pointé vers les corps qui jonchaient la passerelle. Mais il n'y avait plus de mouvement de ce côté, plus de bruit. Le Guerrier savait qu'il n'en avait pas fini, pourtant. Juste avant l'explosion de la grenade, il était certain d'avoir entendu des hommes plonger. Deux, trois... peut-être quatre.

Ils s'étaient forcément abrités derrière la carcasse du sous-marin. Le submersible n'avait pas bougé. Il devait y avoir à bord des hommes d'équipage. Sans doute armés. Eux aussi constituaient une menace...

Mais une chose après l'autre.

Bolan se redressa et prit une des deux grenades qui lui restaient. Il la dégoupilla, laissa la cuillère s'éjecter et compta jusqu'à deux. Au moment où il lançait le projectile de l'autre côté du sous-marin, à cinq ou six mètres de lui, quelque chose jaillit soudain de l'eau, à ses pieds. Deux étaux se fermèrent sur ses chevilles, le déséquilibrant vers l'arrière. Il entendit des cris alors qu'il tombait lourdement sur le dos et heurtait de la tête les planches de bois imputrescible de la passerelle.

La grenade explosa. Ceux que la déflagration n'avait pas mortellement sonnés furent déchiquetés par le shrapnel brûlant. Bolan n'eut pas trop le loisir de penser à leur sort : il était entraîné vers l'eau. Le salaud qui l'avait empoigné possédait une force prodigieuse. A ce niveau de la passerelle, il n'y avait pas de garde-corps, sans doute pour faciliter les opérations de déchargement, et le Guerrier n'avait donc rien pour se retenir. En chutant, il avait aussi laissé échapper le Beretta.

Alors qu'il glissait inexorablement, il sentit l'étreinte des mains se relâcher légèrement sur ses chevilles. L'explosion de la grenade avait créé quelques vagues sur la surface plane de l'eau, et le remous vint bousculer son adversaire. L'Exécuteur ne laissa pas passer l'occasion. Il tira d'un bon mètre, sur les fesses, et porta la main à son holster d'épaule pour récupérer le Desert Eagle.

Il vit alors, comme s'ils avaient synchronisé leur mouvement, un type apparaître en haut du sous-marin, un pistolet-mitrailleur en main, au moment où l'autre salaud jaillissait brusquement de l'eau et cherchait à se hisser sur la passerelle. La chance de Bolan, ce fut que le pourri se trouvait entre lui et le flingueur au P.M., qui hésita une seconde. Soit parce qu'il ne savait pas qui viser, dans la confusion. Soit parce qu'il avait peur de blesser son copain.

Bolan, lui, n'hésita pas. Il pressa la détente de son gros pistolet et tira en double tap, réservant ses premières ogives au marinier. A sept ou huit mètres de lui, le flingueur se prit les .50 Action Express de

plein fouet. Deux trous béants dans le torse, il laissa tomber son pistolet-mitrailleur, restant un instant accroché au bord du sas par lequel il était sorti, avant de disparaître.

Le Guerrier braqua aussitôt son arme vers le pourri qui avait tenté de l'entraîner dans l'eau. Il était en extension sur les bras et s'apprêtait à passer les jambes pour monter sur la passerelle. Son visage déformé par la rage et l'effort parut familier à Bolan. Son ordinateur mental lui donna presque aussitôt un nom : Rodriguez. James Rodriguez !

L'autre s'immobilisa en voyant le canon du Desert Eagle se porter vers lui.

— Ne bouge plus, ordonna Bolan.

Rodriguez le fixa sans un mot. Il devait examiner les options qui s'offraient à lui. Elles étaient assez peu nombreuses, en fait. Et dans tous les cas, l'histoire se terminait mal pour lui.

Bolan se redressa, gardant son arme braquée sur l'ancien boxeur. Sans le quitter du regard, il fit quelques pas sur la passerelle et se rapprocha le plus possible de l'écoutille du sous-marin. Il décrocha sa dernière grenade. Rodriguez comprit tout de suite ses projets.

— Fils de pute ! lâcha-t-il entre ses dents.

Il tremblait de fureur et de frustration. Bolan dégoupilla sa grenade. C'était la dernière. Le sas par lequel il voulait la faire passer faisait moins d'un mètre de diamètre. S'il manquait son coup, il risquait de se retrouver en position moins favorable. Il jeta un coup d'œil vers son objectif. Revint vers Rodriguez. Puis, se tournant de nouveau vers sa cible, il jeta la grenade en direction du sas et revint à Rodriguez.

Des hurlements affolés jaillirent de l'ouverture quand elle engloutit la grenade comme un bonbon. Deux longues secondes passèrent, puis une violente explosion mit fin aux cris, dans une déflagration légèrement assourdie par la coque du submersible.

Bolan avait gardé les yeux rivés à ceux de Rodriguez.

— Monte, maintenant, lui dit-il.

L'autre hésita, puis obéit. Il devait faire plus d'un mètre quatre-vingt-dix. Il était impressionnant, avec son crâne et son nez fracassé, sa bouche tordue par la rage.

L'Exécuteur sortit d'une des poches de son gilet une petite photo et la brandit devant lui. Il vit Rodriguez esquisser un sourire.

— Sale petite merde !

Il tourna la tête et cracha à ses pieds.

— Où est-il ? interrogea Bolan.

Le sourire de Rodriguez s'accentua, obscène.

— Va demander aux requins de la Whale Zone. Ce sont les derniers à avoir eu de ses nouvelles.

— Tu vas mourir, tu sais ?

— Ah ouais ?

Bolan entrevit une lueur nouvelle dans le regard du pourri.

Dans la fraction de seconde qui suivit, James Rodriguez se rua vers lui avec un hurlement sauvage. Quatre mètres à peine les séparaient. A chacun des mètres qu'il franchit, une .50 Action Express transperça Rodriguez. La première, au niveau du cœur, parut à peine le ralentir. La deuxième lui cisaila le cou. Quand la troisième lui arracha le côté gauche du visage, dans un geyser de sang pourpre, il n'était plus qu'à un mètre de Bolan. Il s'arrêta, alors, chancelant, et il s'abattit comme un arbre mort sur la passerelle qui trembla violemment sous son poids.

C'était fini.

Ou plutôt non, songea aussitôt Bolan. Il manquait Gutierrez et Fuentes à l'appel.

Après avoir récupéré son Beretta, il alla faire le tour des cadavres qui jonchaient la passerelle. Il commença par le corps qui se trouvait un peu à part, dans l'angle. Il était couvert de sang. Bolan le retourna du pied et vit aussitôt la vilaine blessure qu'il avait au cou. Un morceau de shrapnel de la première grenade avait dû lui sectionner la jugulaire aussi sûrement qu'un coup de rasoir. Le métal brûlant n'avait laissé aucune chance à Gutierrez.

L'Exécuteur passa en revue les autres corps sans trouver celui de Fuentes. Il était possible qu'il fasse partie de ceux qui flottaient à la surface de l'eau. Bolan n'avait ni le temps ni l'envie d'aller vérifier. D'autres s'en chargeraient à sa place.

Il revint lentement vers l'escalier. Il ne tirait pas de triomphe particulier des cadavres qu'il laissait derrière lui. Sa vraie satisfaction, c'était de savoir qu'aucun gramme de drogue ne passerait par là pour aller inonder la côte Ouest, notamment la Californie. C'était une victoire dans la guerre qu'il menait. Reprenant au passage le fusil M4A2, il gravit les marches, le Beretta devant lui. Quand il arriva en haut, l'endroit semblait toujours aussi vide. Il jugea inutile de s'attarder plus longtemps et quitta les lieux.

Il suivit en sens inverse le chemin qu'il avait pris à l'aller avec Eduardo. Il attendit ensuite d'avoir repassé la clôture, puis d'avoir parcouru un bon kilomètre, avant de s'accorder une pause. Un hélicoptère du Ranch attendait sur la base navale de San Diego, prêt à décoller dès que le Guerrier appellerait.

Il sortit son téléphone et vit avec surprise qu'il avait reçu cinq appels. De la même personne. Ou plutôt du même numéro. Celui de Dennis Cassidy. Il consulta le journal et constata que l'appel le plus récent remontait à moins d'une demi-heure.

Comment était-ce possible ?

Avant même de contacter la base, il rappela le numéro. On

répondit à la deuxième sonnerie.

— Espèce de salaud ! Qu'est-ce que vous êtes allé raconter à ma pauvre Carmen ? Vous croyez qu'elle avait besoin de ça, après ce qui lui est arrivé ?

Stupéfait, Bolan balbutia :

— Ca... Cassidy ?

— Qui voulez-vous que ce soit, nom de Dieu ? Et où vous êtes, d'abord ?

— Mais vous êtes vivant ? demanda encore Bolan.

— Vous croyez peut-être qu'ils ont le téléphone au paradis ? Evidemment que je suis vivant, bougre d'andouille ! Je vous appelle de la clinique. J'ai pris une balle dans le bras, toujours le même, et je me suis cogné la tête en tombant. Et vous, tout de suite, vous m'avez donné pour mort. Je suis déçu, franchement, très déçu...

Mack Bolan eut un sourire. Dans la guerre qu'il menait depuis des années, la mort touchait parfois sans distinction les coupables et les innocents. L'Exécuteur prenait son parti de ces victimes collatérales, sans les accepter pour autant. Certaines l'amenaient même parfois à s'interroger sur le sens de son combat. Découvrir que Cassidy n'était pas mort, comme il l'avait cru, était un immense soulagement. Du côté de La Punta, la vie allait vraiment pouvoir reprendre comme avant.

Au moins pour un moment.